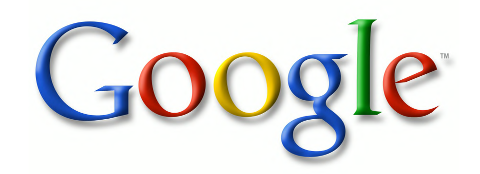
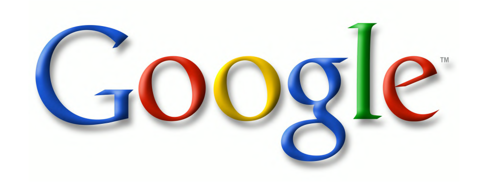
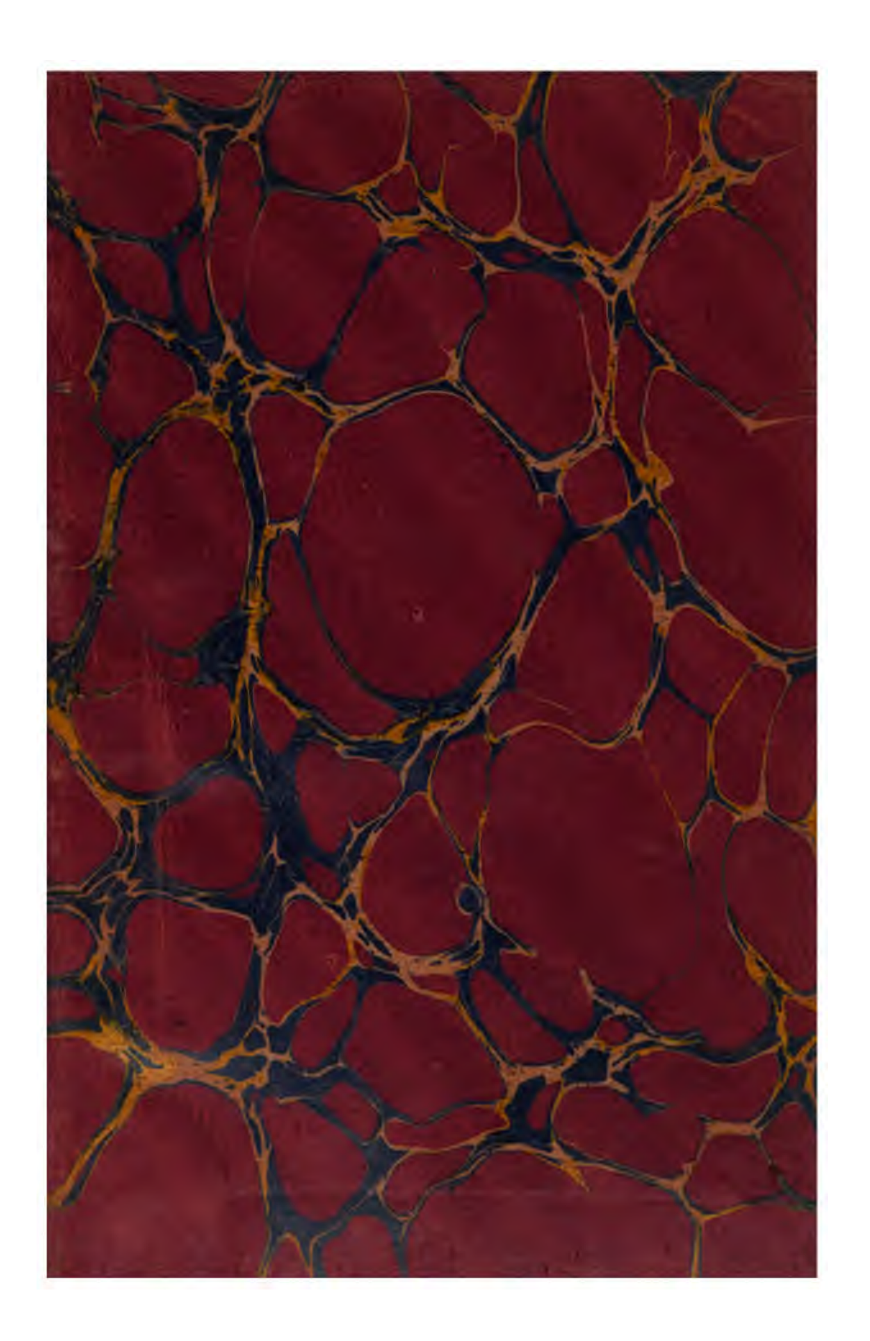
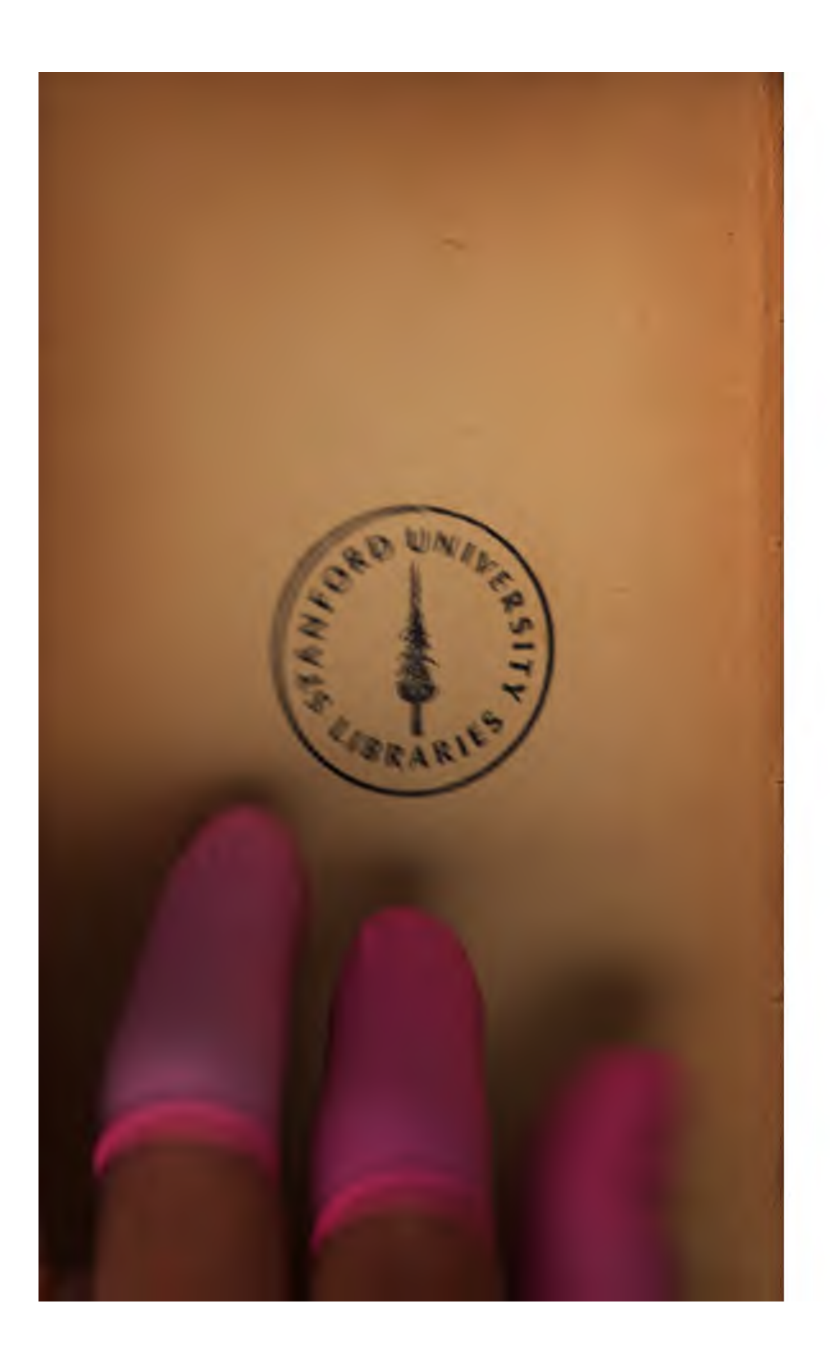



Google









STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES

LETTRES

DE

MADEMOISELLE AÏSSÉ

TIRAGE A PETIT NOMBRE

Il a été fait un tirage spécial de :

30 exemplaires sur papier de Chine (n°s 1 à 30).

30 — sur papier Whatman (n°s 31 à 60).

60 exemplaires, numérotés.

Aïssé, Charlotte Élisabeth.

LETTRES

DE

MADEMOISELLE AÏSSÉ

A MADAME CALANDRINI

PRÉCÉDÉES D'UNE

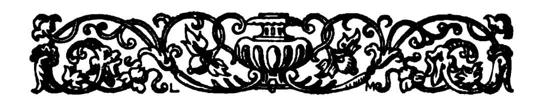
NOTICE PAR A. PIEDAGNEL



PARIS
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES
Rue Saint-Honoré, 338

—

M DCCC LXXVIII



MADEMOISELLE AÏSSÉ

En 1698, *le comte de Ferriol, ambassadeur de France à Constantinople, acheta dans un marché d'esclaves, par fantaisie, et probablement aussi par commisération, une mignonne enfant âgée d'environ quatre ans, dont la douceur et les grâces naïves l'avaient intéressé. Le rusé marchand qui la vendit moyennant quinze cents livres déclara qu'on l'avait trouvée dans un palais et qu'elle était fille d'un prince circassien, ce qui, bien entendu, ne fut jamais prouvé! La pauvre petite avait sans doute été tout simplement enlevée, avec beaucoup d'autres enfants, dans une ville de Circassie pillée par les Turcs.*

Sans se préoccuper de l'origine plus ou moins illus-

tre de la jeune Aïssé, qui, en réalité, s'appelait Haïdée, M. de Ferriol, obéissant à un excellent sentiment, l'envoya en France, auprès de sa belle-sœur, Mme de Ferriol, femme du receveur général des finances du Dauphiné [1].

L'ambassadeur, non marié, et ayant alors 51 ans, songeait-il à faire plus tard de l'orpheline sa maîtresse, et, s'il caressait secrètement ce condamnable projet, l'a-t-il mis un jour à exécution? Cette double question, souvent posée, a été résolue négativement, à différentes époques, par MM. Sainte-Beuve, Ravenel, Labitte et Eugène Asse. Dans une étude écrite en 1805, M. de Barante, s'appuyant sur un récit de M. Suard, « qui avait connu les amis de mademoiselle Aïssé et du chevalier d'Aydie », s'est prononcé au contraire pour l'affirmative. Nous ne saurions nous décider à partager à cet égard l'opinion du savant historien, bien qu'une curieuse lettre, publiée pour la première fois en 1828 par M. de La Porte, membre de la Société des Bibliophiles français, semble lui donner raison [2].

Malgré certaines apparences fort regrettables, il

---

1. En même temps conseiller au parlement de Metz. Né en 1650.

2. M. de Barante avait eu connaissance de cette lettre ; il

est vraiment impossible de croire à un lien triste et honteux entre la jeune Circassienne et son bienfaiteur[1]. Comme le fait judicieusement remarquer M. Asse, « presque à son lit de mort et dans une

---

en cite de souvenir un passage, et dit qu'elle fut trouvée dans les papiers de M. d'Argental, neveu du signataire.

Voici la copie exacte du document dont il s'agit :

Lettre de M. de Ferriol, ambassadeur à Constantinople, à mademoiselle Aïssé.

« Lorsque je vous retiray des mains des infidelles et que je vous acheptay, mon intention n'estoit pas de me préparer des chagrins, et de me rendre malheureux ; au contraire, je prétendis profiter de la décision du destin sur le sort des hommes pour disposer de vous à ma volonté, et pour en faire un jour ma fille ou ma maistresse. Le mesme destin veut que vous soiés l'une et l'autre, ne m'estant pas possible de séparer l'amour de l'amitié et des désirs ardens d'une tendresse de père ; et, tranquille, conformés-vous au destin, et ne séparés pas ce qu'il semble que le Ciel ayt pris plaisir de joindre.

« Vous auriés esté la maistresse d'un Turc qui aurait peut-estre partagé sa tendresse avec vingt autres, et je vous aime uniquement, au point que je veux que tout soit commun entre nous, et que vous disposiés de ce que j'ay comme moy mesme.

« Sur touttes choses, plus de brouilleries ; observés vous et ne donnés aux mauvaises langues aucune prise sur vous. Soyés aussy un peu circonspecte sur le choix de vos amyes, et ne vous livrés à elles que de bonne sorte ; et quand je seray content, vous trouverés en moy ce que vous ne trouveriés en nul autre, les nœuds à part qui nous lient indissolublement.

« Je t'embrasse, ma chère Aïssé, de tout mon cœur. »

sorte de testament moral », Mlle Aïssé n'écrivait-elle pas à son intime amie Mme Calandrini : « Je vous ai fait l'aveu de toutes mes faiblesses; elles sont bien grandes, mais jamais je n'ai pu aimer qui je ne pouvais estimer. » Or, on le sait trop, les mœurs de M. de Ferriol, avant son départ pour la Turquie, étaient passablement dissolues, et son séjour prolongé en Orient ne les avait point, à coup sûr, améliorées ! Constatons en outre que la correspondance du comte de Ferriol prouve qu'il ne parlait habituellement d'Aïssé, devenue jeune fille, qu'en employant des expressions tout à fait paternelles. Il est bon d'ajouter, pour justifier encore davantage notre ferme conviction, qu'à son retour en France, en 1711, M. de Ferriol avait soixante-quatre ans et une santé déplorable[1]. « Ce sont là des garanties ! » disait Sainte-Beuve avec le fin sourire qui lui était familier.

Dans le but de satisfaire pleinement aux désirs de l'ambassadeur, rien ne fut négligé pour l'éducation d'Aïssé, et tant de soins amenèrent le plus heureux résultat. Mme de Ferriol, sœur de Mme de Tencin, et comme elle très-légère, avait à peine vingt-cinq ans

1. Sa mort eut lieu le 26 octobre 1722.

lorsque notre héroïne lui fut confiée. Elle recevait à Paris une société choisie, en son hôtel de la rue Neuve-Saint-Augustin, et dans ce milieu élégant et spirituel, Mlle Aïssé fut vite appréciée et choyée, à cause de son tact exquis, de sa sensibilité, de son esprit, de sa noble franchise et de sa poétique beauté. M. d'Argental et M. de Pont de Veyle, fils de Mme de Ferriol, témoignèrent notamment une sincère affection à la pupille de leur mère. Mme de Lambert, la marquise de Villette, Mlle de Duras (plus tard duchesse de Fitz-James), Voltaire, Fontenelle, Montesquieu, Sainte-Aulaire, Bolingbroke, les grandes dames de l'époque, les littérateurs en renom, les savants et les gentilshommes, se plurent à rendre hommage à l'envi au mérite incontestable de Mlle Aïssé et à entourer cette belle jeune fille d'une vive et fidèle sympathie [1].

---

[1] Les vers suivants sont imprimés à la fin de la première édition des *Lettres* (1787) :

ENVOI A Mlle AISSÉ

Par M. le professeur Vernet, de Genève.

Aïssé de la Grèce épuisa la beauté ;
Elle a de la France emprunté
Les charmes de l'esprit, de l'air et du langage.
Pour le cœur, je n'y comprends rien :
Dans quel lieu s'est-elle adressée?
Il n'en est plus comme le sien
Depuis l'âge d'or ou d'Astrée.

On raconte que le duc de Gesvres, tout enfant, s'était épris de la petite Aïssé. Plus tard, le prince de Bournonville lui fit une cour assidue; mais ses déclarations et ses soupirs ne furent point écoutés. Le Régent, si inflammable d'ailleurs, s'occupa longtemps également de la ravissante étrangère, sans obtenir auprès d'elle, lui non plus, le moindre succès. L'ayant rencontrée un jour chez Mme de Parabère, il tenta vainement de la séduire par des offres très-brillantes, et aussitôt après cet échec, ne se tenant pas pour battu, il pria Mme de Ferriol d'être son alliée. Elle y consentit sans difficulté, et plaida la mauvaise cause du Régent avec beaucoup de chaleur et d'insistance, en cherchant à démontrer à Mlle Aïssé combien il serait avantageux pour ses intérêts de céder à la passion du duc d'Orléans. L'orpheline, que ces discours malsains blessaient et attristaient de plus en plus, supplia Mme de Ferriol de cesser des persécutions qui la contraindraient à se réfugier dans un couvent.

Mlle Aïssé avait donc su vaillamment défendre son honneur contre les galantes attaques du Régent, qui, certes, n'était point accoutumé à de semblables résistances. Elle avait dédaigné la faveur et la fortune;

mais, en revanche, la belle jeune fille se laissa vaincre par les harmonieuses paroles, les doux et profonds regards de l'amour ardent et désintéressé, et elle lui livra tout à la fois son cœur enthousiaste et sa vertu!

Le chevalier d'Aydie [1], *— cousin de ce fameux comte de Rions qui épousa en secret (dit-on) la duchesse de Berry, — se trouvant dans le salon de Mme du Deffand durant une visite de Mme de Ferriol et de sa pupille, fut subjugué par Aïssé, dont la beauté, l'esprit et la grâce étaient déjà célèbres. L'admiration qu'il éprouva tout d'abord se transforma en un sentiment plus tendre, — et bientôt partagé.*

La mutuelle affection de ces deux êtres charmants fut si fidèle, ils firent preuve d'un dévouement si abso-

---

1. Blaise-Marie d'Aydie, né vers 1698, fils d'Armand Aydie, vicomte d'Aydie, et de Marie de Sainte-Aulaire. Chevalier de Malte, et, successivement, lieutenant de la 3e compagnie des gardes du corps, brigadier en 1740, il mourut probablement le 19 décembre 1768, et non en 1760, comme on l'a écrit d'après une lettre de J. J. Rousseau. Le *Mercure de France* de janvier 1769 donne la date de 1768. M. Asse croit que le *Mercure* est dans le vrai, et nous nous rangeons volontiers à cette opinion d'un érudit de bon aloi.

lu, d'une abnégation si touchante, qu'en dépit de son irrégularité, la liaison du chevalier d'Aydie et de Mlle Aïssé n'excita la malignité de personne, et provoqua tout au contraire plus d'un témoignage de véritable sympathie.

A cette époque étrange et bruyante, constamment avide de plaisir; au milieu de ce tourbillon où le caprice insatiable et la corruption masquée d'élégance régnaient presque sans partage, une passion élevée et constante, allant au besoin jusqu'au sacrifice, était une chose si surprenante, si merveilleuse, qu'à peine on y pouvait croire, même en ayant ce doux et consolant spectacle devant les yeux!

Lorsque le chevalier d'Aydie, rayonnant de jeunesse et vraiment irrésistible, rencontra pour la première fois la pupille de Mme de Ferriol, il menait une vie très-dissipée (la duchesse de Berry, fille du Régent, entre autres femmes du plus grand monde, en avait été follement éprise) : l'amour que lui inspira la candide et séduisante Circassienne le convertit comme par miracle, et depuis lors rien n'altéra jamais l'exquise noblesse de ses sentiments.

Le chevalier servit de type à Voltaire pour peindre son généreux et loyal sire de Couci, dans Adélaïde

du Guesclin (1733)[1], *et la belle Aïssé fut, de son côté, le gracieux modèle de l'abbé Prévost, quand il écrivit l'*Histoire d'une Grecque moderne (1741).

Mme de Ferriol, avare, fantasque et frivole à l'excès, causait bien souvent de vifs chagrins à la pauvre Aïssé, qui, en toute circonstance, conserva une grande douceur de caractère, malgré ses nombreux ennuis. Le comte de Ferriol, presque toujours malade depuis sa rentrée en France, avait été soigné par la jeune orpheline avec un dévouement filial. Lorsqu'il mourut, il lui laissa une rente viagère de 4,000 *livres, et une somme importante, dont le payement était à la charge de ses héritiers. Mme de Ferriol ayant déclaré à sa pupille qu'elle trouvait le legs de son beau-frère trop considérable, celle-ci, sans faire la moindre réflexion, jeta au feu le billet écrit de la main de l'ancien ambassadeur, et qui constatait ses droits au capital en question. Un pareil trait dénote une âme fière ; il faut malheureusement ajouter que Mme de*

---

1. « ..... J'ai imaginé un sire de Couci qui est un très-digne homme, comme on n'en voit guère à la cour ; un très-loyal chevalier, comme qui dirait le chevalier d'Aidie ou le chevalier de Froulai. » (Lettre de Voltaire à Thiériot. Paris, 24 février 1733.)

Ferriol, tout en profitant de cet acte si désintéressé, jugea fort inutile de se montrer dans l'avenir plus délicate et moins tracassière à l'égard de Mlle Aïssé.

Le chevalier d'Aydie, qui, comme on le pense bien, s'était fait présenter sans retard dans la maison de Mme de Ferriol, en arriva vite à y passer la plus grande partie de son temps. Il vint un moment difficile où Mlle Aïssé fut obligée de se confier à quelqu'un. Mme de Ferriol ne lui inspirant point assez de sympathie, elle se décida à recourir à lady Bolingbroke [1], qu'elle aimait beaucoup, et qui l'aida à cacher sa faute. Un voyage en Angleterre ayant été prétexté pour expliquer le départ de Mlle Aïssé, notre héroïne s'installa aussitôt secrètement dans un quartier de Paris, modeste et éloigné, où elle mit au monde une petite fille, baptisée sous le nom de Célénie Leblond. Cette enfant, douée d'une figure charmante et d'une rare intelligence, fut élevée à merveille par les soins du chevalier d'Aydie, puis mariée à un digne gentilhomme du Périgord sept ans après la mort de sa mère [2]. Elle reçut en dot 50,000 livres

1. Nièce de Mme de Maintenon. Mariée d'abord au marquis de Villette, elle épousa en secondes noces, vers 1720, le célèbre lord Bolingbroke.

2. Le 16 octobre 1740, à Pierre de Jaubert, vicomte de

du chevalier, qui, d'ailleurs, lui légua toute sa fortune[1].

Ce qu'il faut admirer davantage dans le beau caractère de Mlle Aïssé, c'est qu'elle possédait au plus haut degré le sentiment de l'abnégation, du dévouement sans arrière-pensée, et même ce qu'on pourrait appeler la passion du sacrifice.

A de nombreuses reprises, son loyal amant la supplia de l'épouser : elle eut le courage de résister avec une incroyable persévérance, bien que son très-vif et très-légitime désir fût de s'unir à celui qu'elle aimait si ardemment. En acceptant l'honneur de devenir sa femme, elle craignait de lui causer un pré-

---

Nanthia, né en 1714. Elle perdit son mari le 25 décembre 1772. Une fille unique naquit de cette union. M. Asse a fait des recherches d'où il résulte qu'elle devint la femme du comte de Bonneval, maréchal de camp, le 12 mars 1760, et qu'elle eut elle-même trois enfants : la vicomtesse d'Abzac, la comtesse de Calignon et le marquis de Bonneval, qui a continué la descendance.

1. Le chevalier d'Aydie, demeuré inconsolable, écrivait à sa fille, le 15 décembre 1741 : « ..... M. de Boisseuil, qui doit retourner en Périgord au mois de janvier, m'a promis de se charger du portrait de votre mère. Je ne doute pas qu'il ne vous fasse grand plaisir. Vous verrez les traits de son visage : que ne peut-on de même peindre les qualités de son âme ! Le tendre souvenir que j'en conserve doit vous être un sûr garant que je vous aimerai, ma chère petite, toute ma vie. »

judice, de lui faire tort vis-à-vis de ses relations, d'entraver sa carrière ; et rien n'est plus touchant, à coup sûr, que cette obstination de Mlle Aïssé à vouloir souffrir, en refusant la considération absolue, un beau nom, la fortune, tous les avantages certains d'une situation régulière dans une société choisie, — pour éviter un désagrément, un chagrin quelconque à son cher chevalier[1] !

Mme de Ferriol, notamment, ne parvint jamais à

---

1. La marquise de Créquy, dans une lettre sans date envoyée à Mme la vicomtesse de Nanthia, s'exprimait en ces termes : « ..... Il est certain que le chevalier a voulu épouser Mlle Aïssé, et qu'elle dit à mon oncle (le bailli de Froulay) : *Je suis trop son amie pour le souffrir.* Elle eut tort. Le chevalier étoit estimé en tout point ; il auroit eu des places, gouvernemens, pensions ; il l'eût placée aussi. Une princesse orientale pleine de vertu, c'étoit de quoi faire tourner les têtes. Enfin cela n'a point été... »

Une autre fois, s'adressant également à la fille de Mlle Aïssé, Mme de Créquy s'écriait avec émotion : « Les besoins du cœur sont les premiers de tous pour les âmes délicates, et combien sont-ils peu satisfaits ! » Et la bienveillante marquise ajoutait : « C'est l'écueil de la sagesse ; ce fut celui de Mlle Aïssé. Elle étoit jeune, ravissante, tendre et oisive ; elle voit un homme charmant qui l'adore. Cet homme est plein d'esprit, de feu ; enfin c'est un Gaulois élevé à Athènes ; il avoit la loyauté de celui-là, il avoit les grâces de l'Athénien. Elle est foible ; on l'est à moins : la femme la plus sage est souvent celle qui n'a point trouvé son vainqueur. »

comprendre l'extrême délicatesse de cette façon de penser et d'agir, digne d'une nature d'élite que les mesquines questions d'intérêt laissèrent toujours indifférente.

La seconde moitié de la vie de l'orpheline s'est passée tour à tour à aimer et à déplorer sa faiblesse. Elle lutte, elle est vaincue, elle se relève et prie avec une foi profonde; elle intéresse par la grâce et la force même de son amour! On l'a dit éloquemment[1] *: « ..... C'est un regret si douloureux, une honte si sincère, si ingénue, que le remords prend chez elle par moments un caractère angélique, et que le repentir lui donne comme une seconde innocence. »*

Notre malheureuse héroïne, qui n'avait cessé d'être languissante depuis la naissance de sa fille, mourut en 1733. Elle accueillit avec un bonheur infini les secours de la religion, en songeant au Pasteur de l'Évangile, toujours prêt à tendre ses bras compatissants vers les brebis égarées... Elle s'est endormie confiante et consolée, emportant l'ardent espoir d'ob-

---

1. MM. Edmond et Jules de Goncourt, qui ont consacré une page très-émue à Mlle Aïssé, dans leur beau livre *La Femme au XVIIIe siècle.*

tenir de la miséricorde divine un asile dans le radieux séjour de la paix éternelle.

Tandis que son dernier soupir s'exhalait faiblement, un sourire d'une ineffable douceur sembla voltiger sur les lèvres pâlies de cette frêle victime de l'amour, et ceux qui, tout en larmes, entouraient son lit funèbre, se dirent aussitôt : « Les longues souffrances de la pauvre Aïssé ont plaidé en faveur de ses instants de joie ; un Dieu clément reçoit son âme et lui pardonne ! »

Les lettres de l'orpheline à sa meilleure amie, Mme Calandrini[1]*, dont l'affection dévouée et les excellents conseils, presque maternels, la réconfortèrent si souvent, ont été recueillies par Mlle Rieu, petite-fille de Mme Calandrini, et publiées pour la première fois en 1787. Longtemps auparavant, Mlle Rieu ayant communiqué cette correspondance à Voltaire (en 1758), l'éminent écrivain l'annota, et ses notes accompagnèrent l'édition originale*[2]*.*

---

1. Cette dame avait connu la jeune Circassienne à Paris, lorsque M. Calandrini y occupait le poste de résident de la république de Genève.

2. Dans une lettre de Voltaire, du 12 mars 1758, adressée

Moins passionnées que celles de Mlle de Lespinasse, les lettres célèbres que nous réimprimons aujourd'hui offrent cependant un intérêt peut-être plus vif, non-seulement à cause de leur mérite littéraire, de la délicieuse simplicité, de l'esprit gracieux et de l'accent profondément ému de l'auteur [1], *mais encore parce qu'elles contiennent des détails fort curieux sur le commencement du règne de Louis XV* (1726 *à* 1733).

---

de Lausanne au comte d'Argental, son ami intime, on trouve ce qui suit :

« Mon cher ange*, je viens de lire un volume de lettres de Mlle Aïssé. Cette Circassienne était plus naïve qu'une Champenoise ; ce qui me plaît en elle, c'est qu'elle vous aimait comme vous méritez d'être aimé... »

Néanmoins, M. d'Argental a nié plus tard l'authenticité de ces lettres ; mais il est évident que son but, louable d'ailleurs à son point de vue, était de défendre le mieux possible la mémoire de sa mère, Mme de Ferriol, au sujet de laquelle Mlle Aïssé donne, dans sa correspondance, des détails fort peu favorables et d'une absolue vérité.

[1] La marquise de Créquy écrivait à la vicomtesse de Nanthia, le 15 octobre (1787) : « Je fais partir ce jour par la poste, Madame, les *Lettres de Mlle Aïssé ;* elles vous intéresseront sûrement, car il y est fort question de vous... C'est un livre presque dévot, et cette dame Calandrin me paroît une amie utile pour ce monde et pour l'autre. Oserai-je vous demander, Madame, si vous l'avez connue ?... »

* On sait que Voltaire avait l'habitude d'appeler le comte et la comtesse d'Argental ses *anges gardiens.*

Quand on a lu ces pages, à la fois tendres et sincères, où les regrets sont, hélas! beaucoup plus fréquents que les espérances, on ne peut s'empêcher d'admirer l'âme si noble et si poétique de Mlle Aïssé, en oubliant soudain sa faute, rachetée d'ailleurs par tant de dévouement, de remords, de combats touchants et d'amères souffrances!

ALEXANDRE PIEDAGNEL.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

Voici la liste complète des éditions des *Lettres de Mlle Aïssé* :

Lettres de Mlle Aïssé à Mme C........., qui contiennent plusieurs anecdotes de l'histoire du temps, depuis l'année 1726 *jusqu'en* 1733*; précédées d'un narré très-court de l'histoire de Mlle Aïssé, pour servir à l'intelligence de ses lettres, avec des notes, dont quelques-unes sont de M. de Voltaire.* A Paris, chez La Grange, 1787. Petit in-12.

Lettres de Mlle Aissé à Mme C........., etc. *Nouvelle édition, corrigée et augmentée du portrait de l'auteur.* A Lausanne, chez Jean Mourier, et à Paris, chez La Grange, 1788. Petit in-12.

Lettres de Mlle Aïssé. Paris, Léopold Collin, 1805. In-12.

Lettres de Mlle Aïssé, accompagnées d'une notice biographique (par M. de Barante [1]) *et de notes explicatives* (d'Auger). Paris, Chamerot, 1823. In-12.

Lettres de Mlle Aïssé à Mme Calandrini, 5e édition, revue et augmentée par M. M. J. Ravenel, *avec une notice par M. Sainte-Beuve* [2]. Paris, Gerdès et Lecou, 1846. In-12. Cette édition a été réimprimée plusieurs fois.

Lettres de Mlle Aissé à Mme Calandrini, publiées par M. Eugène Asse (à la suite des *Lettres portugaises*), *avec une notice, des notes et un appendice.* In-12, Paris, Charpentier, éditeur, 1873.

---

1. La notice de M. le baron de Barante a été publiée séparément, et datée de 1805, dans ses *Mélanges historiques et littéraires* (Paris, chez Ladvocat, 1835, in-8°, t. III).

2. Cette étude de Sainte-Beuve se trouve aussi dans ses *Portraits littéraires* (Paris, Garnier frères, 1846, in-12, t. III). Elle a paru d'abord dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 janvier 1846.



AVIS DE L'ÉDITEUR

Placé en tête de l'édition originale des LETTRES DE Mlle AÏSSÉ.

Il eût été bien facile de faire disparoître les négligences, les incorrections qui se trouvent dans les *Lettres* que je présente au public ; il eût été facile de substituer à des périodes un peu longues de ces petites phrases courtes si à la mode aujourd'hui. Je vois déjà messieurs les puristes éplucher, relever ces négligences, nous insinuer qu'ils écriroient bien mieux s'ils vouloient s'en donner la peine. Non, messieurs : peut-être écririez-vous plus correctement, mais vous n'écririez pas mieux.

Le cœur conduit la plume de Mlle Aïssé ; la vérité, le sentiment, la simplicité, le naturel, devenus si rares, sont les caractères de ce petit recueil : y toucher seroit les affoiblir.

On s'intéressera à cette femme sensible, noble et généreuse, qui sut aimer avec délicatesse et désintéressement, qui n'eut qu'une foiblesse qu'effacèrent ses vertus.

On s'intéressera aussi, sans doute, à l'amie peut-être trop sévère, mais bien respectable, à qui ces lettres sont adressées... Mais ne prévenons point le jugement du lecteur.

LETTRES

DE

MADEMOISELLE AÏSSÉ



LETTRES

DE

MADEMOISELLE AÏSSÉ

A MADAME CALANDRINI

PREMIÈRE PARTIE

LETTRE PREMIÈRE

De Paris, octobre 1726.

Je n'ai pu me résoudre à vous écrire plus tôt; j'ai envisagé avec chagrin que l'on ne vous laisseroit pas lire mes lettres; ainsi, j'ai mieux aimé laisser passer les premiers empressemens. Mandez-moi, Madame, de vos nouvelles. Êtes-vous remise

de la fatigue du voyage? J'ai plus fait de vœux pour que vous eussiez le beau temps qu'un amant n'en auroit fait : il ne seroit assurément pas plus occupé et affligé que moi de votre départ. Le soleil, la pluie, les vents, me paraissoient des embrasemens, des inondations, des ouragans; enfin j'ai respiré quand j'ai vu arriver le jour bienheureux pour vos parents et vos amis où ils vous ont enfin revue. Vous me manderez, s'il vous plaît, quelques détails de votre réception : je partage toutes les amitiés que vous recevez. Hélas! je ne puis passer dans la rue où vous avez demeuré sans avoir le cœur serré et les larmes aux yeux.

Je reviens d'Ablon, où j'ai passé quelques jours tête à tête avec Mme de Ferriol. J'y ai toujours pensé à vous, et je dis à ma compagne le regret que j'avois que vous n'eussiez pas vu cette guinguette. Dans l'instant je vois entrer dans le salon madame votre fille, jugez de ma joie. Elle passa ici pour aller à la Jaquinière : elle venoit de je ne sais où, aux environs. Notre dame prenoit du café; elle vouloit se lever; madame votre fille se précipita pour l'en empêcher. Le chien noir, qui est mal morigéné, saute sur la tasse de café pour japper, la renverse sur sa maîtresse; le désespoir s'empare de ladite dame : fichu sali, robe unie tachée. Vous jugez de l'embarras de Mme Rieu, qui auroit voulu être à cent lieues de là. Pour moi, je

vous l'avoue, j'eus tant envie de rire que madame votre fille se remit. Cependant, passé ces premiers momens, on lui fit toutes sortes de politesses. Elle la trouva très-belle ; en effet, elle l'était aussi, quoique dans un grand négligé.

Je parle toujours du voyage de Pont-de-Veyle, qui me procurera le bonheur d'aller vous voir. J'espère qu'à force d'en parler je forcerai d'y aller. Je suis occupée de ce projet : les hommes ne peuvent être sans quelques désirs. Je me flattois d'être une petite philosophe ; mais je ne le serai jamais sur ce qui touche le sentiment.

Pont-de-Veyle se porte un peu mieux : il vous assure de ses respects. D'Argental est dans l'île enchantée, chez son amie, qui a hérité considérablement ; il revient à la Saint-Martin.

Legrand donna, l'autre jour, une comédie qui tomba de la plus belle chute que j'aie jamais vue. Il n'en a pas été de même d'un opéra que deux violons ont donné. Le sujet est *Pyrame et Thisbé* : il y eut une très-jolie décoration ; ils reçurent bien des applaudissemens.

Je passe mes jours à chasser aux petits oiseaux ; cela me fait grand bien. L'exercice et la dissipation sont de très-bons remèdes pour les vapeurs et les chagrins : je reviens de mes courses avec appétit et sommeil. L'ardeur de la chasse me fait marcher, quoique j'aie les pieds moulus : la transpiration que

cet exercice m'occasionne me convient. Je suis hâlée comme un corbeau : je vous ferois peur si vous me voyiez ; je voudrois bien en être à la peine. Que je serois heureuse si j'étois encore avec vous, Madame ! Avouez que vous ne seriez point fâchée d'être encore à Paris. Pour moi, je donnerois bien une pinte de mon sang pour que nous fussions ensemble actuellement : je vous rendrois compte de mille choses, je goûterois le plaisir de vous revoir. Au lieu de ce bien, j'ai des regrets : que cela est différent !

Le chevalier est en Périgord, où je crois qu'il s'ennuie : sa santé est toujours délicate, son cœur toujours plus tendre. Je vous enverrois avec plaisir des copies de ses lettres ; mais non, il y a des choses qui vous déplairoient, et j'aurois honte que vous les vissiez. L'abbé, frère du chevalier, vit l'autre jour Mme Rieu chez moi : ce fut un coup de foudre. Il revint le lendemain à Ablon : il me dit qu'il n'avait jamais rien vu de si beau à son gré. Les lys et les roses ne sont pas si fraîches qu'elle était ce jour-là ; son air de modestie et de douceur plut si fort à ce pauvre abbé qu'il m'en parle toutes les fois qu'il me voit. Cependant il avoit été prévenu. On l'avoit annoncée, et je lui dis : « Vous allez voir une des belles femmes de Paris. » Malgré cela, il fut surpris.

M. Berthier vous aime toujours de même, quoi-

qu'il ait changé son goût pour moi en amitié. On vous aime pour vous, et non pas pour les autres. Vous le savez bien; et, quand vous dites le contraire, vous parlez contre votre pensée. En bonne foi, peut-on vous connoître sans vous aimer? J'en laisse juge votre cœur.

Adieu, Madame; aimez-moi, et soyez assurée que personne dans le monde ne vous aime, ne vous estime et ne vous respecte autant qu'Aïssé.

LETTRE II

De Paris, novembre 1726.

J'AI reçu la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire de votre campagne: je ne doute point que vous n'ayez eu un plaisir bien vif de vous être vu recevoir avec tant d'amitié! Les démonstrations de joie que l'on a eues de votre retour ne peuvent être feintes; ainsi, Madame, vous avez joui d'un bonheur que les rois mêmes ne goûtent pas. Vous me direz qu'il n'était point nécessaire que vous fussiez malheureuse pour être aimée; que vous le seriez tout autant, et même davantage, si vous étiez dans une

fortune riante. L'expérience, il est vrai, fait voir que l'adversité et la mauvaise fortune déplaisent aux hommes, et que, le plus souvent, les bonnes qualités, le mérite, sont les zéros, et le bien le chiffre qui les fait valoir; mais cependant on se rend toujours à la vertu. Je conviens qu'il faut en avoir beaucoup pour qu'elle supplée au manque de richesses : ainsi, Madame, rien n'est plus flatteur que l'accueil obligeant que vous avez reçu. Vous êtes amplement dédommagée des injustices du sort. Je suis charmée que vous vous portiez mieux; rien ne contribue à la santé comme d'avoir sujet d'être content de soi. Je fais tous mes efforts pour déterminer M. et Mme de Ferriol d'aller à Pont-de-Veyle; ils disent que c'est bien leur dessein, mais je ne le croirai que lorsque nous partirons. Il n'y a pas de jour que je ne leur fasse sentir le besoin de leur présence dans leurs terres et celui de quitter quelque temps Paris.

M. de Bonnac va à Soleure. Je lui ai parlé de madame votre sœur; Mme de Bonnac espère de la voir souvent pendant son séjour dans ce pays-là. Comme il n'y a pas loin de Genève, nous irons, vous et moi, les voir; me dédirez-vous? M. et Mme de Ferriol et Pont-de-Veyle vous font mille tendres complimens et respects. Pour d'Argental, il est dans l'île enchantée; on ne sait plus quand il en sortira. J'occupe sa chambre, parce que je

fais raccommoder la mienne, qui sera charmante; je suis bien fâchée que vous ne la voyiez pas. Mes réparations me reviendront à cent pistoles. J'ai vu M. Saladin le cadet; je me suis senti une tendresse pour lui dont je ne me serois pas doutée il y a six mois; et je crois que je l'aurois eue pour M. Buisson, s'il avait vécu. Les gens que j'ai connus chez vous me sont chers. Il y a longtemps que je n'ai vu madame votre fille; elle a été à la campagne, et moi de mon côté. Nous sommes allés passer les fêtes à Ablon, Mlle de Villefranche, Mme de Servigny, M. et Mme de Ferriol, MM. de Fontenay, La Mésangère, le chevalier et Clémencey : nous avons fait grand feu et bonne chère. Vous en êtes étonnée ; mais c'est pour longtemps. La maîtresse de la maison craignoit La Mésangère. Elle n'a jamais osé appeler Clément, son chien noir, ni Champagne ; elle a été de très-bonne humeur, malgré sa contrainte, et la partie s'est très-bien passée. La Mésangère fut charmant. M. de Fontenay m'a chargée de vous assurer de ses respects.

Il faut un peu vous parler des spectacles. Les deux petits violons Francœur et Rebel ont fait un opéra: le sujet est *Pyrame et Thisbé*. Il est fort joli, quant à la musique, car, pour le poëme, il est mauvais; il y a une décoration nouvelle. Le premier acte représente une place publique, avec des arcades et des colonnes, ce qui est admirable.

La perspective est parfaitement bien suivie, et les proportions bien gardées. Le pauvre Thevenard tombe si fort que je ne doute pas qu'il ne soit sifflé dans six mois. Pour Chassé, c'est son triomphe, il est acteur dans cet opéra; son rôle est très-beau; il fait deux octaves pleins. La Antier en est folle. Mlle Le Maure est rentrée, et Muraire, qui a été très-mal, se porte bien. Le bruit avoit couru qu'il se faisoit moine; mais le métier est trop bon, et il ne quitte point l'Opéra. Il y a une nouvelle actrice, nommée Pellissier, qui partage l'approbation du public avec la Le Maure; pour moi, je suis pour la Le Maure : sa voix, son jeu, me plaisent plus que celui de Mlle Pellissier. Cette dernière a la voix très-petite, et elle l'a toujours forcée sur le théâtre; elle est très-bonne pantomime; tous ses gestes sont justes et nobles; mais elle en a tant que Mlle Antier paroît tout d'une pièce auprès d'elle. Il me semble que, dans le rôle d'amoureuse, quelque violente que soit la situation, la modestie et la retenue sont choses nécessaires, toute passion doit être dans les inflexions de la voix et dans les accens. Il faut laisser aux hommes et aux magiciens les gestes violens et hors de mesure; une jeune princesse doit être plus modeste. Voilà mes réflexions. En êtes-vous contente? Le public rend justice à Mlle Le Maure; et, quand on l'a revue sur le théâtre, elle parut premiè-

rement à l'amphithéâtre, tout le parterre se retourna et battit des mains pendant un quart d'heure. Elle reçut ces applaudissemens avec une grande joie et fit des révérences pour remercier le parterre. Mme la duchesse de Duras, qui protége la Pellissier, étoit furieuse, et me fit signe que c'étoit moi et Mme de Parabère qui avoient payé des gens pour battre des mains. Le lendemain, la même chose arriva, et Mlle Pellissier en pensa crever de dépit.

La Comédie est de retour de Fontainebleau, où il y a jubilé : nous ne l'avons pas ici, à cause de M. le cardinal de Noailles. On est affamé de tragédies, parce que, depuis Fontainebleau, on ne joue que des farces. Pour la Comédie italienne, on y joue la critique de l'opéra, qui, à ce qu'on dit, est fort jolie. La pauvre Silvia a pensé mourir : on prétend qu'elle a un petit amant qu'elle aime beaucoup; que son mari, de jalousie, l'a battue outrément, et qu'elle a fait une fausse couche de deux enfants, à trois mois; elle a été très-mal et elle est mieux à présent. Mlle Flaminia avoit eu la méchanceté d'instruire le mari des galanteries de sa femme. Vous jugez bien, à l'amour que le parterre avoit pour Flaminia, combien il l'a maltraitée. Les bals vont commencer, mais ils seront sûrement aussi déserts que l'année passée.

Permettez que je fasse ici quelques petites co-

quetteries à monsieur votre mari. Je suis extrêmement touchée du petit mot qu'il a mis dans votre lettre ; et, dussiez-vous le battre de jalousie, je lui dirai que je l'aime beaucoup.

A mademoiselle votre fille.

Je suis persuadée, Mademoiselle, que vous avez un peu d'amitié pour moi ; votre extrême vérité m'en assure ; le retour est naturel, à tous les cœurs bien faits, d'aimer qui nous aime. Continuez, je vous prie, de parler un peu de moi à madame votre mère : choisissez, s'il vous plaît, le moment où vous vous mettez à table, pour que je puisse avoir part à votre conversation. Plût à Dieu que j'en fusse témoin ! Adieu, Mesdames ; recevez mes tendres embrassades.

Voici une lettre d'un officier des invalides à M. du Voisin, pour obtenir la permission de se marier.

MONSEIGNEUR,

J'aurois cru que le précepte de saint Paul étoit bon à suivre, surtout quand il dit qu'il vaut mieux se marier que brûler. *C'est ce qui m'a fait prendre la liberté de demander à Votre Grandeur la permission d'épouser Mlle d'Auval, fille d'un mérite et d'une sagesse consommés. C'est ce que tous ceux qui la*

connoissent certifieront à Votre Grandeur. Cependant monsieur notre gouverneur m'a défendu de voir cette demoiselle, si je ne voulois être démis de mon emploi. J'ai obéi à cette défense; et, si Votre Grandeur ne trouve pas à propos ce mariage, je la supplie très-instamment, pour le salut de mon âme, de m'en présenter une autre, ou bien d'envoyer ordre au père Pascal, mon confesseur, de m'absoudre quand je vais à confesse, ce qu'il m'a refusé. Je fais tous mes efforts pour contenter ce bon père, mais en vain, Dieu ne m'ayant point donné à trente-huit ans le don de continence. Enfin, Monseigneur, si vous me procurez le paradis sans femmes, et que je vienne à mourir plus tôt que Votre Grandeur, je ne laisserai point Dieu en repos qu'il ne vous aît marqué une place digne de votre mérite dans son paradis.

Je suis, etc.

LETTRE III

De Paris, décembre 1726.

JE n'ai pas de plus grand plaisir que de causer avec vous, et, comme je voudrois rendre mes lettres un peu moins sèches et plus intéressantes, j'écris les nouvelles que je sais bien : je n'aimerois pas à vous

mander tout ce qui se dit à Paris. Vou
Madame, que je hais les faussetés et le
rations : ainsi tout ce que j'écrirai sera
vrai. J'ai reçu hier des lettres d'Angleterr
m'apprend le mariage de Mlle de Saint-J
M. Knight, fils du trésorier de la compa
Indes : on prétend qu'il a des biens i
Argent, argent, que de vanités vous étouf
d'orgueils vous soumettez ! que de pense
nêtes vous faites évanouir ! Auriez-vous ja
que milord, entêté de sa noblesse comm
fort riche, et ayant une seule fille, il la m
gentillâtre, elle qui devoit être mariée à
Elle va venir à Paris voir la famille de s
qui sont de bonnes gens, mais sur un
différent du sien : elle verra tous les petit
chons qui sont en France. Je crois qu'e
nuiera et s'impatientera souvent.

Le chevalier est beaucoup mieux, il rev
Voici une petite histoire assez plaisante.
noine de Notre-Dame, fameux janséniste,
de beaucoup d'esprit, et de réputation p
mœurs, qui a professé dans plusieurs univ
fort craint des molinistes et très-aimé de M
chevêque de Paris, âgé de soixante-dix ans,
combé à l'envie de voir la comédie. Il av
vent dit à ses amis qu'il ne mourroit pas av
aller, ayant une très-grande passion de vo

[redacted]

chose dont il entendoit parler [redacted]
noit ce discours pour une [redacted]
lui avoit demandé plusieurs [redacted]
faire des vieilles nippes de sa [redacted]
doit depuis longtemps. Il lui avoit [redacted]
pourroient lui être nécessaires. [redacted]
résister davantage, il [redacted]
laquais, qui étoit un vieux [redacted]
il avoit beaucoup de confiance. [redacted]
loit s'habiller en femme avec les [redacted]
mère. Le laquais fut [redacted]
suader son maître d'[redacted]
ment, en l'assurant que les [redacted]
ques qu'il seroit sûrement [redacted]
restant avec son habit, on pourroit [redacted]
faire attention, le spectacle étant [redacted]
Le chanoine ne se rendit point à ses [redacted]
gnoit d'être reconnu par ses écoliers [redacted]
comme il étoit vieux, on ne seroit pas [redacted]
le voir avec des hardes à la vieille mode [redacted]
avec la cornette haute, l'habit [redacted]
falbalas imaginés en ce temps-là pour [redacted]
paniers. Il arrive à la Comédie et se place à l'[redacted]
phithéâtre. Cette figure étonna, comme vous [redacted]
vez bien le penser. Les voisins commencèrent à [redacted]
parler ; le murmure augmenta. Armand, [redacted]
faisoit le rôle d'Arlequin, aperçut le chanoine. [redacted]
dans l'amphithéâtre, et examina le personnage, [redacted]

i, je ne sa

ans la cha
bougie a
l'autres aur
les pieds :
e. Cela rép
ra dans ce
ignorant ce
: « Il sent
a corne brûle
ien que l'on
nt des éclat
n'eut point c
s'enfuit bien
eau contre l

er normand
ur modèle ;
ient
lle.
femelle
grison,
ison,
nde.

nonde.

I. le Premie
s, quoique j

s'en approcha, et lui dit : « Monsieur, je vous conseille de décamper; vous êtes reconnu, et votre habit grotesque fait rire le parterre, au point que je crains quelque scandale. » Le pauvre homme, bien troublé, remercie le comédien et le prie de l'aider à sortir. Armand lui dit de le suivre, et, pressé par la scène qu'il falloit aller jouer, il va très-vite. Le chanoine le perd de vue au sortir de l'amphithéâtre. Il entend les huées du parterre, il trouve l'escalier qui se partage en deux, dont l'un conduit à la rue, et l'autre dans la salle des comptes. Comme il ne connoissoit point les lieux, son malheur voulut qu'il se méprît; il descend dans cette salle, où l'exempt se tient ordinairement. Il y étoit alors. Il fut frappé de cette figure de femme singulière, qui avoit l'air troublé et interdit; il l'arrêta, ne doutant point que ce fût quelque aventurier déguisé, et conduisit à M. Hérault, lieutenant de police, notre pauvre docteur, qui fondoit en larmes et offrit cent louis à l'exempt pour le laisser aller. Il lui conta son histoire, lui dit son nom, mais ce coquin fut inexorable; c'est la première fois qu'il a refusé de l'argent, pour faire un scandale affreux. Le lieutenant de police vit avec plaisir notre chanoine; et, comme il étoit courtisan moliniste, il lui fit une très-grande réprimande, et le nomma devant beaucoup de monde. Le janséniste pleura. On lui a envoyé une lettre de ca-

chet pour aller à soixante lieues d'ici, je ne sais pas bien où.

M. de Prie étoit l'autre jour dans la chambre du Roi, appuyé sur une table; la bougie alluma sa perruque. Il fit ce que bien d'autres auroient fait en pareil cas, il l'éteignit avec les pieds : l'incendie fini, il la remit sur sa tête. Cela répandit une odeur très-forte. Le Roi entra dans ce moment; il fut frappé du parfum, et, ignorant ce que c'étoit, il dit sans aucune malice : « Il sent bien mauvais ici; je crois qu'il sent la corne brûlée. » A ce discours, vous comprenez bien que l'on rit : le Roi et la noble assemblée firent des éclats de rire désordonnés. Le pauvre cocu n'eut point d'autres ressources que ses jambes, et il s'enfuit bien vite.

Voici une épigramme de Rousseau contre Fontenelle :

Depuis trente ans, un vieux berger normand
Aux beaux esprits s'est donné pour modèle;
Il leur apprend à traiter galamment
Les grands sujets en style de ruelle.
Ce n'est le tout : chez l'espèce femelle
Il brille encor, malgré son poil grison,
Et n'est caillette, en honnête maison,
Qui ne se pâme à sa douce faconde.
En vérité, caillettes ont raison :
C'est le pédant le plus joli du monde.

Mme de Parabère a quitté M. le Premier, et M. d'Alincourt ne la quitte pas, quoique je sois

persuadée qu'il ne sera jamais son amant. Elle a des façons charmantes avec moi ; elle sait bien que je crains d'avoir l'air d'être sa complaisante; et, comme elle n'ignore point que tous les yeux sont sur elle, elle ne me propose plus de partie. Elle m'a dit cent fois qu'elle ne pouvoit avoir de plus grand plaisir que de me voir; que, toutes les fois que je voudrois, elle en seroit charmée. Son carrosse est toujours à mon service. Ne croyez-vous pas qu'il seroit ridicule de ne la point voir du tout? D'ailleurs, je n'ai aucune raison de m'en plaindre, bien au contraire : n'ai-je pas reçu de sa part mille amitiés dans toutes les occasions? On ne me peut soupçonner d'être sa confidente, ne la voyant que de temps en temps; enfin, je me conduirai de mon mieux. Mais, en vérité, Madame, je n'ai rien vu qui me confirme les bruits qui courent sur son nouvel engagement; elle est avec lui très-polie, très-modeste, a l'air indifférent. La seule chose qui donneroit des soupçons, c'est que, sachant les discours du public, elle aurait dû peut-être ne pas le recevoir chez elle; mais elle dit qu'elle n'a pas le dessein de s'enterrer; que, si elle refuse sa porte à M. d'Alincourt, le lendemain il faudra qu'elle la refuse à un autre, et que tour à tour elle chasseroit tout le monde, et qu'elle n'en seroit pas quitte encore, pour être dans la solitude; que l'on diroit qu'elle ne les congédie que pour que le public en

soit instruit : elle aime mieux, ajoute-t-elle, attendre du temps pour être justifiée. Adieu, ma chère dame : c'est toujours avec un regret infini que je vous quitte; mais la poste va partir.

LETTRE IV

De Paris, 6-10 janvier 1727.

Vous êtes surprise que j'aie resté si longtemps sans vous écrire; mais, Madame, je vous suis trop attachée pour ne pas me flatter que vous ne doutez point que, malgré mon silence, j'aie pensé très-souvent à vous, et qu'il a fallu que je n'eusse pas un moment pour vous le dire, puisque je ne l'ai pas fait. Mon cœur est sans cesse occupé de vous, et mes regrets sont aussi vifs que le jour où vous quittâtes Paris; tous les instans je sens tout ce que j'ai perdu : rien n'est plus douloureux que d'avoir une amie de votre caractère et d'en être séparée. Ces idées sont trop cruelles : parlons d'autre chose.

Le prince de Bournonville est mort hier; il ne pouvoit vivre : il est mort bien jeune et bien vieux. On le regrette sans être affligé, car il étoit dans

une si triste situation qu'il valoit mieux pour lui finir que de continuer à vivre pour souffrir ; il ne pouvoit presque ni parler ni respirer. Je crois que son âme a bien eu de la peine à quitter son corps : elle y étoit tout entière. Il avoit fait un testament, il y a quatre ans, où il me donnoit deux mille écus : je suis enchantée qu'il n'ait pas subsisté. Le public, qui ignoroit l'amitié qu'il avoit eue pour moi dans le temps qu'il venoit souvent chez M. de Ferriol, auroit soupçonné mille choses. Il a nommé pour héritière Mme la duchesse de Duras ; il a donné très-amplement à tous ses domestiques, sans en oublier un. Ce qui vous surprendra, Madame, c'est qu'un quart d'heure après sa mort le mariage de sa femme avec le duc de Ruffec a été arrêté et publié ; et ce qui vous étonnera le plus, c'est que ce manque de bienséance part du cardinal de Noailles et de la maréchale de Gramont, qui est Noailles et mère de Mme de Bournonville. M. le duc de Ruffec est fils de M. de Saint-Simon, âgé de vingt-cinq ans. Il n'a actuellement que vingt-cinq mille livres de rente, et vous voyez bien que sa naissance n'est pas bien merveilleuse, et Mme de Bournonville jouit de trente-trois mille livres de rente. Elle est jeune et belle, d'une grande maison par elle et son mari. Mme de Saint-Simon est amie du cardinal de Noailles. Elle parloit souvent du prince de Bournonville comme d'un homme con-

fisqué, et qu'elle se trouveroit bien heureuse si sa veuve vouloit épouser son fils. Au moment que ce prince expiroit, elle va chez le cardinal, ne le laisse pas achever de dîner pour qu'il allât demander Mme de Bournonville. La maréchale de Gramont accepta la proposition, et dit au cardinal qu'elle en étoit charmée, mais qu'il falloit cacher pour quelque temps ce mariage. Le cardinal dit qu'il ne pouvoit se taire, et qu'il le diroit à tout ce qui se rencontreroit, de manière qu'avant que M. de Bournonville fût enterré tout Paris a su ce mariage. Il est mort le 5, et le 9 on a été faire part du mariage à tous les parens et amis. Tout le monde est révolté. Au bout de quarante jours, la cérémonie se fera. Mme la duchesse de Duras et Mme de Mailly, sœurs du défunt, sont allées rendre visite le surlendemain à la veuve : elle avoit un pied de rouge dans l'habillement de veuve, et son prétendu étoit à côté d'elle, qui venoit de se présenter comme futur époux. Ce n'est point un mariage d'inclination : il n'y a aucun amour. Cela fait tenir bien des discours.

Les partis sur Mlle Le Maure et Mlle Pellissier deviennent tous les jours plus vifs. L'émulation entre ces deux actrices est extrême, et a rendu la Le Maure très-bonne actrice. Il y a des disputes dans le parterre, si vives que l'on a vu le moment où l'on en viendroit à tirer l'épée. Elles se haïssent

toutes deux comme des crapauds, et les propos de l'une et de l'autre sont charmans. Mlle Pellissier est très-impertinente et très-étourdie. L'autre jour, à l'hôtel de Bouillon, à table, devant des personnes très-suspectes, elle dit que M. Pellissier, son cher mari, pouvoit compter d'être le seul à Paris qui ne fût pas cocu. Pour la Le Maure, elle est bête comme un pot, mais elle a la plus belle et la plus surprenante voix qu'il y ait dans le monde : elle a beaucoup d'entrailles, et la Pellissier beaucoup d'art. On fit l'anagramme du nom de cette dernière, qui étoit *Pille le reste*. Muraire a quitté tout de bon la fièvre depuis trois mois, et la dévotion s'est emparée de lui. On joue *Proserpine* le 14 de ce mois. La Antier fait Cérès; la Le Maure, Proserpine; la Pellissier, Aréthuse; Thévenard, Pluton; Chassé, Ascalaphe. Voilà la distribution, qu'on dit être à merveille. Je doute pourtant que cet opéra réussisse : toute l'intrigue est une vieille maîtresse qui raconte ses vieilles amours, une petite fille qui cueille des fleurs et qui fait des guirlandes, un vieux cocher amoureux et brutal. Il n'y a donc qu'un épisode, *Alphée et Aréthuse*, qui fasse une scène assez touchante; tout le reste est froid, languissant et insipide. M. de Nocey me soutint, l'autre jour, que c'étoit le plus bel opéra du monde, et qu'il y avoit une Elée qui le rendoit charmant. Je l'assurai qu'il pouvoit être agréable pour le

personnage pour lequel il avoit été fait, mais que, pour moi, qui méprisois souverainement Mme de Montespan et qui ne l'avois jamais connue, sa rupture avec le roi, ses regrets, tout cela ne pouvoit m'émouvoir. La Comédie tombe, tous les bons acteurs vont quitter; les mauvais sont détestables et ne donnent aucune espérance.

Le roi est à Marly, où il tient table le soir; la reine le matin. C'est une chose nouvelle : cela n'étoit point encore arrivé que la reine eût mangé en public avec les dames. On parle de guerre ; nos cavaliers la souhaitent beaucoup, et nos dames s'en affligent médiocrement : il y a longtemps qu'elles n'ont goûté l'assaisonnement des craintes et des plaisirs des campagnes; elles désirent de voir comme elles seront affligées de l'absence de leurs amans. M. de Nesle a fait des plaisanteries très-fortes à M. le prince de Carignan sur ce qu'il parloit mal françois. Le prince, impatienté, lui dit qu'il seroit forcé de lui donner des coups de bâton, parce qu'on ne savoit pas en Suède qu'il étoit un grand poltron. M. de Nesle a fait mille excuses et mille bassesses, choses qui lui arrivent trop souvent pour sa réputation.

J'apprends, dans l'instant, qu'on va retrancher les rentes perpétuelles. Comme nous n'en avons ni l'une ni l'autre, je m'en console. Ma santé est mauvaise depuis quelque temps. Je me fis saigner

hier; je prends de la limaille, je suis maigre; je me flatte que cela n'aura pas de suite. Adieu, Madame; honorez-moi toujours un peu de vos bontés: c'est une consolation à tous mes maux, tant du corps que de l'esprit. A propos, il y a une vilaine affaire qui fait dresser les cheveux à la tête: elle est trop infâme pour l'écrire; mais tout ce qui arrive dans cette monarchie annonce bien sa destruction. Que vous êtes sages, vous autres, de maintenir les lois et d'être sévères! Il s'ensuit de là l'innocence. Je suis tous les jours surprise de mille méchancetés qui se font, et dont je n'aurois pu croire le cœur humain capable. Je m'imagine quelquefois que la dernière surprise m'empêchera d'en avoir à l'avenir, mais j'y suis toujours trompée.

LETTRE V

D'Ablon, 5 mai 1727.

COMMENT vous portez-vous, Madame? Ne me donnerez-vous point de vos nouvelles? Voulez-vous me punir de mon silence? La punition est trop forte, et, pour une personne aussi juste que vous, elle n'est pas proportionnée à l'offense. Jamais vous ne pou-

vez soupçonner mon cœur : vous le connoissez trop. Votre silence ressemble à l'oubli et à l'ingratitude. Au nom de Dieu, souvenez-vous que vous êtes la personne du monde que j'aime et que j'estime davantage. Vous êtes obligée de m'aimer à cause de mon discernement, si ce n'est pas par goût. Madame votre fille m'a fait l'honneur de me venir voir plusieurs fois : si je n'étois pas extrêmement occupée, j'aurois le plaisir de la voir souvent; je l'ai toujours beaucoup aimée, mais j'avoue que je l'aime encore davantage. Des esprits mal faits pourroient vous soupçonner, sur cette phrase, d'être tracassière et d'avoir voulu me donner de l'éloignement pour elle; mais les bons esprits, et qui connoissent les entrailles, imagineront aisément que tout ce qui appartient à ce qu'on aime devient plus cher lorsque l'on en est éloigné.

Je me suis flattée, jusqu'à présent, que je ferois le voyage de Pont-de-Veyle, qui me procureroit le plaisir de vous aller voir; mais je vois avec douleur que le temps est bien éloigné. On me flatte, et je crois deviner qu'il y a une résolution marquée de ne point faire ce voyage : j'en suis très-piquée. On se plaît à me donner des espérances, et ensuite à les détruire. Je prends souvent la résolution de paroître indifférente sur l'événement; mais, malgré moi, le chagrin et la joie se manifestent tour à tour.

On parle plus de guerre que jamais. Nos guerriers craignent fort de camper; ils voudroient se battre, prendre à la hâte quelques villes, et revenir au bout de huit jours à Paris. M. le prince de Conti est mort, hier matin, d'une fluxion de poitrine; il a dit les choses du monde les plus tendres et les plus obligeantes à sa femme; il lui a demandé pardon des soupçons mal fondés qu'il avoit eus sur sa conduite, lui a nommé son valet de chambre, qui étoit son espion et son calomniateur, et l'a assurée qu'il étoit bien éloigné d'ajouter aucune foi à tout ce qu'il avoit rapporté. Il a fait ordonner à Mme de La Roche, sa maîtresse, et qui en partie étoit la cause du peu d'union qu'il avoit avec sa femme, de sortir au moment même de sa maison, où elle demeuroit. Il a donné deux mille livres de pension à quatre personnes : je ne m'en ressouviens que de deux, MM. de Montmorency et du Bellay; à M. Maton, qu'il a toujours fort aimé, un diamant de dix mille livres; au président de Lubert, son portrait en grand; à ses deux filles, chacune une tabatière d'or avec son portrait. A l'égard de ses domestiques, il laisse Mme la princesse de Conti maîtresse de les récompenser comme elle le jugera à propos. La princesse a beaucoup pleuré quand il est tombé malade, quoiqu'ils fussent brouillés, et même sur le point de se séparer. Il a donné tant de marques de tendresse et de re-

pentir qu'elle a oublié, pour le présent, tous les chagrins qu'il lui a causés. Je crois cependant que, passé les premiers jours, elle s'en consolera bien aisément. M. le Duc a eu une attaque d'apoplexie dont il réchappe. A la halle, les harengères disent que le borgne n'avoit garde de mourir, parce qu'il est trop méchant, et que le prince est mort parce qu'il étoit bon. Ces pauvres gens décident de sa bonté sans savoir pourquoi, si ce n'est qu'il n'avoit jamais été à portée de leur faire ni mal ni bien.

Je vous enverrai par la première occasion un livre fort à la mode ici, le *Voyage de Gulliver;* il est traduit de l'anglois. L'auteur est le docteur Swift : il est fort amusant; il y a beaucoup d'esprit, d'imagination, et une fine plaisanterie. Destouches a donné *le Philosophe marié :* c'est une très-jolie comédie; il y a du sentiment, de la délicatesse; mais ce n'est pas le génie de Molière. Il y a *la Critique*, qui est du même auteur : c'est le panégyrique du *Philosophe marié;* on la trouve assez mauvaise.

Votre commission sera faite au plus tôt. Vous me faites tort quand vous croyez que je peux m'impatienter en la faisant. Non, Madame; soyez persuadée, à moins que vous ne vouliez m'affliger mortellement, que, si vous m'ordonniez de marcher sur la tête pour l'amour de vous, j'irois avec joie. L'article de votre lettre où vous me dites que

vous ne me verrez plus m'a serré le cœur à en pleurer. Pourquoi voulez-vous m'affliger? Oui, je vous verrai, quelque chose qu'il arrive, à moins que je ne meure bientôt. Ma santé est assez bonne : ainsi, laissez-moi l'espérance de vous embrasser encore souvent avant que je meure.

Vous me demandez des nouvelles du chevalier : il est en Périgord, où sa santé est toujours assez mauvaise. Cependant il m'assure qu'il n'y a nul danger; il est plus tendre que jamais : ses lettres sont toutes comme celles que je vous montrois dans le carrosse quelque temps avant votre départ. Si j'osois, je vous en enverrois des copies; elles sont trop pleines de louanges, mais elles sont si bien écrites que, si l'on ne connoissoit pas l'objet, on les trouveroit charmantes. Je ne sais aucune nouvelle de Paris; je suis ici comme au bout du monde : je vendange, je file beaucoup pour me faire des chemises, et je tire aux oiseaux. J'ai reçu des lettres de Mme Knight; elle me dit qu'elle est mariée et heureuse; elle est à Bettersea depuis son mariage. M. de Bolingbroke ne paroît pas trop content : la tête a tourné apparemment à milord de marier sa fille de cette façon. Vous auriez mieux fait; il falloit vous laisser faire, sans vous contraindre. Adieu, Madame; continuez-moi vos bontés.

LETTRE VI

De Paris, 1727.

Vous avez tort, Madame, de m'accuser d'oubli à votre égard : ayez meilleure opinion de vos amis, et surtout de moi, qui sens bien tout le prix de votre amitié. Je puis jurer qu'il n'y a pas de jour que je ne pense à vous, que je ne vous regrette, et que je ne fasse des projets pour aller vous voir ; je mettrai tout en usage pour exécuter ce que je souhaite si vivement : je quitte tout sans regret pour vous. Je suis accablée de chagrin, mon corps s'en ressent : je suis maigrie à en être alarmée. J'ai eu tout à la fois la mort de mon bienfaiteur, M. de Ferriol, l'asthme du chevalier, qui dure depuis trois mois, et la réduction des rentes viagères. Voici une lettre qu'il m'a faite pour le cardinal de Fleury ; je ne doute point que vous ne la trouviez bien :

MONSEIGNEUR,

Je n'oserois me flatter que Votre Éminence se ressouvînt que j'ai eu l'honneur de la voir ; mais je crois

pouvoir espérer que la singularité de mon état excitera sa compassion, et qu'elle me pardonnera la liberté que je prends de lui en exposer les circonstances. M. de Ferriol m'a amenée de Turquie en ce pays-ci à l'âge de quatre ans, et, après m'avoir élevée comme sa fille, il a voulu, pour comble de générosité, me laisser une fortune qui soutînt l'éducation qu'il m'avoit donnée. Toute la famille de Ferriol concourant à ses desseins, il m'avoit donné quatre mille livres de rentes viagères. Aujourd'hui, Monseigneur, on m'en ôte plus de la moitié, et par là je perds ce qui faisoit la tranquillité et l'indépendance que l'on a voulu m'assurer. J'ose supplier Votre Éminence que l'on ne me traite point à la rigueur : ne souffrez pas que l'on détruise une fortune qui est un témoignage de la générosité des François. Si vous vous informez de moi, on vous dira que je n'ai ni goût ni talent pour acquérir : ordonnez donc qu'on me laisse ce que je possédois par des voies si légitimes. Vous aurez part à la reconnoissance que j'ai pour ceux à qui je dois tout ce que je possède, et je ne cesserai jamais d'être, avec le plus profond respect, etc.

LETTRE DE MADAME DE FERRIOL

Aïssé ne cesseroit de vous écrire si je la laissois faire ; je n'en ai pas la patience, et je l'interromps

pour vous parler aussi à mon tour. Gardez-vous bien de m'oublier : je ne cesse point de me ressouvenir de vous et de vous regretter. Les courses que j'ai faites et les maladies que j'ai essuyées ne m'ont pas distraite un moment de ce souvenir ; j'espère que tous mes voyages ne sont pas faits, et que j'en ferai un à Pont-de-Veyle qui me procurera le bonheur de vous voir. J'ai besoin de cette espérance pour adoucir la peine que me cause votre absence. J'espère qu'en attendant vous voudrez bien me donner de vos nouvelles, et que vous ne doutez pas de la très-tendre amitié que je conserverai toute ma vie pour vous.

On me rend la plume, je vais en profiter pour conter quelques ravauderies. Mme de Tencin est toujours malade ; les savans et les prêtres sont presque les seules personnes qui lui fassent leur cour. D'Argental n'est plus amoureux : ses assiduités sont réfléchies actuellement. Il y a eu des tracasseries à la cour : les dames du palais ont voulu jouer des comédies pour amuser la reine ; MM. de Nesle, de la Trimouille, Graisi (?), Gontaut, Tallard, Villars, Matignon, étoient les acteurs. Il manquoit une actrice pour de certains rôles, et il étoit nécessaire d'avoir quelqu'un qui pût former les autres : on proposa la Desmares, qui ne monte plus sur le théâtre. Mme de Tallard s'y opposa, et assura qu'elle ne joueroit pas avec

une comédienne, à moins que la reine ne fût une des actrices. La petite marquise de Villars dit que Mme de Tallard avoit raison, et qu'elle ne vouloit point jouer aussi, -à moins que l'empereur ne fît Crispin. Cette grande affaire finit par des éclats de rire. Mme de Tallard a été si piquée qu'elle a quitté la troupe. La Desmares a joué, et les comédies ont très-bien réussi.

Milord Bolingbroke nie hautement les lettres que l'on prétend qu'il a écrites à M. Walpole. Je ne doute pas que vous n'en ayez ouï parler: il dit qu'on peut l'attaquer, mais qu'il ne répondra jamais; que ce sont des lettres supposées; qu'il est résolu de demeurer en repos, malgré toute la malice du public. Madame sa femme est toujours malade : l'air de Londres l'incommode. On avoit fait courir le bruit que le mari et la femme étoient mal ensemble : rien n'est plus faux. Je reçois des lettres, presque tous les ordinaires, de l'un et de l'autre ; ils me paroissent dans une grande union : les inquiétudes qu'il a de la santé de sa femme, et celles qu'elle a de la sienne, ne ressemblent point à des gens mécontens. Adieu, Madame. La certitude que j'ai de vos bontés me fait trop de plaisir pour vouloir en douter.

LETTRE VII

De Paris, 1727.

J'AI reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire; je ne puis vous dire assez tout le plaisir qu'elle m'a fait. Je les montre à une seule personne, qui est très-curieuse de les voir, et qui partage le plaisir que j'ai de les lire : les bontés d'une personne comme vous le flattent comme moi-même, et il partage mes inquiétudes sur ce qui vous regarde. Vous êtes la première qu'il a plainte dans ce maudit arrangement du retranchement des rentes viagères. Je n'ai point été consolée de n'être pas la seule misérable dans cette occasion : il est toujours fort douloureux de voir ses amis malheureux. J'aurois, je vous jure, pris mon parti plus aisément si vous aviez été privilégiée. Mon voyage de Pont-de-Veyle se confirme, et sera beaucoup plus long; mais, dans quelque pauvreté que je sois, je vous promets d'aller vous voir : ce sera un des bonheurs les plus vifs de ma vie, et, si jamais je me marie, je mettrai dans le contrat que je veux être libre d'aller à Genève quand il me plaira, et le temps que je voudrai. Mme de Tencin est toujours malade; mais j'ai grand'peur que madame sa sœur ne parte avant

elle. Sa cupidité augmente tous les jours. Ma santé est médiocre, et je maigris beaucoup : c'est pourtant le premier bien ; elle fait supporter toutes nos peines. Les chagrins l'altèrent, comme vous le prouvez, et ne font pas changer la fortune. D'ailleurs, il n'y a point de honte d'être pauvre, quand c'est la faute du destin et de la vertu. Je vois tous les jours qu'il n'y a que la vertu qui soit bonne en ce monde et en l'autre. Pour moi, qui n'ai pas le bonheur de m'être bien conduite, mais qui respecte et admire les gens vertueux, la simple envie d'être du nombre m'attire toutes sortes de choses flatteuses ; la pitié que tout le monde a de moi fait que je ne me trouve presque pas malheureuse. Il me reste 2,000 francs de rente tout au plus ; j'envisage de me retrancher sans peine des choses qui me faisoient le plus de plaisir. Mes bijoux et mes diamans sont vendus ; pour vous, Madame, il y a longtemps que vous vous êtes détachée de tout cela. Si vous avez plus de chagrins, et que vous soyez plus à plaindre que bien d'autres, vous en êtes bien dédommagée par la satisfaction de n'avoir rien à vous reprocher : vous avez de la vertu, vous êtes aimée et estimée, et, par conséquent, vous avez plus d'amis. Conservez-les, Madame, et votre santé : ce sont là les véritables trésors.

Mme de Parabère, ayant quitté son amant, a donné cette charge à d'Alincourt. M. de Nesle a

plaisanté M. le prince de Conti assez mal à propos, et, quoique le prince l'eût fait prier de se taire, il a continué, ce qui a mis en colère Son Altesse, qui a voulu lui jeter une assiette à la tête. M. de Nesle a fait des excuses, qui ont été mal reçues, puisqu'on lui a répondu que l'on avoit eu tort de se mettre en colère contre un poltron; que l'on devoit en agir avec lui comme avec un chien qui importunoit et à qui l'on donnoit des coups de pied; que, s'il n'étoit pas content, il étoit partout et le trouveroit. Mme de Nesle avoit pour amant M. de Montmorency : c'étoit Rions qui avoit fait cette liaison; il a jugé à propos de la rompre, et a donné à son ami Mme de Boufflers. Mme de Nesle, pour se venger, a donné le ridicule à Rions de lorgner la reine : ce dernier a été si piqué qu'il est allé au cardinal pour se justifier. Vous voyez à quoi nos belles dames et nos agréables s'amusent. M. le Duc se divertit comme un ange, à son tour, à Chantilly. Mme de Prie est reléguée dans ses terres, où elle perd les yeux; elle se console en lisant le bel édit des rentes. Notre roi est toujours constant pour la chasse. La reine est grosse. Voilà les nouvelles de ce monde. Quelle différence de votre ville à Paris! L'innocence des mœurs, le bon esprit, y règnent : ici on ne les connoît pas.

Il est arrivé, depuis quelque temps, une petite aventure qui a fait beaucoup de bruit : je veux

vous la mander. Il y a six semaines qu'Isez, le chirurgien, reçut un billet par lequel on le prioit de se rendre l'après-midi, à six heures, dans la rue au Fer, près du Luxembourg. Il n'y manqua pas : il trouva un homme qui l'attendoit et le conduisit à quelques pas de là, le fit entrer dans une maison, ferma la porte dessus le chirurgien et resta dans la rue. Isez fut surpris que cet homme ne l'emmenât pas tout de suite où on le souhaitoit. Mais le portier de la maison parut, qui lui dit qu'on l'attendoit au premier étage, et qu'il montât, ce qu'il fit. Il ouvrit une antichambre toute tendue de blanc. Un laquais fait à peindre, vêtu de blanc, bien frisé, bien poudré, et avec une bourse de cheveux blanche et deux torchons à la main, vint au-devant de lui, et lui dit qu'il falloit qu'il lui essuyât ses souliers. Isez lui dit que cela n'étoit pas nécessaire, qu'il sortoit de sa chaise et n'étoit pas crotté. Malgré cela, le laquais lui répondit que l'on étoit trop propre dans cette maison pour ne pas user de précaution. Après cette cérémonie, on le conduisit dans une chambre tendue aussi de blanc. Un autre laquais, vêtu de même que le premier, refit la même cérémonie des souliers. On le mena ensuite dans une chambre toute blanche, lit, tapisseries, fauteuils, chaises, tables et plancher. Une grande figure en bonnet de nuit et en robe de chambre toute blanche, et un masque

blanc, étoit assise auprès du feu. Quand cette espèce de fantôme aperçut Isez, il lui dit: « J'ai le diable dans le corps », et ne parla plus. Il ne fit, pendant trois quarts d'heure, que mettre et ôter six paires de gants blancs qu'il avoit sur une table à côté de lui. Isez fut effrayé, mais il le fut davantage quand, parcourant des yeux la chambre, il aperçut plusieurs armes à feu; il lui prit un si grand tremblement qu'il fut obligé de s'asseoir, de peur de tomber. Enfin, craignant ce silence, il dit à la figure blanche ce que l'on vouloit faire de lui, qu'il le prioit de lui donner ses ordres, parce qu'il étoit attendu et que son temps étoit au public. La figure blanche répondit avec sécheresse : « Que vous importe si vous êtes bien payé? » et ne dit mot. Un quart d'heure s'écoula encore dans le silence. Le fantôme enfin tire un cordon de sonnette. Les deux laquais blancs arrivent : il leur demande des bandes, et dit à Isez de le saigner et de lui tirer cinq livres de sang. Le chirurgien, étonné de la quantité, lui demanda quel médecin lui avoit ordonné une pareille saignée. « Moi, » répondit la figure blanche. Isez, se sentant trop ému pour ne pas craindre d'estropier, préféra de saigner au pied, où il y a moins de risque qu'au bras. On apporta de l'eau chaude; le fantôme blanc ôte une paire de bas de fil blanc d'une grande beauté, puis une autre, encore une autre, enfin jusqu'à six

paires, et un chausson de castor doublé de blanc. Alors Isez vit la plus jolie jambe et le plus joli pied du monde; il n'est point éloigné de croire que ce soit celle d'une femme. Il saigne : à la seconde palette, le saigné se trouve mal. Isez voulut lui ôter son masque pour lui donner de l'air; les laquais s'y opposèrent : on l'étendit à terre; le chirurgien bande le pied pendant l'évanouissement. La figure blanche, en reprenant ses esprits, ordonna que l'on chauffât son lit, ce que l'on fit, et ensuite il s'y mit. Isez lui tâta le pouls, et les domestiques sortirent. Il alla près de la cheminée pour nettoyer sa lancette, faisant bien des réflexions sur la singularité de cette aventure. Tout à coup il entend quelque chose derrière lui; il tourne la tête et voit, dans le miroir de la cheminée, la figure blanche qui vient à cloche-pied, et qui ne fit presque qu'un saut pour venir à lui : il fut saisi de frayeur. Elle prit sur la cheminée cinq écus, les lui donna et lui demanda s'il étoit content. Isez, tout tremblant, lui répondit que oui. « Eh bien! allez-vous-en. » Le chirurgien ne se le fit pas dire deux fois : il prit ses jambes à son cou et s'en alla bien vite; il trouva les laquais qui l'éclairèrent, et qui, de fois à autre, se tournoient et rioient. Isez, impatienté, leur demanda ce que c'étoit que cette plaisanterie. « Monsieur, lui répondirent-ils, avez-vous à vous plaindre? ne vous a-t-on pas

bien payé? vous a-t-on fait quelque mal? » Ils le reconduisirent à sa chaise, et il fut transporté de joie d'être sorti de là. Il prit la résolution de ne point raconter ce qui lui venoit d'arriver; mais le lendemain on vint s'informer comment il se portoit de la saignée qu'il avoit faite à un homme blanc. Alors il raconta son aventure et n'en fit plus mystère; elle a fait beaucoup de bruit : le roi l'a sue, et le cardinal se la fit raconter par Isez. On a fait mille conjectures qui ne signifient rien : je crois que c'est quelque badinage de jeunes gens qui se sont amusés à faire peur au chirurgien.

Je suis bien sincèrement, ma chère Madame, toute à vous.

LETTRE VIII

De Paris, août 1727.

J'ai reçu avant-hier la lettre que vous m'avez fait l'amitié de m'écrire; vous trouverez dans celle-ci tout ce que vous me demandez. Je vais commencer par les nouvelles de Paris. La reine est accouchée de deux princesses : il est bien fâcheux,

Madame, que dans le nombre il n'y ait pas un garçon. Tout Paris étoit dans une grande joie quand on a su qu'elle étoit en travail; la joie fut bien modérée quand on apprit la naissance de deux filles. On s'étoit trompé de six semaines. Le chancelier arrive de son exil; il n'a pas encore les sceaux. M. le prince de Carignan est toujours amoureux de la Antier, danseuse à l'Opéra. Cette créature s'est engouée de M. de La Popelinière, fermier général, homme d'esprit, faiseur de chansons, et d'ailleurs assez laid. M. de Carignan s'étoit lié d'amitié avec lui, comme les maris font avec les amans de leurs femmes; mais le prince est Italien, par conséquent clairvoyant et jaloux outre mesure. Il y a quelques jours qu'il alla prier la Antier de venir à une petite maison qu'il a au bois de Boulogne : elle y consentit, mais elle voulut que M. de La Popelinière fût de la partie. Ce dernier ne vouloit point; il se fit longtemps prier par le prince, qui le persuada enfin d'y venir. Il y eut pendant le souper plusieurs lorgneries qui furent aperçues du prince et qui le mirent de très-mauvaise humeur. On alla bientôt après se coucher, et, comme la maison est très-petite et qu'il n'y avoit que deux lits, la Antier coucha avec le prince, et La Popelinière dans une chambre à côté. La demoiselle voulut bien faire les honneurs de chez elle, et alla trouver son voisin quand le prince fut en-

dormi. M. de Carignan, s'étant réveillé et voyant que sa tourterelle s'étoit envolée, ne fit pas grand chemin pour la retrouver. Il eut la constance de s'éntendre dire les choses du monde les plus outrageantes : on le traita de sot. Bien des gens prétendent que le greluchon La Popelinière étoit muni de deux pistolets dont il se servoit pour tenir en respect le pauvre abandonné, qui, furieux, désespéré, retourna à Paris et débarqua chez sa femme ; et, comme il avoit le cœur très-ulcéré, il lui raconta ce qui venoit de lui arriver. Elle lui dit qu'il y avoit longtemps que cette créature le rendoit malheureux, et qu'il falloit faire un exemple pour châtier de pareilles gens ; qu'elle lui demandoit la permission d'en faire des plaintes et d'avoir une lettre de cachet pour la faire enfermer dans une maison de force. Le prince étoit trop en colère pour n'y pas consentir. La princesse ne perdit point de temps : elle partit pour Versailles, et obtint du cardinal la lettre de cachet, envoya là-dessus arrêter la donzelle, qui fut dans un désespoir inconcevable. Elle avoit quarante mille livres en or chez elle, qu'elle vouloit emporter ; mais on ne lui laissa prendre que trois cents livres, et on la mena à Sainte-Pélagie, maison de force où elle est actuellement. Le prince est désespéré de ne plus la voir : il a fait tout au monde pour la faire sortir de là et pour se venger de La Popelinière et le faire mettre à la Bastille ;

mais il n'en a pas eu le crédit : on l'a seulement engagé d'aller faire un petit tour dans son département, qui est la Provence.

Voici encore une aventure, mais qui est plus tragique. Un gentilhomme, du côté de Villers-Cotterets, allant d'un endroit à un autre, à cheval, avec son valet, fut attaqué dans un bois par un jeune homme qui lui demanda sa bourse, où il y avoit cinquante louis, sa montre, avec un cachet d'or, lui prit ses deux chevaux, et le laissa aller à pied, assez embarrassé de ce qu'il feroit. En marchant, il aperçut une maison qui avoit belle apparence ; il envoya son laquais pour s'informer qui l'habitoit. Il apprit avec joie que c'étoit un officier avec lequel il avoit longtemps servi, et qui étoit son bon ami. Il se trouva heureux, dans sa disgrâce, de rencontrer justement son camarade, qu'il connoissoit pour un parfait honnête homme. Il en fut très-bien reçu ; ils parlèrent de la malheureuse aventure qui leur avoit procuré le plaisir de se revoir. Le maître de la maison offrit sa bourse et sa personne à son ami. Quelques momens avant le souper, un jeune homme entra, que le gentilhomme reconnut pour être celui qui l'avoit dévalisé, et il fut bien surpris quand l'officier le lui présenta comme son fils. Il ne dit mot, et se retira d'abord après souper dans sa chambre. Son laquais, très-effrayé, lui dit : « Monsieur, nous sommes dans un coupe-gorge ; le fils

de la maison est notre voleur, et nos chevaux sont dans l'écurie. » Le gentilhomme lui défendit de parler, et, avant que personne ne fût levé dans la maison, il alla dans la chambre de son ami, et le réveilla en lui disant que c'étoit avec une grande douleur qu'il se trouvoit obligé de lui apprendre que son fils étoit le même homme qui l'avoit dévalisé la veille ; qu'il avoit cru, après s'être consulté, qu'il valoit mieux lui apprendre le détestable métier de son fils que s'il venoit à en être informé par la justice, ce qui ne pouvoit manquer tôt ou tard d'arriver. Le désespoir du père fut inconcevable : la surprise, la douleur, lui donnèrent un si violent saisissement qu'il s'évanouit ; ensuite, l'emportement, la fureur succédant, il monte à la chambre de son fils, qui dormoit ou feignoit de dormir ; il trouve sur sa table la montre et le cachet où étoient les armes de son ami. Le fils entend le bruit : effrayé, il se lève, veut s'enfuir. Des pistolets se trouvent sur la table. Le père, troublé par la colère, en prend un, tire et tue son malheureux fils. Il est venu tout de suite demander sa grâce : tout le monde a été d'avis qu'on la lui donnât. Le cas est excusable dans le premier mouvement d'une colère aussi légitime. Un honnête homme trouvant dans son fils un voleur de grand chemin est un chagrin si vif que la tête en peut bien tourner.

6

Mme de Ferriol compte toujours d'aller à Pont-de-Veyle; mais, comme elle ne veut y rester que six semaines, je ne l'accompagnerai pas: cela n'en vaut pas la peine. Il y a cinq ou six mariages pour notre ami, mais on voudroit fort avoir la dot et point avoir de femme. Je ne vois plus Berthier: l'ambition le poignarde; il poursuit l'ambassade de Constantinople : les Turcs sont trop simples pour goûter l'air empesé de notre ami.

Le chevalier est parti pour le Périgord, où il compte être cinq mois. Vous serez bien étonnée, Madame, quand je vous dirai qu'il m'a offert de m'épouser. Il s'expliqua hier très-clairement devant une dame de mes amies. C'est la passion la plus singulière du monde : cet homme ne me voit qu'une fois tous les trois mois; je ne fais rien pour lui plaire; j'ai trop de délicatesse pour me prévaloir de l'ascendant que j'ai sur son cœur, et, quelque bonheur que ce fût pour moi de l'épouser, je dois aimer le chevalier pour lui-même. Jugez, Madame, comme sa démarche seroit regardée dans le monde s'il épousoit une inconnue et qui n'a de ressources que la famille de M. de Ferriol! Non, j'aime trop sa gloire, et j'ai en même temps trop de hauteur pour lui laisser faire cette sottise. Quelle confusion pour moi d'apercevoir tous les discours que l'on tiendroit! Pourrois-je me flatter que le chevalier pensât toujours de même à mon égard?

Il se repentiroit assurément d'avoir suivi sa folle passion, et moi je ne pourrois survivre à la douleur d'avoir fait son malheur et de n'en être plus aimée. Il me tint les propos du monde les plus tendres, les plus passionnés et les plus extravagans; il finit par me dire qu'il avoit dans la tête que, d'une façon ou d'une autre, nous vécussions ensemble. Je parus étonnée de ce propos, et lui en dis mon sentiment. Il se fâcha et m'assura que, quand il disoit cela, il ne prétendoit pas m'offenser ni avoir des desseins malhonnêtes sur moi; qu'il vouloit dire que, si je voulois l'épouser, j'en étois la maîtresse, mais qu'autrement il croyoit que nous pouvions bien, quand nous serions sans conséquence l'un et l'autre, passer le reste de nos jours ensemble; qu'il m'assureroit une grande partie de son bien; qu'il étoit mécontent de ses parens, à l'exception de son frère, à qui il donneroit honnêtement pour qu'il fût content; et, pour me faciliter d'accepter sa proposition, il me dit que nous ferions cession au dernier vivant de nos biens. Je badinai beaucoup sur mes vieux cotillons, qui sont tout l'héritage que je pouvois assurer. Notre conversation finit par des plaisanteries. Adieu, Madame, je suis lasse d'écrire; je vous suis dévouée bien tendrement.

LETTRE IX

Octobre 1728.

Je ne vous ai point justifié le silence de M. d'Argental, à cause de vos craintes. A présent qu'il est guéri, je vous dirai qu'il vient d'avoir la petite vérole le plus heureusement du monde. C'est un grand plaisir pour lui et ses amis qu'il se soit débarrassé de cette vilaine maladie. Je vis hier madame votre fille, qui est, comme vous l'avez laissée, belle comme un ange, mais d'une vertu à battre : elle est bien votre digne fille! Mme Knight est grosse; elle retourne à Londres pour accoucher. Milady Bolingbroke a été très-mal; elle s'est mise au lit tout à fait : elle se trouve mieux de ce régime. Le public, qui veut toujours parler, assure que son mari en agit mal avec elle : je vous assure que rien n'est plus faux. M. le duc de Bouillon a été à l'extrémité; il a envoyé au roi la démission de sa charge de grand chambellan; il l'a fait supplier de la donner à son fils, ce qui lui a été accordé. Il est mieux; mais il n'y a aucune espérance que ce mieux continue.

Pour parler de la vie que je mène et dont vous avez la bonté de me demander les détails, je vous

dirai que la maîtresse de cette maison est bien plus difficile à vivre que le pauvre ambassadeur. Je ne sais jamais sur quel pied danser. Si je reste, on me fait la mine de ce que l'on croit que l'on me contraint; si je sors, on me fait des sorties affreuses : on me contrarie sans fin; on me caresse après jusqu'à impatienter un ange. Une certaine demoiselle qui vient dans la maison m'a fait l'honneur d'être jalouse de moi ; elle travaille à me détruire dans l'esprit de Mme de Ferriol, qui avale le poison sans qu'elle s'en aperçoive. Je m'en suis doutée, et j'y ai mis bon ordre. J'ai parlé à madame avec beaucoup de force, de franchise et de respect. La tracassière ignore que je la connoisse, et je ne veux aucun éclaircissement avec des gens faux et méchans : je les laisse dans leur crasse; je m'appuie sur la netteté de ma conduite, qui est de faire mon devoir de bon cœur et ne point faire de tort aux autres. Elle a déjà le fruit que recueillent les mauvais esprits : madame ne la peut plus souffrir. Pour la Tencin, je continue à ne la point voir; elle a plus de manége que jamais. L'archevêque de Tencin a été très-mal : nous avons été bien en peine. Il étoit cruel de mourir à la veille d'avoir le chapeau : il est mieux, et nous le verrons, j'espère, cardinal.

Nous avons une nouvelle princesse, la femme de M. le Duc, qui est très-jolie, mais fort petite :

elle n'a que quatorze ans. Sa taille est charmante, elle a bonne grâce; elle a dit des ingénuités plaisantes sur son mariage. On lui présenta ses deux beaux-frères, et on lui demanda lequel des trois frères elle préféroit. Elle répondit que ses deux beaux-frères avoient de très-beaux visages, mais que M. le Duc avoit l'air d'un prince. On la mena à Versailles, où elle réussit très-bien. Le roi ne causa point avec elle, mais, quand elle fut partie, il dit qu'il la trouvoit bien. Tous les gens de la cour lui firent la révérence : elle reçut leurs complimens sans aucun embarras. M. le duc d'Orléans est d'une dévotion aussi outrée que son père étoit pervers. Mme de Parabère a été, comme je vous l'ai déjà dit, quittée par M. le Premier, qui est amoureux de Mme d'Épernon, qui n'a point encore fait parler d'elle. Cela cause bien du chagrin à Mme de Parabère. Elle me fait toujours beaucoup d'amitiés. Voilà ce que c'est que de ne point se mêler des intrigues. Notre reine vint, le 10 septembre, à Sainte-Geneviève, pour demander à Dieu un dauphin. Le roi a reçu les petites princesses galamment et avec courage. « Ne vous chagrinez point, ma femme, dit-il à la reine : dans dix mois nous aurons un garçon. »

Nous avons à l'Opéra-Comique une pièce qui dure depuis six semaines, qui est assez jolie. Je reviens de la Comédie : on joue *Régulus*, où j'ai

fondu en larmes. Baron a joué dans une perfection admirable : je ne l'ai jamais vu mieux jouer. J'envisage avec douleur sa vieillesse. Il fit, l'autre jour, le rôle de Burrhus dans la mort de *Britannicus*, où il excella. Il est impossible qu'on ne le croie pas le personnage qu'il représente.

M. le comte de Grancey et M. le marquis son frère sont morts à quinze jours l'un de l'autre. Ils sont si ruinés que leurs veuves ne trouveront pas leur douaire : ils jouissoient de beaucoup de bienfaits du roi, et mangeoient plus que leur revenu. M. de la Chesnelaye vient d'épouser Mlle des Marets, sœur du grand fauconnier. Elle est belle et bien faite, et voilà tout. Il a marié sa fille, qui a seulement quatorze ans, à M. de Pont-Saint-Pierre, homme de condition, riche, mais assez débauché. M. des Maisons a épousé Mlle d'Angervilliers. M. de Charolois vit toujours avec la Delisle, dont il n'est plus amoureux ni jaloux. Il a une autre maîtresse, qui a été très-secrète et qui n'a paru que par un éclat violent : elle s'est jetée dans un couvent, prétendant que son mari a voulu l'empoisonner. Elle se nomme Mme de Courchamp ; elle est sœur de cette dame Dupuis qui a été si belle. M. de Clermont est amoureux fou de Mme la duchesse de Bouillon. La marquise de Villars et Mme d'Alincourt sont dans la plus grande dévotion : elles ne mettent plus de rouge, ce qui

leur sied assez mal. M. l'Avalle et sa femme donnent des fêtes à Mme Bernard, qui loge où vous logiez. Je ne puis endurer que cette guenon et cette bête habite votre chambre. Elle est encore belle, et si belle que, si elle se dépaysoit, on ne lui donneroit que trente ans. Les filles de l'Opéra et les filles de joie inondent Paris : on ne sauroit faire un pas qu'on n'en soit entouré. On rejoue à l'Opéra *Bellérophon*. L'autre jour, quand le dragon parut sur le théâtre, il y eut quelque chose qui se dérangea à la machine : l'estomac de l'animal s'ouvrit, et le petit polisson parut aux yeux de l'assemblée, tout nu, ce qui fit rire le parterre. La Pellissier diminue de vogue imperceptiblement ; on commence à regretter la Le Maure, qui attend qu'on la prie de revenir. Destouches et elle se tiennent sur la réserve; mais ils meurent d'envie tous deux d'être bien ensemble. Vous savez que Destouches a eu la place de Francine. Nous regrettons toujours Muraire et le pauvre Thévenard : il baisse beaucoup. Chassé ne le remplacera pas : il ne devient pas meilleur.

Je me suis fait peindre en pastel, ou, pour mieux dire, M. de Ferriol, qui a un appartement charmant, a fait peindre six belles dames (dont je suis, non comme belle, assurément, mais comme amie), Mmes de Noailles, de Parabère, Mme la duchesse de Lesdiguières, Mme de Montbrun et

une copie d'un portrait de Mlle de Villefranche à l'âge de quinze ans. Ils sont tous de la même grandeur : le mien est parfaitement ressemblánt. J'ai résolu d'en demander la copie; et, si le peintre croit qu'il vaut mieux le faire d'après moi, je le ferai venir : c'est l'affaire de trois heures. Si vous étiez ici, Madame, je vous aurois demandé à genoux la complaisance de vous laisser peindre pour moi. On s'appuie sur une table où le peintre travaille : cela fait que l'on s'amuse à voir dessiner, et que l'on n'a point d'attitude gênante. Aussitôt que j'aurai cette copie, ou l'original, je vous l'enverrai. En le voyant, je vous prie de croire qu'il fait des vœux au ciel pour vous : car on a voulu que les yeux fussent en l'air, avec un voile bleu, comme une vestale ou une novice.

Il y a ici un nouveau livre, intitulé : *Mémoires d'un homme de qualité retiré du monde.* Il ne vaut pas grand'chose; cependant on en lit cent quatre-vingt-dix pages en fondant en larmes. A peine le chevalier est arrivé à Périgueux, où il comptoit passer quelques mois, qu'il a été obligé de repartir et de revenir ici. J'avoue que je fus surprise bien agréablement quand je le vis entrer hier dans ma chambre : j'ignorois son retour. Quel bonheur, si je pouvois l'aimer sans me le reprocher! Mais, hélas! je ne serai jamais assez heureuse pour cela. Je finis cette longue épître, qui pourroit, à

la fin, vous fatiguer. Adieu, Madame; excusez et plaignez votre pauvre Aïssé.

LETTRE X

De Paris, 1728.

Monsieur d'Argental est arrivé il y a deux jours; il est extrêmement marqué de la petite vérole, surtout le nez qui, à force d'être couturé, est devenu petit, échancré et façonné. Ses yeux, ses sourcils, ses paupières n'ont point été gâtés; par conséquent, sa physionomie est toujours la même; il est fort engraissé et fort rouge. Nous avons été si aises de le voir que nous l'avons reçu comme si c'étoit l'Amour. On peut dire de lui que ce n'est pas un beau garçon, mais c'est assurément un aimable caractère : il est généralement aimé et estimé; tous ceux qui le connoissent en font des éloges bien flatteurs pour lui et pour ceux qui s'y intéressent. Vous savez, Madame, que cette réussite n'est pas capable de le gâter. Je voudrois que M. de Caze le connût : sûrement il l'aimeroit. On nous a bien alarmés sur la santé de ce dernier. M. de Saint-Pierre nous avoit mandé qu'il étoit

très-mal. Dieu merci, ce n'est qu'une fausse alarme, il se porte bien. Le pathétique M. Jean-Louis Favre m'avoit fait pleurer en faisant l'énumération des qualités de M. de Caze, la perte que faisoient ses parents et ses amis : en un mot, s'il avoit été Romain, il l'auroit mis parmi les dieux. Dites-lui, je vous prie, quand il voudra prendre place parmi eux, que ce soit le plus tard qu'il pourra, et même qu'il fasse quelque mauvaise action, pour qu'on ne le regrette pas.

Notre voyage de Pont-de-Veyle est toujours très-incertain : cela est insupportable. Mme de Ferriol continue à être d'une pesanteur à alarmer; il faudroit qu'elle prît les eaux de Bourbon. Son fils et moi nous le lui avons représenté avec un ton d'attachement et d'amitié qui méritoit de sa part un peu de complaisance; elle est d'une opiniâtreté et d'une dureté à mettre en fureur. N'en parlons plus. Je suis, actuellement que je vous écris, sur votre fauteuil; il n'y a que mes favoris à qui je permette de s'y asseoir. M. Berthier quelquefois usurpe cette place; mais je ne le trouve pas bon.

Mme la duchesse de Fitz-James épouse M. le duc d'Aumont : il a dix-huit ans, elle vingt. Ce mariage est très-convenable et fort approuvé. Elle a eu toutes les peines du monde à renoncer à la liberté dont elle jouissoit; mais il a cinquante mille écus de rente, elle vingt-cinq mille livres : la

médiocrité de son revenu et sa jeunese l'ont déterminée. Elle m'a fait l'honneur de me demander mon avis, ne voulant pas se décider avant que je lui dise ce que je pensois; la noce se fera incessamment. Quand on le dit à sa sœur, qui a quatorze ans, elle répondit qu'elle auroit mieux aimé que ce fût elle qui se mariât, mais que, dès que les choses étoient arrangées, elle n'étoit point fâchée que ce fût sa sœur. La reine est grosse. On ne parle que de guerre; les officiers partent, dont ils sont bien fâchés. M. et Mlle d'Uxelles ont fait avoir un guidon de gendarmerie à M. Clémencey, frère de M. de La Marche. Je veux parler politique. On dit ici que les Espagnols prendront Gibraltar; que l'empereur offre de suspendre pour deux ans la compagnie d'Ostende, et que les Anglois veulent que ce soit trois ans. On est en négociation pour cela; je juge que nous sommes les médiateurs. Les Anglois ont une grande animosité contre l'empereur et les Espagnols. On prétend que le maréchal d'Uxelles est cause que nous ne faisons pas la guerre. L'indécision où l'on est ruine, les avis étant si partagés dans les conseils qu'on a été obligé de tenir tout prêt pour n'être pas pris au dépourvu; les officiers en sont ruinés, et nos rentes retranchées. Nous pouvons dire comme à l'Opéra :

L'incertitude
Est un rigoureux tourment.

D'Argental vous assure de ses respects, et vous envoie cette lettre du marquis de Sainte-Aulaire au cardinal. Elle nous a paru belle.

Voici la conjoncture la plus digne d'occuper une intelligence du premier ordre. Il n'est point de puissance en Europe qui ne désire le secours de Votre Éminence pour la conservation de ses droits, ou l'établissement de ses prétentions. Le beau rôle que vous allez faire jouer à notre aimable monarque! Qu'il est heureux d'avoir un aussi bon guide dans le chemin de la vraie gloire! Celle de conquérir le monde ne vaut pas celle de le pacifier : celle-là peut se faire craindre de quelques-uns, celle-ci est sûre de se faire aimer de tous. Son ambition ne sera pas bornée à subjuguer quelques nouveaux sujets aux dépens des anciens; ses plus ardens désirs seront de contribuer au repos de ses amis : c'est dans le repos général qu'il cherche le bien. On va voir si l'amour de la justice, la candeur, la modération, la fidélité à sa parole n'ont pas un succès aussi heureux que les ruses et les artifices de l'ancienne politique; mais, en instruisant le roi de ses intérêts, n'oubliez pas le plus important, c'est de vous conserver. Je tremble quand je songe au chaos que vous avez à débrouiller, à la quantité d'intérêts que vous avez à concilier. Il est d'autres craintes que les plus heureux succès ne feroient qu'augmenter. Puis-je espérer de retrouver en

vous cette douce urbanité qui nous enchante? Quelle modestie pourroit tenir contre la gloire qui vous menace?

On a fait une promotion d'officiers de marine, qui a été peu nombreuse : elle a fait une quantité de mécontens. M. le chevalier de Caylus, qui étoit colonel réformé, a été fait, de plein saut, capitaine de vaisseau : il passe sur le ventre de mille officiers qui ont cinquante années de service, qui ont la plupart une grande naissance et de fort belles actions; et les officiers réformés, pour lesquels on a beaucoup de dureté, demandent ce qu'a fait le chevalier de Caylus pour être si favorisé. Tous les marins se plaignent, et le public trouve fort étrange que le fils de Mme la comtesse de Toulouse soit garde-marine, pendant que M. de Caylus est capitaine de vaisseau. Mme de Montmartel est accouchée, à Brisach, d'un garçon : son père et son mari sont toujours en exil, et du Verney à la Bastille. On ne trouve rien pour le retenir : ainsi il sortira bientôt.

Le beau de La Mothe-Houdancourt, recherché des plus belles et des plus riches dames de la cour, a donné congé à Mme la duchesse de Duras pour la Antier, actrice à l'Opéra, dont il est fou : il ne la quitte point, et on les prie à souper comme mari et femme. On dit que c'est charmant de voir

l'étonnement de la Antier, l'enthousiasme de La Mothe; il n'y a jamais eu une passion aussi violente et aussi réciproque : le rôle de Cérès a fait naître cette passion. Les spectacles sont cessés, et les concerts spirituels sont fort courus. La Antier et la Le Maure y chantent à enlever.

Il n'y a plus moyen d'excuser Mme de Parabère: M. d'Alincourtest établi chez elle. Elle a toujours beaucoup d'empressement pour moi. J'ai du goût, je l'avoue, pour elle : elle est aimable; mais je la vois beaucoup moins, et surtout en public. Soyez persuadée de ce que je vous dis, Madame : elle n'est assurément pas excusable d'avoir repris un autre amant, mais bien d'avoir quitté celui qu'elle avoit. Il lui a mangé plus d'un million, et, dans sa rupture tous les vilains procédés, et, de sa part, tous les plus nobles et les plus généreux. M. et Mme de Ferriol entrent, dans ce moment, dans ma chambre, et me chargent de mille complimens pour vous. Le premier a pris un très-grand intérêt au retranchement de vos rentes viagères. C'est beaucoup pour lui, car il n'a pas le cœur bien tendre. Pour M. de Pont-de-Veyle, vous savez l'estime et l'attachement qu'il a pour vous. Nous parlons cent fois de vous ensemble.

Je pars pour la chasse dans ce moment. Vous me demandez des nouvelles de mon cœur : il est parfaitement content, Madame, à une chose près

que des difficultés qui me paroissent insurmontables empêchent. Mais Dieu est le maître de tout : j'espère dans lui. L'attachement, la considération et la tendresse sont plus forts que jamais; et l'estime et la reconnoissance de ma part; quelque chose de plus, si j'ose le dire. Hélas! je suis telle que vous m'avez laissée, bourrelée de cette idée que vous savez, que vous avez développée chez moi. Je n'ai pas le courage d'en avoir : ma raison, vos conseils, la grâce, sont bien moins agissans que ma passion. Le bruit a couru que je sortois de cette maison, et que je cherchois un appartement. Le chevalier en fut chagrin, mais sans humiliation. Ce qui donna lieu à ce bruit, c'est que j'étois allée voir plusieurs maisons pour Mme du Deffand.

La petite personne seroit bien heureuse si elle savoit les bontés que vous avez pour elle. On dit qu'elle continue à être aimable pour le caractère et la figure. Je ne sais si j'oserai y aller cette année : ma bourse me prive de tout. Si j'avois seulement cent pistoles, j'irois l'embrasser, et vous baiser les mains à Genève. Que ma joie seroit grande! Mais, mon Dieu, je ne serai pas assez heureuse! Adieu, Madame : que n'êtes-vous à Paris!

LETTRE XI

De Paris, 1727.

J'AI vu ce matin M. Tronchin, Madame, qui m'a appris le testament de ce pauvre de Martine. Vous jugez avec quelle joie j'ai su qu'il vous laissoit une marque de son souvenir, aussi bien qu'à mademoiselle votre fille : il est mort comme il a vécu, avec amitié et générosité pour ses amis. Son ami en a usé en honnête homme avec les parens du défunt. Je ne sais pas s'ils seront contens; mais ce qu'il y a de très-sûr, c'est que c'est à lui qu'ils doivent ce que M. de Martine leur donne. Il n'étoit point content d'eux; il ne leur devoit rien, puisqu'il n'avoit rien eu de patrimoine, et que c'étoit à sa bonne conduite et à ses talens qu'il devoit sa fortune. M. Tronchin lui avoit rendu des services; il était son ami. Est-il rien de plus juste que de faire du bien à ce que l'on aime, quand on est en état de le pouvoir faire? J'ai vu beaucoup de gens qui disent que M. Tronchin étoit un sot de ne pas profiter entièrement de la bonne volonté de son ami. Mais il pensoit avec plus de délicatesse; il a engagé M. de Martine à donner à sa

famille : ce qu'il n'auroit sûrement pas fait, je le répète, sans lui. Il est mort âgé de soixante-dix-huit ans ; je le croyois plus vieux. Il a traité très-bien ses cousines ; il a donné une année de gages à ses domestiques : il me semble que ce n'est pas assez.

Nous reparlons de Pont-de-Veyle plus que jamais, et même l'on assure que l'on y passera l'hiver. Si cela étoit, quelque ennui que j'aurois d'être si longtemps absente, si je vous voyois, je serois contente et prendrois mes peines avec joie. Je n'assure rien, car la volonté de Mme de Ferriol est comme une mer agitée. Je voudrois bien être à cette campagne où vous vivez avec tant d'innocence, de pureté et de contentement : je n'ai cru y être que pour me désespérer de n'y être pas. Je voudrois que vous eussiez une petite ménagerie. Quand j'y serai, sûrement je vous en ferai faire une : rien n'est plus amusant. Ne jouez-vous plus au quadrille ? Pour moi, je l'ai absolument abandonné. J'ai passé quatre jours à la campagne ; je m'y suis baignée : c'étoit justement les jours les plus chauds. Avez-vous une rivière près de votre campagne ?

Nous n'avons point de nouvelles, sinon la grossesse de Mme de Toulouse et le bon mot du Roi sur l'histoire d'Henri IV, qu'il vient de lire. On lui a demandé son sentiment là-dessus ; il a répondu que tout ce qui lui avoit plu davantage

dans la vie d'Henri, c'étoit son amour pour son peuple. Dieu veuille qu'il le pense et qu'il le suive! L'argent est encore bien rare; mais une chose qui l'est furieusement et que vous n'avez jamais vue, c'est que le premier ministre est fort approuvé. C'est le plus honnête homme du monde, qui est certainement occupé du bien de l'État. Enfin nous avons un premier ministre estimable, désintéressé, et dont l'ambition n'est que de remettre les affaires en ordre. Les premiers moyens ont été durs; mais la suite fait bien voir qu'il n'a pas pu faire autrement. Il a vaqué un gouvernement : la ville payoit six mille livres d'augmentation qu'il a retranchées; et à l'avenir il n'y en aura plus de nouvelles, il remettra les choses sur l'ancien pied. Il a ôté le cinquantième, et a remis deux millions cent mille livres sur les tailles. Tout cela prouve un ministre qui veut rendre les peuples heureux. Dieu veuille qu'il vive assez longtemps pour mettre en exécution ses bonnes intentions! Je ne lui trouve qu'un défaut, c'est de vous avoir retranché vos rentes viagères. Vous n'avez partagé que le mal qu'il a fait, et vous ne pouvez jouir du bien; mais c'est votre malheureuse destinée : ne cessera-t-elle jamais de vous persécuter?

Proserpine ne réussit pas; on trouve cet opéra beau, mais trop triste : on ne le jouera pas longtemps. On joue deux fois la semaine les *Élémens*

et deux fois *Proserpine*. La Pellissier est guérie : elle étoit devenue folle, les uns disent de sa prodigieuse réussite; les autres de ce qu'on l'avait soupçonnée de galanterie, faisant profession d'être sage. Nous avons une pièce à la Comédie Françoise, intitulée *le Philosophe marié,* qui est très-jolie, et qui a eu une réussite prodigieuse : toutes les loges sont louées pour la onzième représentation. L'auteur est Destouches : on dit que c'est sa propre histoire. Aussitôt qu'on l'imprimera, je vous l'envoyerai. On trouve que Quinault joue bien; pour moi, je ne suis pas de cet avis. Imaginez voir M. Berthier, conseiller au parlement : même attitude, mêmes gestes ; en un mot, il n'y a de différente que la voix, qui est plus forte. Mademoiselle votre fille se seroit prise d'aversion pour le *Philosophe marié*.

On est ici dans la fureur de la mode pour découper des estampes enluminées, tout comme vous avez vu que l'on a été pour le bilboquet. Tous découpent, depuis le plus grand jusqu'au plus petit. On applique ces découpures sur des cartons, et puis on met un vernis là-dessus. On fait des tapisseries, des paravents, des écrans. Il y a des livres d'estampes qui coûtent jusqu'à deux cents livres, et des femmes qui ont la folie de découper des estampes de cent livres pièce. Si cela continue, ils découperont des Raphaël. Je suis

déjà vieille : les modes ne prennent plus subitement sur moi. Adieu, Madame; permettez que j'embrasse monsieur votre mari et mademoiselle votre fille. Je suis lasse d'écrire tant de nouvelles qui sont indifférentes à toutes deux.

Je vous envoie une lettre du marquis de la Rivière à Mlle des Houlières, et la réponse. On a trouvé l'une et l'autre très-jolies.

Lettre du marquis de la Rivière à Mlle des Houlières.

Fille d'un aigle, aigle vous-même,
Qui n'avez point dégénéré,
Dont partout le mérite extrême
Est si justement révéré
Qu'on s'honore quand on vous aime;
Aimable interprète des dieux,
Qui parlez si bien leur langage,
Et qui portez dans vos beaux yeux
Et leur douceur et leur image,
Recevez ce petit hommage
Que je vous offre tous les ans.
C'est un tribut de sentimens
Qui ne convient pas à mon âge.
Les bienséances me l'ont dit :
Les amours et les vers sont faits pour la jeunesse;
Mais le feu de mon cœur, qui soutient mon esprit,
Anime et trompe ma vieillesse.
Faites-moi seulement crédit
D'agrémens et de gentillesse;
Contentez-vous du fond de ma tendresse.
Il en est de ce que je sens
Comme des tableaux d'un grand maître,

Dont la beauté ne fait que croître
Et redoubler de force à la longueur du temps.
Votre vertu n'est pas commune;
Vous aimez à faire du bien :
Donnez mes yeux à la fortune,
Il ne vous manquera plus rien.

Réponse de Mlle des Houlières.

Demeurez dans votre hermitage :
Je crains ce dangereux hommage,
Qu'avec soin vous m'offrez ici;
Pour la tendresse il n'est point d'âge,
Vous le sentez et je le sens;
Ceci n'est point un badinage :
Vous de retour, nos cœurs sympathisans,
L'homme prudent, la fille sage,
Tous peut-être feraient naufrage :
Demeurez dans votre hermitage.

Le traître amour, qui vous engage,
Ne doit pas être méprisé;
Avec lui naturalisé,
Les belles de son apanage
Vous ont, dans tous les temps, si bien favorisé,
Que tout de vous me fait ombrage :
Demeurez dans votre hermitage.

Vous parlez un certain langage
Qui porte au cœur, qui fait penser,
Et qui semble être un sûr présage
Que de ses traits le dieu volage
Est prêt encore à me blesser :
Demeurez dans votre hermitage.

Ah! s'il avait eu l'avantage,
Du séjour de l'heureuse paix

Que penserait dame dont les attraits
Auraient soumis le cœur le plus sauvage,
Dame dont les beaux vers ne périront jamais,
Et dont le nom est tout mon héritage?
Car vous savez que pas un de ses traits
Ne gît en mes écrits, non plus qu'en mon visage,
Et que je n'ai pour tout partage
Que les yeux doux qu'elle m'a faits :
Pour ne les point mettre en usage,
Demeurez dans votre hermitage.

LETTRE XII

De Paris, août 1727.



A Fortune est aveugle, et n'aime que les vilains. Si elle m'avoit donné les cent mille écus qu'elle prodigue à madame votre cousine, j'aurois fait un meilleur usage qu'elle de ce bien. Que de plaisir je me procurerois! Vous seriez ici, Madame, avec monsieur votre mari et mademoiselle votre fille; je vous verrois heureux, et ce seroit par mon moyen : et comme je sais les liens qui vous retiennent à Genève, je ferois faire une litière bien fermée, bien étoffée, bien commode : j'y mettrois qui vous savez. Je l'amènerois ici, je lui procurerois des plaisirs qui lui feroient oublier le pays natal. Nous

rassemblerions les gens célèbres de toute espèce, de tous talens, pour le divertir; s'il falloit même quelques jolis visages, je ferois l'effort de lui en chercher. Voilà un vilain métier, mais,

Quand on obtient ce qu'on aime,
Qu'importe à quel prix?

Voilà ce que je ferois du bien de madame votre cousine. Pour parler d'autre chose, M. le duc de Gesvres est malade, il fait de très-grands remèdes. Il est à Saint-Ouen, où toute la France va le voir; il est dans son lit garni de rubans et de dentelles; les rideaux sont relevés, des fleurs répandues sur son lit, des découpures d'un côté, des nœuds de l'autre; et, dans cet équipage, il reçoit tout le monde. Vingt courtisans entourent son lit, et son père et son frère font les honneurs à la grande compagnie. Il y a toujours deux tables de vingt couverts chacune et quelquefois trois; M. d'Épernon y est à demeure. On a établi des habits verts pour les complaisans, c'est-à-dire qu'avec habit, bas, souliers, chapeaux verts, on peut avoir toutes les plus familières entrées chez M. le duc : il y a une trentaine d'habits verts de distribués. Le Roi a dit, sur cela, qu'il n'y avoit qu'à changer les justaucorps en robes de chambre, que l'habillement d'ailleurs en seroit plus commode, ne se portant pas trop bien tous, et qu'ils seroient précisément

comme à la Charité, où ils sont habillés de vert. Il y a quelques jours qu'une personne de ma connoissance y alla, et trouva le maître de la maison sur une duchesse d'étoffe verte, la robe de chambre verte, un couvre-pied d'une broderie admirable en vert, un chapeau gris bordé de vert, avec le plumet vert et un gros bouquet de rue sur lui, faisant des nœuds. Le duc d'Épernon s'est pris de fantaisie pour la chirurgie : il saigne et trépane tout ce qui se rencontre. Un cocher, l'autre jour, se cassa la tête : il le trépana. Je ne sais s'il auroit dû réchapper, mais ce qu'il y a de sûr, c'est que le pauvre homme fut bientôt expédié avec un pareil chirurgien. Ce n'est pas tout : ils ont voulu se procurer des fêtes champêtres; et M. le duc de Gesvres a doté une fille. M. d'Épernon souhaita de saigner le mari la nuit de ses noces : ce pauvre misérable ne le vouloit point; et pour obtenir de lui de se laisser saigner, M. le duc de Gesvres lui donna cent écus. Voilà, Madame, ce qui se passe sous nos yeux, à la face de tout l'univers, et sous un gouvernement très-sévère. Cependant on ne peut pas dire que les deux chefs ne soient très-sages et même pieux. Il n'est pas possible que l'on ignore toujours ces vilenies; et tout ce qu'il y a de plus grand, de plus raisonnable, fait la cour assidûment à ce monstre; et, pour excuser leurs bassesses, ils disent que cet homme est officieux et

pense noblement. Ceux qui sont bien instruits savent qu'il dessert bien mieux qu'il ne sert, et qu'il est généreux du bien de ses créanciers et de l'argent d'un jeu qui est une chose ridicule dans un royaume. Ma bile s'échauffe; je vous en demande pardon. Pour la cour, elle est très-édifiante : on ne donne point de scène au public.

Voulez-vous cependant que je vous parle des gens de votre connoissance? M. de Ferriol est toujours le meilleur homme du monde; sa santé est de même, ses affaires aussi. Toujours dans une indifférence parfaite; mais il n'est point indifférent sur les molinistes; il est d'un zèle outré pour eux. C'est avec fureur qu'il est passionné sur ce sujet. Il se met dans de grands emportemens quand il trouve quelqu'un qui ne pense pas comme lui. Il est occupé de cela au point de n'en pas dormir. Il sort à huit heures du matin pour faire part de ses réflexions, ou de quelques riens qu'il aura ramassés; c'est à faire mourir de rire. Pour madame de Ferriol, sur cet article elle est très-raisonnable : elle n'en parle que très-convenablement; mais, d'ailleurs, toujours les mêmes agitations. Elle est comme vous l'avez laissée, à la pesanteur près, qui a beaucoup augmenté : les mêmes incertitudes, et ne pouvant souffrir que les autres sachent se déterminer : le petit chien par-dessus tout, qui s'enfuit quand elle l'appelle; et son vieux laquais qui

est toujours insolent et de mauvaise humeur, et qui la traite comme une misérable, jusqu'à lui dire qu'elle ne sait ce qu'elle dit ni ce qu'elle fait. Je suis prête à lui jeter un chenet à la tête, et elle souffre ses impertinences avec une patience à impatienter. Je crois, je vous jure, qu'il me battroit s'il ne me craignoit pas. Pour les autres domestiques, ils sont très-mécontens d'être toujours grondés ; mais ils ont pour elle le respect qu'ils lui doivent, et c'est la raison pourquoi elle est toujours après eux. Ils pleurent souvent, et je les console de mon mieux. Pour ses enfans, c'est toujours de même. On ne se plaint jamais de l'un ; il fait tout ce qu'il veut. Sa santé est délicate. C'est un très-bon garçon, qui a de l'esprit et de la finesse dans l'esprit, qui est aimé et qui mérite de l'être. D'Argental est fort occupé ; il fait son métier avec application. Il est tout le matin au Palais ; il travaille, après dîner, jusqu'à cinq heures. Les spectacles sont ses plus grands amusemens. Il n'est pas, je crois, amoureux, et pense plus en homme qui connoît le monde qu'il ne le faisoit. Il est toujours poli avec les femmes, et point du tout gâté dans les propos. M. et madame Knight ont la fièvre tour à tour. La femme, à ce que je crois, aime mieux le mariage que son mari. Elle est très enfant gâté ; elle n'aime pas à être contrariée. Tout ce mariage-là n'a pas l'air de durer

longtemps. Elle pleure souvent, et, comme son mari est encore amoureux, elle a toujours raison. J'ai bien peur qu'elle ne lui donne du fil à retordre. N'allez pas dire ce que je vous dis là, mais madame votre sœur a eu grand tort de gâter sa fille. Elle en auroit fait quelque chose de bon si elle lui avoit donné une bonne éducation, mais elle l'a rendue insupportable. Elle ne connoît que sa volonté et ses goûts, et quand quelque chose s'y oppose, l'emportement, le mépris et la déraison s'emparent absolument d'elle. En vérité, c'est dommage, car elle étoit faite pour être aimable.

Madame de Tencin a de temps en temps la fièvre. On dit pourtant qu'elle est fort engraissée. Je continue à ne pas la voir, et je crois que ce sera pour la vie, à moins que l'archevêque, à son retour, ne le veuille. Je suis pourtant bien résolue à tenir bon. C'est une grande satisfaction pour moi de n'avoir point ce devoir pénible à remplir, et, d'ailleurs, plus de tracasseries : car il y en a toujours quand on se voit et qu'on se déteste. Je ne vois plus M. Berthier. A la vérité, je suis rarement au logis : il s'est rebuté d'y venir inutilement. Nous allons passer une partie de ce mois à Ablon. Je suis accablée de rhumatismes et de fluxions, et suis désespérée que vous ne voyiez point ma chambre. Vous ne la reconnoîtriez pas ; elle est si jolie, et de plus ornée pour ce que c'est, car il n'y a rien de ma-

gnifique que la jatte que vous m'avez donnée. La Mésangère, qui vint l'autre jour, me dit : « Vous avez de bien belles porcelaines, et entre autres cette jatte. » Mes meubles sont tous des plus simples, mais faits par les meilleurs ouvriers. On la vient voir par curiosité. J'ai bien envie, à votre exemple, de gronder ceux qui y crachent. Voilà une grande et ennuyeuse lettre. Recevez mes plus tendres embrassemens.

LETTRE XIII

De Paris, 13 août 1728.



MADAME votre fille, Madame, m'a dit le risque que vous aviez couru, qui m'a effrayée comme si j'en avois été témoin. L'effroi ne vous a-t-il point fait de mal ? Comment vous portez-vous ? Faites-moi la grâce de m'écrire. Madame votre fille, madame Knight et moi, nous parlons souvent de vous ; vous savez qu'elles me sont chères. J'avais pensé, avec Cabane, à trouver quelque moyen de rendre la situation de votre fille plus aisée ; mais je n'ai jamais vu plus de délicatesse, plus de désintéressement, plus de douceur, plus d'opiniâtreté

et plus de sentimens : elle est d'une vertu si outrée qu'elle est à impatienter : je la trouvai si déraisonnable, en même temps, si estimable, que l'admiration et la colère s'emparèrent de moi, et que je ne pus ni gronder ni louer.

J'aurois été bien surprise si vous aviez été quelques mois sans nouveaux chagrins. J'ai aussi été très-affligée de la mort de M. de Villars. Monsieur son fils a fait une très-grande perte, d'autant plus qu'il la sent : il est parti sans que je l'aie vu ; je n'en suis pas trop fâchée, car je me serois sûrement beaucoup attendrie avec lui. Pouvez-vous dire, Madame, que le détail de vos peines m'ennuie ? Oubliez-vous le tendre intérêt que je prends à tout ce qui vous regarde ? Vos malheurs me désespèrent, et ne m'ennuient point : je suis persuadée que le récit que vous m'en faites vous fait du bien. Maintenant il est temps que je vous parle du changement arrivé à ma fortune. Je tremble de réveiller une chose qui renouvellera quelques-uns de vos malheurs. Mes rentes viagères avoient été cruellement retranchées. Je vous ai envoyé la lettre que j'écrivis au Cardinal. Je ne me flattais pas que l'on y eût égard, mais je ne voulois avoir rien à me reprocher. Je promis à ma pauvre Sophie, à qui j'avois mis une rente viagère de trois cents livres sur sa tête, et qui avoit été réduite à cent livres, que, si on lui rendoit quel-

que chose, je lui remettrais son contrat, dont je devois, comme vous savez, avoir la jouissance. On lui a rendu cent cinquante livres ; elle ne vouloit absolument point profiter de ce que je lui ai dit ; et, par son accommodement, je ne lui donnerai son contrat que dans deux ans ; elle aime mieux que je paye mes dettes. Ce procédé n'est-il pas généreux de sa part ? Je ne joue pas un beau rôle dans cette pièce. On m'a rendu huit cent quarante livres : je jouis actuellement de deux mille sept cent quarante livres. Ma satisfaction, sur cet événement, a été bien troublée, en voyant la famille de M. de Ferriol oubliée. On a rendu à madame de Tencin trois cents livres ; c'est très-peu de chose à proportion de ses rentes : elle est furieuse. Cependant elle avoit pris toutes les précautions imaginables ; elle voyoit souvent M. de Machault, elle a écrit plusieurs fois au Cardinal, et a fait agir ses amis, qui sont puissans ; elle comptoit sur le rétablissement de tout comme si elle le tenoit. Elle est de bien mauvaise humeur, à ce qu'on dit, car je ne la vois point. Sa favorite, madame Doigny, commence à être dans la disgrâce.

Je ne vous parle point du concile, car, quoique née sous les yeux du chef, je n'en ai jamais voulu entendre parler ; cependant, si vous êtes bien curieuse, je vous envoyerai toutes les écritures. En

vérité, je ne vous conseille pas d'avoir cette curiosité, il vous en coûteroit bien de l'ennui. A l'exception d'une lettre de douze évêques, qui est belle, tout le reste est pitoyable. Je vous renvoie à ce que disoit madame Cornuel, qu'il n'y avoit point de héros pour les valets de chambre, et point de pères de l'Eglise parmi ses contemporains. Ce que je vois me donne de furieux doutes du passé. Ne parlons plus sur cette matière ; j'ai déjà assez dit de sottises.

Les tracasseries de notre cour ne sont pas plus divertissantes. Les disputes sur l'alignement du Roi et des princes, et les ricochets des ducs, n'ont produit que des mémoires détestables ; et, pour nous autres parterre, nous voulons, pour notre argent, qu'on nous divertisse. Les belles dames sont ou se vantent d'être dans la dévotion. Mesdames de Gontay, d'Alincourt, de Villars, mère et belle-fille, la maréchale d'Estrées, tout cela grimace la prude. Le Roi est toujours sans maîtresse ; M. le duc du Maine, fort ami du Cardinal. Ce dernier se porte très-bien ; il vivra assez longtemps pour instruire notre jeune monarque. La Reine est grosse de trois mois. Les spectacles vont très-mal. Thévenard et la Antier ont quitté l'Opéra, parce qu'ils ont eu ordre de laisser jouer Chassé et la Pellissier. Madame la duchesse de Duras, a qui on a attribué cet ordre, a été vili-

pendée sur l'escalier de l'Opéra. Chassé avait très-mal débuté ; mais il fait mieux. Pour la Pellissier, elle fait horriblement mal dans ces opéras. Francine a quitté, et Destouches, comme je vous l'ai mandé, aura la direction de l'Opéra. Nous reverrons alors la Le Maure. Francine a quinze mille livres de pension, et après sa mort son fils en aura huit mille, et sa fille six mille. Vous me demanderez pourquoi tant de libéralités ? Je vous répondrai, d'abord, que ces pensions sont prises sur l'Opéra, et, en second lieu, que Francine a fait faire, à ses dépens, une partie des belles décorations, et qu'il les laisse. On a établi un concert spirituel deux fois la semaine.

Le frère de l'envoyé d'Holstein s'est donné un coup de pistolet dans la tête, après avoir mis le feu dans trois endroits de la maison. Cette précaution étoit pour éviter que l'on sût que sa mort étoit volontaire.

L'envieuse miladi Jersey est très-souvent chez madame Knight : elle mange comme quatre louves, joue avec attention et avidité, ne dit pas quatre paroles sans défaçonner sa bouche, qui est toujours petite et plate. L'air et les paroles ne vont point ensemble ; il semble que le miel sort de sa bouche quand elle parle, mais c'est bien le fiel le plus croupi qu'il y ait au monde. Vous direz que je suis aussi médisante qu'elle aujourd'hui.

Berthier me boude de ce que je ne suis pas ici quand il vient : quelque aimable qu'il soit, il y a apparence que j'aurai souvent ce tort-là avec lui. C'est un reste de ses chimères, prétentions d'amant ; il voudroit que je fusse comme Bérénice, à passer les jours à l'attendre et les nuits à pleurer. Je suis parvenue à lui faire faire connoissance avec madame du Deffand. Elle est belle, elle a beaucoup de grâces ; il la trouve aimable : j'espère qu'il commencera un roman avec elle, qui durera toute la vie. On a député vers moi, croyant que j'avois encore quelque reste de crédit, pour obtenir de M. Berthier de couper un pied de chaque côté de sa perruque. Je veux bien tenter cette grande affaire, mais j'y échouerai : car, Madame, c'est dans ces magnifiques nœuds que gît toute l'importance, la capacité et la grâce de notre cher homme. Je ne me rebuterai pas, et lui en parlerai toutes les fois que je le verrai. A propos (ou sans à propos, car cela ne va point du tout à la perruque de M. Berthier), madame votre cousine, à ce qu'on dit, ne peut épouser ce Hollandois sans perdre une partie du bien dont son mari lui donne la jouissance. C'est une vilaine clause, et bien scandaleuse, en vérité ; le défunt avoit si bien fait les choses de son vivant, qu'il devoit bien continuer. Pour moi, si j'avois été de lui, pour me venger, je leur aurois donné mon bien aux condi-

tions qu'ils se mariassent, et les aurois déshérités en cas qu'ils ne le fissent pas. Le beau-frère tient des propos fort singuliers du défunt, son très-cher frère. D'Argental me prie de ne pas l'oublier auprès de vous. Nous sommes très-amis ; il est charmant, il est aimé de tout le monde, et le mérite bien ; il a tous les principes de droiture : l'âge confirme ses vertus. Adieu, Madame ; je vais partir pour Ablon ; ma santé se rétablit tout doucement : j'ai vieilli de dix ans ; si vous me voyiez, vous me trouveriez bien changée ; mais, d'honneur, cela ne me chagrine point du tout. Si toutes les femmes n'étoient pas plus affligées de voir partir leurs charmes que moi d'avoir perdu le peu que j'en avois, elles seroient bien heureuses.

LETTRE XIV

De Paris, juin-août 1728.



JE viens, Madame, de recevoir votre lettre du 22 de ce mois. C'est un jour heureux pour moi quand j'apprends par vous de vos nouvelles. Les assurances que vous me donnez de votre bonté me sont toujours bien nouvelles et bien chères, et je dis de vos lettres ce que M. de Fontenelle di-

soit d'une dame qui lui plaisoit, que le moment qu'il la voyait étoit le moment présent pour lui. Cette façon de s'exprimer a été fort critiquée; mais les gens grossiers ne connoissent qu'une jouissance dans ce monde : je les plains. Est-il un moment plus doux que celui où l'on reçoit les assurances d'amitié d'une personne que l'on aime et qu'on estime parfaitement ? Il y a bien des gens qui ignorent la satisfaction d'aimer avec assez de délicatesse pour préférer le bonheur de ce que nous aimons au nòtre propre. Remercions la Providence de nous avoir donné un bon cœur, et à vous de la vertu dans les malheurs que vous avez essuyés. Que seriez-vous devenue ? Votre douceur, votre humanité, votre justice, auroient été changées en désespoir, en cruauté et en injustice. Quelque grands que soient les malheurs du hasard, ceux qu'on s'attire sont cent fois plus cruels. Trouvez-vous qu'une religieuse défroquée, qu'un cadet cardinal, soient heureux, comblés de richesses ? Ils changeroient bien leur prétendu bonheur contre vos infortunes.

Vous me demandez si M. de Pont-de-Veyle est introducteur des ambassadeurs ? Vous le sauriez avant ceux qui font la Gazette. Il a été question de quelque chose ; mais il falloit trouver à se défaire de sa charge avantageusement, et d'ailleurs sa santé est toujours fort délicate; je crains qu'à

la fin nous ne le perdions. Je dis cela le cœur serré, car c'est la plus grande perte que je puisse faire. C'est un homme qui a toutes les qualités les plus essentielles ; il a beaucoup de mérite et d'esprit ; ses procédés à mon égard sont d'un ange.

Vous allez être bien surprise. Depuis que M. d'Argental est au monde, voici la première fois que nous nous sommes querellés, mais d'une façon si étrange qu'il y a quatre jours que nous ne nous parlons. Le sujet de la querelle vient de ce qu'il ne vouloit pas souper avec madame sa mère, qui revenoit de la campagne où elle avoit été huit jours ; elle lui avoit fait dire par tout le monde qu'elle seroit à Paris ce soir-là ; et elle se plaignoit de ce qu'il n'avoit pas assez d'attention pour elle. Je le lui dis, et nous nous échauffâmes là-dessus. Je lui soutins que le devoir devoit l'emporter sur le plaisir. En un mot, je m'emportai, sans jamais oublier la tendresse et l'amitié que j'avois pour lui ; et c'est cette amitié qui m'engagea à lui parler avec cette sincérité. Il me répondit avec une sécheresse et une dureté qui m'assommèrent, comme si la foudre étoit tombée sur moi. La femme de chambre de madame en fut témoin. Il sortit de ma chambre : je restai un quart d'heure sans pouvoir parler, et je me mis à fondre en larmes. M. de Pont-de-Veyle entra et me demanda de quoi je pleurois ; je ne pus me résoudre

à le lui conter. La femme de chambre le fit : il fut bien surpris. Madame ignore notre bouderie : elle en seroit charmée, parce qu'il y a quelques jours que j'eus une scène affreuse parce que je le soutins contre les plaintes qu'elle m'en fit. Quand elle est arrivée, mon premier soin a été de lui faire des excuses, de la part de son fils, de ce qu'il ne se trouvoit pas à la maison ; que j'en étois cause, lui ayant dit qu'elle n'arriveroit que fort tard, et qu'il ne pouvoit se dispenser d'aller à un souper où il s'étoit engagé depuis huit jours, surtout connoissant très-peu les gens qui composoient cette partie. La femme de chambre se trouva derrière moi : je l'ignorois. Les larmes lui vinrent aux yeux, d'étonnement et de joie. Elle me dit que je justifiois M. d'Argental, lorsque j'avois sujet de m'en plaindre. J'avois dit à Pont-de-Veyle que dorénavant je n'aimerois plus que pour moi M. d'Argental, et qu'assurément je ne l'aimerois plus pour lui-même. Concevez-vous, Madame, ma douleur? Au bout de vingt-sept ans, perdre un ami. Je le crois honteux de ce qui s'est passé. Il continue de me manquer, sûrement par cette raison. J'ai le cœur si gros qu'il m'est impossible d'achever ma lettre : je la reprendrai quand je serai plus tranquille.

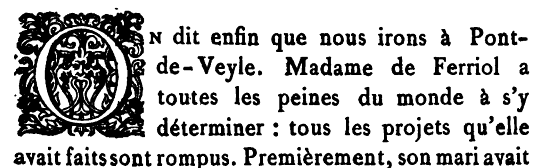
Du 29 août 1728.

La bouderie a duré huit jours, et, selon la règle,

celui qui a raison a fait les avances. Je bus à sa santé à table, et je l'embrassai le lendemain sans explication. Depuis ce temps-là, nous sommes fort bien ensemble. Vous direz qu'il y a une furieuse distance d'une date à l'autre; mais j'ai eu des occupations qui m'ont empêchée de vous écrire, mais non pas d'être fort occupée de vous. Mademoiselle Bideau n'a pas fait tout ce qu'elle m'avoit promis. Je n'en suis pas tròp fâchée : je crains les trop grandes obligations. Cabane compte de vous aller voir. Plût à Dieu que je fusse aussi libre que lui ! je serois actuellement auprès de vous. Mais, quelque chose qui arrive, j'irai, quand même je serois réduite à demander l'aumône pour aller voir tout ce que j'aime le mieux, en vérité, sans exception.

LETTRE XV

De Paris, 10 juin 1728.



ON dit enfin que nous irons à Pont-de-Veyle. Madame de Ferriol a toutes les peines du monde à s'y déterminer : tous les projets qu'elle avait faits sont rompus. Premièrement, son mari avait

un procès qui devoit se juger incessamment, et il a été remis à l'année prochaine ; ensuite, elle a dit que jamais son mari ne voudroit venir avec elle, et que, pendant son absence, il dépenseroit beaucoup. Il l'a assurée qu'il l'accompagneroit, soit dans la diligence, soit dans une chaise de poste, tout comme elle le souhaiteroit. Ensuite, elle a dit qu'elle ne vouloit point partir qu'elle ne sût si miladi Bolingbroke ne viendroit point cet été. Madame Bolingbroke lui a mandé qu'elle ne comptoit de venir qu'au commencement de l'hiver, et que, si elle n'étoit pas à Paris, elle remettroit son voyage à l'été prochain. Enfin, il a fallu chercher quelque autre raison. Elle a dit qu'elle n'avoit point d'argent. Monsieur son frère lui en a offert. La voilà, comme vous voyez, à quia. Elle a paru se rendre ; mais elle veut, avant que de partir, prendre les eaux de Balaruc : elles ne sont pas arrivées ; ainsi cela renvoie. Je crois qu'il faudra qu'à la fin elle se décide. Tout le monde est excédé de ses incertitudes. Le vrai de ses difficultés, c'est qu'elle ne voudroit pas quitter le maréchal, qui ne s'en soucie point et ne feroit pas un pas pour elle. Mais elle croit que cela lui donne de la considération dans le monde. Personne ne s'adresse à elle pour demander des grâces au vieux maréchal. Elle est très-souvent seule; ses affaires sont toujours très-délabrées, elle ne paye point, elle ne fait au-

cune dépense, elle est d'une avarice et d'un dérangement inconcevables. Je suis obligée de me rappeler, cent fois le jour, le respect que je lui dois. Rien n'est plus triste que de n'avoir, pour faire son devoir, que la raison du devoir.

Le chevalier est toujours malade ; il m'a paru un peu moins oppressé. Je tremble de le quitter, mais je dois accompagner madame de Ferriol dans l'état où elle est. Il faut absolument la déterminer à prendre les eaux de Bourbon, et elle ne les prendra jamais si elle ne va pas à Pont-de-Veyle. Le devoir, l'amour, l'inquiétude et l'amitié combattent sans cesse mon esprit et mon cœur : je suis dans une cruelle agitation, mon corps succombe, car je suis accablée de vapeurs et de tristesse ; et, s'il arrive malheur à cet homme-là, je sens que je ne pourrai supporter cet horrible chagrin. Il est plus attaché à moi que jamais ; il m'encourage à remplir mon devoir. Quelquefois je ne puis m'empêcher de lui dire que, s'il étoit plus mal, il me seroit impossible de le quitter ; il me gronde, et il ne veut absolument point que j'imagine rien qui s'éloigne de ce devoir : il m'assure qu'il n'y a rien dans le monde qui m'excusât si je restois ici quand madame de Ferriol va à cent lieues : il ne l'aime point ; mais il a ma réputation à cœur. Pardonnez toutes ces foiblesses à votre pauvre amie.

J'avois laissé ma lettre, j'ai eu mille ennuis. Le

chevalier est toujours très-incommodé. Je vous avoue que je suis dans de furieuses transes pour lui. Je crains qu'à la fin la suppuration des poumons ne se fasse; je n'ose faire des réflexions sur cela, et je n'ose même en parler; mais mille idées funestes me suivent sans cesse malgré moi : rien ne me console. Je n'ai personne à qui je puisse ouvrir mon cœur. Quel malheur pour moi que votre absence ? Si je vous avois, vous me soutiendriez, vous me donneriez des forces; et peut-être vos conseils, mes remords et l'amitié que j'ai pour vous, Madame, me donneroient assez de courage pour surmonter une passion que ma raison n'a pu vaincre, mais qu'elle condamne.

Madame de Tencin a toujours la fièvre. Elle a été quinze jours sans en avoir : elle se croyoit guérie et avoit pris le ton de se plaindre de tout le monde, et surtout du chevalier, mais d'une façon si violente que madame de Lambert, à qui elle en parla, le dit au chevalier, qui la pria de dire à madame de Tencin que jamais il n'avoit parlé d'elle, que rien n'étoit plus faux, qu'il n'étoit point de ceux qui accablent les malheureux, et que, comme il ne la connoissoit point, il auroit été dans le droit du public pour causer sur l'aventure de La Frenais, mais qu'il ne l'avoit pas fait, en partie par égard pour madame sa sœur et pour moi. Madame de Tencin dit à madame de Ferriol qu'il

étoit fort singulier qu'étant chez elle je ne vinsse pas savoir de ses nouvelles, et qu'elle ne m'avoit vue qu'une fois depuis six mois; qu'elle me dispensoit très-fort d'y venir; qu'elle ne me laisseroit entrer que quand je serois avec elle; mais que, si je venois seule, elle avoit donné ses ordres pour que l'on me refusât sa porte. Je me le suis tenu pour dit, et je ne m'exposerai pas à m'entendre dire mille injures. Je m'en soucie si peu que je bénis ce noble courroux contre moi. Je n'irai point à Pont-de-Veyle : madame dit qu'elle veut y aller pour trois semaines seulement pour régler quelques affaires. J'en suis fâchée à cause de vous. J'aurois eu le plaisir de vous embrasser, et j'aurois vendu jusqu'à ma dernière chemise pour cela. Sûrement je vous verrai plus tôt ou plus tard. Madame radote plus que jamais; elle vient de prendre les eaux de Balaruc : on lui a fait une ample saignée. Je crains infiniment pour elle. Ses radotages m'impatientent, car ils sont extrêmes ; mais quand je fais un moment de réflexions, ma reconnoissance se réveille bien vivement. Je suis entourée de chagrins, et je ne vous ai plus pour me consoler. Le chevalier est toujours très-incommodé, il est d'un changement horrible. Vous jugez de mon inquiétude : son attachement est toujours plus fort. A propos, j'ai fait deux grandes pertes, une bague que je vous avois destinée en cas de

mort ; c'étoit un petit cachet, avec un jonc de diamant, que j'aime beaucoup ; et l'autre perte, c'est mon chien, ce pauvre *Patie*, à qui vous aviez donné une loge. On me l'a volé ; il étoit toujours à la porte pour attendre les gens du chevalier, qu'il aime passionnément. Je ne puis vous dire le chagrin que j'ai eu de la perte de ce joli animal. Je souhaite bien me mettre dans la suite hors de l'inquiétude de devoir qui me bourrelle sans cesse. J'ai essuyé un petit malheur ; j'avois vendu mes boucles de diamant dix-huit cents livres pour acheter trois actions que je voulois garder pour qui vous savez. Je ne doute point que le dividende ne fût fort ; elles étoient à six cent cinquante livres. Comme j'étois prête à les acheter, madame de Ferriol eut besoin de mille francs. Je les lui prêtai, comptant, comme elle me le disoit, qu'elle me les rendroit deux jours après. Il y a six mois, et les actions ont monté à onze cent cinquante livres ; elles sont actuellement à mille. Jugez : j'aurois gagné, en les vendant, mille écus, et aurois payé quelques-unes de mes dettes. Ainsi, ma destination est à vau-l'eau. Je paye quelques bagatelles avec les six cents livres qui me restent. Il faut se consoler des pertes de la fortune. Il y a des gens qui valent mieux que moi qui sont bien plus à plaindre. Cette consolation est cruelle, quand ces gens-là sont nos amis.

M. Berthier vous aime beaucoup, mais il a été si occupé de la perte de madame de M...., qui étoit sa bonne amie et la plus impertinente de toutes les femmes, qu'il n'a pu se donner au reste de ses amis. Il est rempli de très-bons procédés à l'égard de madame de Ferriol. Il songeoit à l'ambassade de Constantinople depuis longtemps; il n'étoit pas éloigné de l'avoir : quand il a su que M. de Pont-de-Veyle y songeoit, sans le dire à aucun de nous, il est allé chez MM. de Maurepas et de Morville, à qui il a dit qu'il ne pensoit à l'ambassade qu'au cas que M. de Pont-de-Veyle n'y pensât pas, et que, comme il venoit d'apprendre que son ami en avoit envie, il y renonçoit, le croyant plus capable que lui; qu'il avoit beaucoup d'esprit, et de plus l'expérience de son oncle, dont la mémoire étoit chère dans ce pays-là. Il est venu dîner chez nous, et il nous a laissé ignorer son bon procédé. M. de Pont-de-Veyle l'a su de M. de Maurepas. Je partage bien la reconnoissance qu'on lui doit; mais cela ne passera jamais l'estime. Dites-le bien à mademoiselle votre fille, qui me soutenoit une fois que je l'aimerois un jour.

Parlons un peu de M. d'Argental. C'est le plus joli garçon du monde; ses yeux sont bien ouverts; il remplit tous les devoirs du sentiment; il n'est plus amoureux; il est tout à ses amis; il est toujours constant pour les petits pâtés, et nous mou-

rons de faim. La cuisine est si froide que cela va de mal en pire : il n'y a plus rien à retrancher de la première table, car nous n'avons rien, non, rien du tout. On commence à retrancher de celle des domestiques, et je ne doute pas que l'on ne vienne à faire comme cet homme qui prétendoit que son cheval pouvoit vivre sans manger, et qui commença par diminuer la moitié de ce qu'il lui donnoit; quelques jours après, la moitié de l'autre moitié; et ainsi du reste : le pauvre animal creva; ainsi ferons-nous. Voilà une bien grande lettre; vous aurez de la peine à la déchiffrer : la tête me tourne, car je crois que, sans cela, je remplirois bien encore des feuilles. Vous ne dites rien, Madame, de *Gulliver*. Mes respects à vous, et à tout ce qui vous appartient.

LETTRE XVI

De Paris, décembre 1728.



L y a un siècle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Êtes-vous si exacte avec vos amis que de ne point leur écrire qu'ils ne vous aient fait réponse? Je devois, Madame, vous remercier de la

lettre que j'ai reçue il y a un mois; j'avois commencé ma réponse; j'y voulois mettre plusieurs petites nouvelles, j'ai attendu des dénouemens; ils ont été si chargés d'événemens que je n'ai plus su où j'en étois. D'ailleurs, madame Bolingbroke a été très-mal, ce qui m'a occupée bien tristement; et puis la santé de madame de Ferriol toujours mauvaise, et son humeur encore plus. Pont-de-Veyle me charge de ses respects pour vous : il est toujours malingre; une mauvaise digestion. D'Argental n'est plus amoureux de mademoiselle de Tencin : elle ne l'occupe plus que par devoir. Il n'est point aussi amoureux de la Lecouvreur, mais aussi prévenu de son mérite que s'il l'étoit encore; elle est très-incommodée depuis quelque temps : on craint qu'elle ne tombe dans une langueur.

Madame de Parabère a été quittée, il y a environ quatre ou cinq mois, par M. d'Alincourt, dont elle a été au désespoir; et, pour s'en consoler, elle a pris, au bout de huit jours, M. de la Mothe-Houdancourt, qui est, à mon sens, le plus vilain homme que je connoisse. Cette précipitation a paru étrange à tout le monde, et surtout à moi qui ne m'en serois pas doutée. Ledit M. de la Mothe ne la quitte pas d'un pas : il est jaloux comme un tigre. Pour vous en faire le portrait, tant de la figure que de l'esprit, je commencerai par la figure : il est grand, dégingandé, le visage long : il res-

semble beaucoup à un vilain cheval; de l'âge de 45 ans; babillard, ne sachant ce qu'il dit; se contredisant sans cesse, ne parlant jamais que de lui; fat comme s'il étoit un Adonis, et glorieux par fatuité; assez bon homme dans le fond, mais ayant été gâté par les caillettes de la cour. Il me craint prodigieusement et ne peut pas s'empêcher de m'estimer : il a vu peu de femmes qui se soucient moins de se mêler d'intrigues; il m'a dit bien des fois qu'il aimeroit mieux que je fusse amie de sa femme que de sa maîtresse. J'y vais très-rarement : je crois qu'il ne seroit pas bien de n'y point aller du tout; elle a pour moi des façons touchantes : d'abord que j'ai le moindre mal, elle me vient voir; elle m'accable de galanteries; elle dit à tous ceux qu'elle voit qu'elle m'aime infiniment. Je dois être reconnoissante, Madame, de tant de marques d'amitié. Il y avoit, pendant les huit jours de vacance, plus de vingt prétendans à qui je faisois une peur horrible, étant persuadés que je mettrois tout en usage pour la retirer du désordre. Un des prétendans m'a conté tous leurs manéges; ils s'étoient tous ligués de concert pour la retirer de Paris et qu'elle fût à la campagne pour que je ne la visse pas. Celui qui m'a raconté tout cela est parent du chevalier; il espéroit, par son canal, obtenir de moi que je ne m'opposasse point au voyage de madame de Parabère. Le chevalier lui répondit

qu'il avoit tort de me soupçonner, que je ne me parois ni de conseiller les prudes, ni de condamner les autres; que jamais je n'avois su ce que c'étoit que de me mêler de tracasseries : en quoi il me loua beaucoup, connoissant assez bien la dame pour être persuadé qu'elle ne seroit pas susceptible de conseillers.

Je veux vous parler de madame du Deffand. Elle avoit un violent désir, pendant longtemps, de se raccommoder avec son mari : comme elle a de l'esprit, elle appuie de très-bonnes raisons cette envie; elle agissoit, dans plusieurs occasions, de façon à rendre ce raccommodement durable et honnête. Sa grand'mère meurt, et lui laisse quatre mille livres de rentes : sa fortune devenant meilleure, c'étoit un moyen d'offrir à son mari un état plus heureux que si elle avoit été pauvre. Comme il n'étoit point riche, elle prétendoit rendre moins ridicule son mari de se raccommoder avec elle, devant désirer des héritiers. Cela réussit comme nous l'avions prévu; elle en reçut des complimens de tout le monde. J'aurois voulu qu'elle ne se pressât pas autant : il falloit encore un noviciat de six mois, son mari devant les passer naturellement chez son père. J'avois mes raisons pour lui conseiller cela; mais comme cette bonne dame mettoit de l'esprit ou, pour mieux dire, de l'imagination au lieu de raison et de stabilité, elle emballa la chose de ma-

nière que le mari amoureux rompt son voyage et se vient établir chez elle, c'est-à-dire y dîner et y souper; car, pour habiter ensemble, elle ne voulut pas en entendre parler de trois mois, pour éviter tout soupçon injurieux pour elle et son mari. C'étoit la plus belle amitié du monde pendant six semaines : au bout de ce temps-là, elle s'est ennuyée de cette vie et a repris une aversion pour son mari outrée ; et, sans lui faire de brusqueries, elle avoit un air si désespéré et si triste qu'il a pris le parti d'aller chez son père. Elle prend toutes les mesures imaginables pour qu'il ne revienne point. Je lui ai représenté durement toute l'infamie de ses procédés : elle a voulu, par instance et par pitié, me toucher et me faire revenir à ses raisons. J'ai tenu bon; j'ai été trois semaines sans la voir : elle est venue me chercher. Il n'y a sortes de bassesses qu'elle n'ait mises en usage pour que je ne l'abandonnasse pas. Je lui ai dit que le public s'éloignoit d'elle comme je m'en éloignois; que je souhaiterois qu'elle prît autant de peine à plaire à ce public qu'à moi; qu'à mon égard, je le respectois trop pour ne lui pas sacrifier mon goût pour elle. Elle pleura beaucoup : je n'en fus point touchée. La fin de cette misérable conduite, c'est qu'elle ne peut vivre avec personne et qu'un amant qu'elle avoit avant son raccommodement avec son mari, excédé d'elle, l'avoit quittée ; et quand il apprit

qu'elle étoit bien avec M. du Deffand, il lui a écrit des lettres pleines de reproches et il est revenu, l'amour-propre ayant réveillé des feux mal éteints. La bonne dame n'a suivi que son penchant, et, sans réflexion, elle a cru un amant meilleur qu'un mari ; elle a obligé ce dernier à abandonner la place : il n'a pas été parti que l'amant l'a quittée. Elle reste la fable du public, blâmée de tout le monde, méprisée de son amant, délaissée de ses amies : elle ne sait plus comment débrouiller tout cela. Elle se jette à la tête des gens pour faire croire qu'elle n'est pas abandonnée. Cela ne réussit pas ; l'air délibéré et embarrassé règne tour à tour dans sa personne. Voilà où elle en est et où j'en suis avec elle.

Madame de Tencin est toujours si outrée contre moi, parce que je n'ai fait aucune démarche pour remettre les pieds chez elle, qu'elle m'a déclaré une guerre ouverte. Elle envoie savoir si je dîne ici pour ne pas y venir si j'y suis. Je ne suis pas plus alarmée de cette nouvelle disgrâce que des autres. On me persécuta l'autre jour pour faire ma paix avec elle : je répondis à cela que je ne demandois pas mieux ; que tout ce qui étoit de la famille Ferriol m'étoit respectable ; qu'il n'y avoit que cette raison qui me fît désirer que madame de Tencin ne fût pas fâchée contre moi ; mais que je ne me sentois pas assez de religion pour présenter

ma seconde joue, et que je n'irois jamais demander pardon à madame de Tencin de ce qu'elle m'avoit fait refuser sa porte ; que je ne connoissois que madame de Ferriol dans le monde pour laquelle je pusse faire cette démarche ; que madame de Tencin n'avait aucun droit sur moi pour en agir aussi mal ; que, si elle prétendoit que j'avois tenu de mauvais discours sur elle, je répondrois comme madame de Sainte-Aulaire, qui répondit, sur la même accusation, que s'il étoit vrai qu'il fût revenu à madame de Tencin qu'elle avoit mal parlé d'elle, elle en étoit bien affligée parce que cela lui faisoit voir qu'elle avoit des amis perfides. Je suis dans ce cas : j'ai pu dire à mes amis ce que je pensois ; mais, pour l'amour de moi et de mes devoirs, je n'en ai point parlé ailleurs ; et, même dans l'accident de la Fresnais, qui est ce qui l'aigrit contre tous les gens dont elle n'a pas besoin, j'ai dit que c'étoit l'affaire du monde la plus malheureuse, qu'il n'y avoit personne qui fût à l'abri d'un fou qui venoit se tuer chez vous.

Ma vie est assez douce. Si je vous avois à Paris, le Roi ne seroit pas plus heureux que moi. Les étrennes m'affligent un peu ; tout le monde m'en donne, et je ne puis en donner à personne. Je prends mon parti sur les gouttières de cette maison ; il y a des temps où les choses ne font pas autant d'impression ; c'est suivant l'état du cœur :

quand il est satisfait, on glisse facilement sur les épines qui se rencontrent toujours dans la vie. Il n'y en a point d'exempte. On radote toujours ici ; on se plaint sans cesse. Il y a quelques jours qu'elle s'adressa à Fontenay, qui lui répondit très-fortement et l'assura qu'elle ne persuaderoit jamais le public, et qu'elle le révolteroit contre elle-même ; qu'il étoit témoin que, la veille, j'avois été pressé extrêmement de rester à souper chez madame de Parabère avec le chevalier; que j'avois refusé et étois revenue à neuf heures, à pied et par la pluie. Cette justification m'a affligée ; les raisons ne font que l'aigrir. J'ai lieu d'être très-contente du chevalier : il a la même tendresse et les mêmes craintes de me perdre. Je ne mésuse point de son attachement. C'est un mouvement naturel chez les hommes de se prévaloir de la foiblesse des autres : je ne saurois me servir de cette sorte d'art; je ne connois que celui de rendre la vie si douce à ce que j'aime qu'il ne trouve rien de préférable : je veux le retenir à moi par la seule douceur de vivre avec moi. Ce projet le rend aimable; je le vois si content que toute son ambition est de passer sa vie de même. Peut-être cela nous conduira à ce que nous désirons tant : la nature de son bien est un furieux obstacle. Dieu nous regardera peut-être en pitié : j'ai des mouvemens quelquefois bien durs à combattre. Ce qu'il y a de surprenant, c'est

que je les ai eus toute ma vie : je me reproche..... Hélas ! que n'étiez-vous madame de Ferriol ! Vous m'auriez appris à connoître la vertu. Mais passons sur cela; cependant je suis, en fait d'amour, la plus heureuse personne du monde. Matière à réflexions pour de jeunes cœurs ! Pardonnez toutes mes foiblesses à l'aveu sincère que je vous en fais, et permettez que je vous parle de la petite. Elle est charmante : tout ce qui m'en revient m'empêche de me repentir de sa naissance ; et je crains que la pauvre petite n'en pleure plus que moi ; sa figure embellit tous les jours. J'ai envoyé Sophie , sous prétexte d'aller voir sa tante ; elle y a été quinze jours : elle en a été enchantée. Elle est adorée de tout le couvent ; elle a de la raison, de la bonté, de la fermeté : on lui fit arracher quatre dents, elle ne jeta aucun cri. On l'en loua : elle répondit : « A quoi m'auroit-il servi de crier ? ne falloit-il pas les arracher ? » Elle dit à Sophie qu'elle étoit bien fâchée que je n'allasse pas cette année la voir; qu'elle me prioit bien d'y venir l'autre ; qu'elle me remercioit de toutes mes bontés ; qu'elle savoit que l'on m'importunoit souvent pour elle, et qu'elle feroit tout ce qu'elle pourroit pour bien apprendre et être sage ; qu'elle ne vouloit pas que je me rebutasse. Elle est très-caressante : la pauvre petite sent déjà, je crois, le besoin qu'elle a de l'être. Son bon ami est au désespoir de ne pouvoir

plus la voir : il l'aime à la folie ; il lui prend des envies d'aller la voir que j'ai bien de la peine à combattre. Nous travaillons à lui faire une dot, en cas qu'elle ne voulût pas se faire religieuse. Si Dieu nous prête vie, elle pourra avoir quarante mille livres et quatre cents livres de rente. Elle serait très-bien mariée en province avec cela ; mais gare au pot au lait ! si elle avoit le malheur de nous perdre, elle seroit bien à plaindre. Je la recommanderai à d'Argental. Le chevalier a déjà placé deux mille écus pour elle seule. Adieu, Madame : voilà une lettre assez longue pour être écrite de suite ; mais je suis seule, et j'ai voulu en profiter pour causer longtemps avec vous. Je vous envoie une petite boîte d'écaille, couleur de feu ; je n'ai pu me refuser la satisfaction d'y prendre du tabac un jour, pour que vous disiez, quand vous en prendrez dedans, qu'elle a servi à la personne du monde qui vous aime le plus.

LETTRE XVII

De Paris, 1729.

Je boude de votre dernière lettre. Vous m'accusez, avec la dernière injustice de ne pas vous aimer, et vous ajoutez que lorsque l'on aime l'on adopte les sentimens et la façon de penser de nos amis. Hélas! Madame, je vous ai vue malheureusement beaucoup trop tard. Ce que je vous ai dit cent fois, je vous le répéterai. Dès le moment que je vous ai connue, j'ai senti pour vous de la confiance et l'amitié la plus forte. J'ai eu un sincère plaisir à vous ouvrir mon cœur; je n'ai point rougi de vous confier toutes mes foiblesses : vous seule avez développé mon âme; elle étoit née pour être vertueuse. Sans pédanterie, connoissant le monde, ne le haïssant point, et sachant pardonner suivant les circonstances, vous sûtes mes fautes sans me mésestimer. Je vous parus un objet qui méritoit de la compassion et qui étoit coupable sans trop le savoir. Heureusement c'étoit aux délicatesses mêmes d'une passion que je devois l'envie de connoître la vertu. Je suis remplie de défauts, mais je respecte et j'aime la vertu : ne m'ôtez pas, par un soupçon,

ce mérite-là. Que je vous suis obligée d'aimer quelqu'un qui pratique si mal les conseils que vous lui avez donnés, et qui suit encore moins de si bons exemples! Mais ma passion est forte, tout me la justifie. Il me semble que je serois ingrate et que je dois conserver l'amitié du chevalier pour cette chère petite. Elle est un nœud qui entretient notre passion; souvent ce nœud me la fait envisager comme mon devoir. Si vous êtes équitable, croyez qu'il ne m'est pas possible de vous aimer plus que je vous aime : non, vous n'en doutez point. J'ai pour vous l'amitié la plus tendre : je vous aime comme ma mère, ma sœur, ma fille, enfin comme tout ce qu'on doit aimer. Mon attachement renferme tous les sentimens, l'estime, l'admiration et la reconnoissance; et rien ne peut jamais effacer de mon cœur une amie aussi estimable que vous. Ne me dites donc plus des choses qui m'affligent.

J'ai retardé de vous écrire, vous l'avouerai-je? dans le dessein de vous punir; mais je me suis assurément punie de ce sentiment de vengeance en me privant de mon unique plaisir, qui est de m'entretenir avec vous. D'Argental vous assure de ses respects. La mort de la Lecouvreur l'a beaucoup occupé. Je vais vous conter toute cette histoire un peu au long.

Madame de Bouillon est capricieuse, violente, emportée, excessivement galante : ses goûts s'é-

tendent depuis le prince jusqu'aux comédiens. Dans le mois dernier, elle se prit de fantaisie pour le comte de Saxe, qui n'en eut aucune pour elle. Ce n'est point qu'il se piquât de fidélité pour la Lecouvreur, qui est depuis longtemps sa véritable inclination, car il avoit, avec cette passion, mille goûts passagers ; mais il n'étoit ni flatté ni curieux de répondre aux emportemens de madame de Bouillon, qui fut outrée de voir ses charmes méprisés et qui ne mit pas en doute que la Lecouvreur ne fût l'obstacle qui s'opposoit à la passion que le comte devroit avoir naturellement pour elle. Pour détruire cet obstacle, elle résolut de se défaire de la comédienne. Elle fit faire des pastilles pour servir à cet horrible dessein, et elle choisit un jeune abbé qu'elle ne connoissoit point pour être l'instrument de sa vengeance. Cet abbé a le talent de peindre. Il fut abordé par deux hommes, aux Tuileries, qui lui proposèrent, après une conversation assez longue et qui rouloit sur sa pauvreté, de se tirer de sa misère et de s'insinuer, à la faveur de son habileté à peindre, chez la Lecouvreur, et de lui faire manger des pastilles que l'on lui donneroit. Le pauvre abbé se défendit beaucoup sur la noirceur du crime ; les deux hommes lui répondirent qu'il ne dépendoit plus de lui de refuser, qu'il lui en coûteroit la vie s'il n'exécutoit pas ce qu'on lui demandoit. L'abbé, effrayé, promit tout. On le conduisit chez madame

de Bouillon, qui lui confirma les promesses et les menaces et lui remit les pastilles. L'abbé demanda quelques jours pour l'exécution de ses projets. Mademoiselle Lecouvreur reçoit un jour, en rentrant chez elle avec un de nos amis et une comédienne nommée La Motte, une lettre anonyme par où on la prie instamment de venir seule ou avec quelqu'un de sûr au jardin du Luxembourg, et qu'au cinquième arbre d'une grande allée elle trouvera un homme qui avoit des choses de la dernière conséquence à lui apprendre. Comme c'étoit précisément l'heure du rendez-vous, elle remonte en carrosse et y va avec les deux personnes qui étoient avec elle. Elle trouve l'abbé, qui l'aborde et lui raconte l'odieuse commission dont il est chargé, et qu'il est incapable d'un crime comme celui-là; mais qu'il est dans une grande perplexité, parce qu'il étoit sûr d'être assassiné. La Lecouvreur lui dit qu'il falloit, pour la sûreté de l'un et de l'autre, dénoncer toute cette affaire au lieutenant de police. L'abbé répondit qu'il craignoit, en le faisant, de se faire des ennemis qui étoient trop puissans pour qu'il y pût résister; mais que, du moment qu'elle croyoit cette précaution nécessaire pour sa vie, il ne balançoit point à soutenir ce qu'il lui avoit dit. La Lecouvreur le mena dans son carrosse chez M. Hérault, lieutenant de police, qui, sur l'exposition du fait, demanda à l'abbé les pas-

tilles et les jeta à un chien, qui creva un quart d'heure après. Il lui demanda ensuite laquelle des deux Bouillon lui avoit donné cette commission, et quand l'abbé lui répondit que c'étoit la duchesse, il n'en fut point surpris. M. Hérault continua à le questionner et lui demanda s'il oseroit s'exposer à soutenir cette affaire : l'abbé lui répondit qu'il pouvoit le faire mettre en prison et le confronter avec madame de Bouillon. Le lieutenant de police les renvoya et fut instruire le cardinal de cette aventure. Celui-ci fut très-irrité : il vouloit, dans les premiers momens, qu'on instruisît cette affaire avec beaucoup de sévérité ; mais les parens et les amis de la maison de Bouillon persuadèrent le cardinal de ne point mettre au jour une chose aussi scandaleuse que celle-là, et l'on parvint à l'assoupir. Au bout de quelques mois, on ne sait ni par où ni comment, cette aventure fut publique. Elle fit un bruit horrible. Le beau-frère de madame de Bouillon en parla à son frère, et lui dit qu'il falloit absolument que sa femme se lavât d'un pareil soupçon, et qu'il devoit demander une lettre de cachet pour faire enfermer l'abbé. Il ne fut pas difficile d'obtenir cette lettre de cachet : on arrêta le pauvre malheureux et on le mena à la Bastille. On le questionna : il soutint avec fermeté ce qu'il avoit dit. On lui fit beaucoup de menaces et bien des promesses s'il vouloit se dédire. On lui proposa toutes

sortes d'expédiens, comme de folie ou de passion pour la Lecouvreur, qui l'a engagé à faire cette fable pour s'en faire aimer. Rien ne l'ébranla, et il ne varia jamais dans ses réponses. On le garda en prison. La Lecouvreur écrivit au père de l'abbé, qui demeuroit en province et qui ignoroit le malheur de son fils. Le pauvre homme vint tout de suite à Paris, sollicita et demanda que l'on fit le procès dans les formes à son fils ou qu'on lui rendît la liberté. Il s'adressa au cardinal, qui demanda à madame de Bouillon si elle vouloit que l'on instruisît cette affaire, parce qu'on ne pouvoit le retenir en prison sans cela. Madame de Bouillon redoutoit les éclaircissemens; et, comme elle ne pouvoit le faire assassiner à la Bastille, elle consentit à son élargissement. Pendant deux mois que le père est resté à Paris, on n'a rien dit au fils. Le père étant retourné chez lui, l'abbé a eu l'imprudence de rester à Paris. Il a disparu tout à coup : on ne sait s'il est mort; on n'en entend plus parler. Depuis cela, la Lecouvreur a été sur ses gardes. Un jour, à la Comédie, après la grande pièce, madame de Bouillon lui envoya dire de venir dans sa loge. La Lecouvreur fut extrêmement surprise et répondit qu'elle étoit dans un déshabillé qui ne lui permettoit pas de paroître devant elle. La duchesse envoya une seconde fois. A cette seconde semonce, elle répondit que si elle lui pardonnoit de paroître, le

public ne lui pardonneroit pas ; mais qu'elle se tiendroit sur son passage, quand elle sortiroit, pour lui obéir. Madame de Bouillon lui fit dire de n'y point manquer, et, en sortant, elle la trouva, lui fit toutes sortes de caresses, lui donna beaucoup de louanges sur son jeu et l'assura qu'elle avoit eu un plaisir infini à lui voir exécuter aussi bien le rôle qu'elle avoit joué. Quelque temps après, la Lecouvreur se trouva mal au milieu d'une pièce que l'on ne put achever. Quand le comédien vint en faire compliment, tout le parterre demanda de ses nouvelles avec empressement. Depuis ce jour, elle a dépéri et maigri horriblement. Enfin, le dernier jour qu'elle a joué, elle faisoit *Jocaste* dans *l'Œdipe* de Voltaire. Le rôle est assez fort. Avant de commencer, il lui prit une dyssenterie si forte que, pendant la pièce, elle fut vingt fois à la garde-robe et rendoit le sang pur. Elle faisoit pitié de l'abattement et de la foiblesse dont elle étoit ; et, quoique j'ignorasse son incommodité, je dis deux ou trois fois à madame de Parabère qu'elle me faisoit grand'pitié. Entre les deux pièces on nous dit son mal. Ce qui nous surprit, c'est qu'elle reparut à la petite pièce et joua, dans *le Florentin*, un rôle très-long et très-difficile, et dont elle s'acquitta à merveille, et où elle paroissoit se divertir elle-même. On lui sut un gré infini d'avoir continué pour que l'on ne dît pas, comme on l'avoit fait au-

trefois, qu'elle avoit été empoisonnée. La pauvre créature s'en alla chez elle, et quatre jours après, à une heure après midi, elle mourut, lorsqu'on la croyoit hors d'affaire. Elle eut des convulsions, chose qui n'arrive jamais dans les dyssenteries; elle finit comme une chandelle. On l'a ouverte : on lui a trouvé les entrailles gangrenées. On prétend qu'elle a été empoisonnée dans un lavement. Son testament a été fait quatre mois avant sa mort. On ne doute point qu'elle n'eût quitté la Comédie à la clôture. Tout le public a une grande compassion de sa misérable fin. Si la dame soupçonnée fût venue à la Comédie dans ces entrefaites, elle auroit été chassée du spectacle. Elle a eu le front d'envoyer à la porte de la Lecouvreur, tous les jours, savoir de ses nouvelles. Elle a fait d'Argental exécuteur de son testament; il a eu assez d'esprit pour se mettre au-dessus du ridicule, et il a été approuvé des gens sages. M. Berthier dit qu'il a très-bien fait, qu'un honnête homme ne doit jamais refuser les occasions de faire du bien. Vous pouvez être assurée de tout ce que je viens de vous conter : je le tiens d'une amie de la Lecouvreur. Adieu, Madame; ne doutez plus, s'il vous plaît, de tout mon attachement.



SECONDE PARTIE

LETTRE XVIII

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire en réponse à un gros paquet que je craignois bien qui ne fût perdu. Le nouveau témoignage de votre amitié me comble de joie, et je recevrai votre écran avec transport, puisque c'est de l'ouvrage de ce que j'aime : cependant je me plains des souvenirs trop fréquens qu'il me donnera de vous. Je vous le dis avec vérité : j'ai autant de douleur de vous avoir perdue que de joie de vous avoir pour amie ; ces deux sentimens me combattent furieusement, et, si je n'avois pas l'espérance de vous revoir un jour, je ne sais, en vérité, si je voudrois vous avoir connue. Vous m'avez rendue si difficile que je suis toujours en colère. Pourquoi tous les cœurs ne sont-ils pas faits comme

le vôtre, ou du moins pourquoi n'ont-ils pas une de vos bonnes qualités ? Tout leur manque, probité inébranlable, sagesse, douceur, justice ; tout n'est qu'apparence chez les hommes : le masque tombe à la plus petite occasion. La probité n'est qu'un nom dont ils se parent ; ils paroissent justes, et ce n'est que pour condamner la conduite des autres ; de la douceur qui n'est qu'aigreur, de la générosité qui n'est que prodigalité, de la tendresse qui n'est que foiblesse : et toutes ces choses-là me font répéter à tous les instans que votre âme est capable de vertu dans sa perfection. Je m'aperçois que je blesse votre modestie : mes mouvemens du cœur vous sont connus ; vous savez que je dis toutes ces choses parce que je les pense, et que je n'ai jamais su flatter aux dépens de la vérité : pardonnez, en faveur de mon attachement, la petite honte que vous avez eue en lisant vos louanges. Vous m'avez rendue comme M. le duc d'Orléans, à la différence près que je ne suis pas si perverse que lui, et que je crois qu'il y a une personne dans le monde véritablement raisonnable. Il croyoit tout le monde malhonnêtes gens ; je suis bien prête à penser comme lui : cela me met très-souvent de mauvaise humeur, et je finis par vouloir devenir philosophe, trouver tout indifférent, ne m'affliger de rien, et tâcher d'être raisonnable pour ma propre satisfaction et pour la

vôtre. Je travaille très-sérieusement à me rendre heureuse, à ne me plus chagriner ; je sens que j'ai plus besoin que jamais d'avoir du courage.

La mauvaise humeur règne ici à un point insoutenable : je me suis gendarmée, je vois que cela tourne contre moi. Le public est très-sévère, parce qu'il ne juge que sur l'étiquette du sac, et mes peines lui paroissent petites : il lui semble que ce n'est que des bagatalles ; mais, hélas ! rien n'est bagatelle quand cela revient tous les jours. Je suis honteuse de me plaindre quand je vois tant de personnes qui valent mieux que moi et qui sont bien autrement malheureuses.

Il est temps de vous amuser un peu. Il est arrivé ici deux petites aventures que j'aurai du plaisir à vous conter parce que vous en aurez à les lire. Un gentilhomme du Périgord, fort riche, se maria, il y a plusieurs années, avec une demoiselle qui mourut sans lui laisser d'enfans. Les parens de sa femme le pensèrent ruiner pour la dot, et eurent des procédés si infâmes avec lui qu'il en eut beaucoup de chagrins et en fut malade. Cet homme avoit du goût pour le sacrement; mais ce qu'il avoit essuyé le fit résoudre de prendre une femme sans parens. Il écrivit à l'Hôtel-Dieu, et pria l'un des directeurs de lui chercher une fille trouvée de dix-sept à vingt-deux ans, grande, bien faite, brune, les yeux noirs, les dents belles, et qu'il

l'épouseroit. Le directeur montra cette lettre à M. d'Argenson, lieutenant de police, qui dit de faire sa commission. Il la fait : on dresse le contrat de mariage; le gentilhomme l'épouse : il en a eu trois enfans. Au bout de quelques années elle meurt. Son deuil fini, il récrit à un autre des directeurs de l'Hôtel-Dieu, le précédent étant mort. Il le prie de lui chercher une fille de trente-huit à quarante ans, blonde, grasse, fraîche et d'un bon tempérament ; qu'il avoit passé les jours du monde les plus heureux avec celle qu'on lui avoit déjà choisie, et qu'il ne doutoit pas qu'il ne choisît aussi bien que l'ancien directeur, auquel il s'étoit adressé la première fois. Celui-ci va chez M. Hérault, lieutenant de police, et montre la lettre qu'il vient de recevoir. M. Hérault lui dit, comme M. d'Argenson, de faire sa commission, qui étoit difficile parce que toutes les filles sont établies à cet âge-là. Il trouva enfin une sœur grise qui étoit telle qu'on la lui demandoit. Une des princesses de Conti a signé au contrat de mariage, il y a un mois.

Voici l'autre histoire : il y a un homme qui demeure aux environs des quais, qui, depuis sept à huit ans, se promène dès une heure jusqu'à six sur un des quais, sans jamais y avoir manqué d'un jour, quelque temps qu'il fasse. M. Hérault, en ayant été averti, lui envoya dire qu'il vînt lui par-

ler. Cet homme lui fit répondre qu'il n'iroit point, n'ayant rien à faire avec la police. M. Hérault s'y transporta, monta dans une chambre au quatrième, y trouva cet homme assis contre une table, qui lisoit, sa chambre garnie de livres. Il lui demanda pourquoi il ne venoit pas chez lui quand il le lui avoit fait dire. « Monsieur, lui répondit cet homme, je n'ai point l'honneur d'être de vos amis ; et, Dieu merci, je n'ai rien à démêler avec la justice. — Il est vrai, lui répondit M. Hérault, qu'il ne m'est point revenu que vous fissiez du mal. Pourquoi vous promenez-vous régulièrement, à la même heure, tous les jours, sur le quai ? — Parce que cela me fait du bien, lui repartit le promeneur. Pour vous éclaircir ma conduite, ajouta-t-il, je vous dirai, Monsieur, que je suis très-bon gentilhomme (il lui dit son nom) ; je jouissais de vingt-cinq mille livres de rente : le Système est venu, et il ne m'est resté que cinq cents livres de rente. J'ai pris le genre de vie proportionné à mon revenu ; j'ai gardé mes livres : l'air de la rivière me convient, et je suis venu m'établir dans cette chambre. Un peu de vanité m'a engagé à changer de nom : je dîne tous les jours, à midi, avec du bœuf à la mode, qui est excellent dans ce quartier ; je me lève de bonne heure, j'emploie ma matinée à lire, et, quand j'ai dîné, je vais prendre l'air sur le quai. Je suis très-heureux : je ne dépends de

personne, et je ne dérange point ma santé par cet exact régime. » M. Hérault trouva cet homme de très-bon sens. Il conta un jour cela au cardinal, qui lui dit : « Mais, si cet homme tomboit malade, il n'auroit pas de quoi se faire soigner ; dites-lui que le Roi lui donne trois cents livres de pension. » M. Hérault lui envoya dire de venir chez lui, se faisant beaucoup de plaisir de lui apprendre cette bonne nouvelle ; mais l'homme lui fit répondre qu'il ne pouvoit y aller, demeurant trop loin de chez lui. H. Hérault y retourna pour la seconde fois, et lui dit que le Roi lui donnoit trois cents livres. Il les refusa, disant qu'il s'étoit arrangé avec cinq cents livres, et qu'il n'en vouloit pas davantage. Malgré ce genre de vie, qui paroît triste, cet homme est fort gai. Il a deux amis, gens d'esprit, qui vont sur le quai pour causer avec lui. Il a beaucoup de connoissance du monde, du savoir, l'esprit simple et un talent singulier pour connoître, à la physionomie, le métier des gens qui passent. Il dira, par exemple : « Voilà le maître d'hôtel d'un évêque, en voilà un d'un financier ; voici un chevalier d'industrie ; celui-là est Gascon, celui-ci est Breton, » ainsi des autres. Adieu, ma chère dame : en voilà assez pour aujourd'hui. Je vous baise les mains mille fois.

LETTRE XIX

De Paris, 1729.

Je viens d'apprendre, Madame, la perte que vous avez faite de M. de Cambiac. Sans savoir ses dispositions, je prends part à votre affliction. Je connois la bonté de votre cœur : vous serez toujours affligée, de quelque façon qu'il en agisse avec vous. J'espère que je n'aurai rien à reprocher à sa mémoire et qu'il vous aura rendu justice : j'en attends la nouvelle avec impatience. J'ai couru risque de me trouver à sa mort. Si le projet que l'on avoit fait d'aller à Pont-de-Veyle n'avoit pas été renvoyé, je l'aurois vu mourir. J'attendois d'être sûre de mon voyage, c'est la raison qui m'a empêchée de vous écrire. Je voulois vous le mander positivement ; mais il y a trois mois que l'on en parle, et il n'y a pas de jour, depuis ce temps-là, que le projet ne change quatre ou cinq fois. Voilà où nous en sommes. Il est vrai que le temps de notre départ a été fixé au dix du mois prochain : il seroit temps de se préparer pour les paquets. Vous devez juger de l'empressement que j'ai que ce projet s'exécute, puisque j'aurois le bonheur de vous voir et de vous assurer de mon

respectueux attachement. Il n'y a rien de si joli que mon écran ; je ne permets pas à tout le monde de s'en servir. Je vis avec madame votre fille, qui est infiniment aimable : sa vertu, sa douceur, sa gaîté, la rendent charmante ; sa figure est toujours très-belle, et, en vérité, vous la trouverez encore mieux. Son teint est plus démêlé, et elle a des couleurs à croire qu'elle met du rouge ; et, toute connoisseuse que je suis pour cet ornement, j'y ai été trompée au point que je n'ai pu m'empêcher de lui frotter les joues, pour voir si elle n'en mettoit point. Elle a fait raccommoder son portrait, qui est à merveille à présent : elle est tentée d'en faire faire une copie pour vous la porter. Si je ne vais pas à Genève cette année, je la prierai de se charger du mien que je fais faire pour vous. Il sera en petit, c'est-à-dire d'un pied de haut, sur neuf pouces environ de large.

Nous sommes en guerre ouverte, madame de Tencin et moi, c'est-à-dire elle me l'a déclarée : pour moi, je me tiens coite ; et quand je suis forcée d'en parler, mes discours sont tranquilles et humbles ; mais je tiens bon pour ne pas demander pardon, parce que je suis offensée et que j'ai assez de maîtres sans m'en donner de gaîté de cœur. Je la fais plus enrager par cette conduite que si je me déchaînois contre elle. Monsieur son frère a tenu bon à toutes les attaques qu'elle a faites contre

moi. Je ne lui en ai pas ouvert la bouche, excepté une fois qu'il m'en parla devant madame de Ferriol. Je lui répondis avec toute la modération imaginable, et je finis par lui dire que j'avois espéré que toutes ces tracasseries n'iroient point jusqu'à ses oreilles ; que j'étois étonnée qu'on lui en eût parlé ; qu'il pouvoit bien me rendre la justice que jamais je ne m'étois plainte à lui de tout ce qu'on me faisoit. Cette conversation produisit une scène très-vive, le lendemain, entre le frère et la sœur. Cette dernière eut beau se plaindre et tourner mes discours malignement, il la fit taire. Madame votre fille vous contera tout cela, qui seroit trop long à écrire. Je suis enfin contente de l'archevêque. Je connois bien son cœur, je l'aimerai et l'estimerai toute ma vie.

A propos, il y a longtemps que vous me demandez des vers que vous m'aviez prêtés, relativement à la mort de madame votre mère. Je les trouvai l'autre jour dans ma cassette : je les joins à cette lettre. La poste part : il ne me reste que le temps de vous assurer de mon très-humble respect.

LETTRE XX.

De Pont-de-Veyle, 1729.

Nous voilà enfin arrivés à Pont-de-Veyle. Jugez, Madame, de ma joie. J'aurai donc le plaisir de vous voir et de vous embrasser bientôt ; j'ignore encore le moment où je jouirai de ce bonheur. J'attends que M. de Pont-de-Veyle soit ici, et les lettres de l'archevêque, pour m'arranger. D'ailleurs, madame votre fille est actuellement avec vous ; cela vous partageroit trop : je la veux laisser établir. Nous avons tous eu bien du regret de ne l'avoir pas eue ici quelques jours. Monsieur son mari me vint voir le lendemain de son départ. Il m'attendrit beaucoup ; je le trouvai si touché, et en même temps si raisonnable, si rempli de considération et d'estime pour madame votre fille, que, me connoissant, vous devez juger si je fondis en larmes. Il faut dédommager cette aimable femme de tous ses malheurs. Elle retrouvera des parens, des amies qui l'aiment bien tendrement. Mais, hélas ! il en feroit plus de cas si elle revenoit avec une fortune brillante. On pense de cette façon à Paris, et je crois que les hommes sont partout les mêmes. Pour vous, Madame, votre

tendresse et votre bonté vous la feront recevoir avec bien de la joie. C'est une grande douceur pour une mère de vivre avec une fille telle que la vôtre. Je vous la recommande comme ma sœur bien-aimée. Plaisante recommandation, penserez-vous ! En a-t-elle besoin ? N'est-elle pas ma fille, et une fille que j'aime tendrement ?

J'avois laissé ma lettre pour recevoir M. de Pont-de-Veyle, qui vient d'arriver dans ce moment ; il vous assure de ses respects. Je suis libre, et je serai bientôt auprès de vous. Préparez-vous à me trouver changée ; je ne m'en soucie que pour vous, que j'aime et respecte de tout mon cœur.

LETTRE XXI.

De Pont-de-Veyle, 1729.

Je ne puis vous dire, Madame, la douleur où je suis de vous avoir quittée. J'ai le cœur si gros et si serré que j'ai cru étouffer. La crainte de vous trop attendrir m'a fait me contraindre en me séparant de vous : j'ai fait ce que j'ai pu pour que vous ne vissiez pas couler mes larmes, mais j'en ai

gagné un mal de tête affreux. Si je n'avois pas la certitude de vous revoir, je ne sais pas, en vérité, de quoi je serois capable. Les réflexions morales m'accablent : la vie me paroît si courte, pour essuyer de si grandes peines, que je ne veux plus faire de connoissances, dans la crainte de m'exposer à la peine où je suis. Mais tout cela se détruit à mesure que je le pense : je me dis que je ne trouverai jamais d'amie qui mérite d'être aimée sur tous les points comme vous. Je ne pense plus à la retraite : mes idées là-dessus sont évanouies. Je me priverois par là absolument de l'espérance de vous aller voir souvent ; et d'ailleurs, Madame, je sens trop les conséquences de ce parti-là depuis que nous en avons parlé ensemble. Je puis me conduire aussi bien dans le monde, et même mieux. Plus ma tâche est difficile, plus il y a de mérite à la remplir ; et je dois, par reconnoissance, rester auprès de madame de Ferriol, qui a besoin de moi. Hélas ! Madame, je me rappelle sans cesse notre conversation dans votre cabinet : je fais des efforts qui me tuent. Tout ce que je puis vous promettre, c'est de ne rien épargner pour que l'une des choses arrive. Mais, Madame, il m'en coûtera peut-être la vie : car, pour les espérances, elles sont si éloignées que je mourrai peut-être de vieillesse avant qu'elles arrivent. On m'a chargée de cent mille jolies choses pour vous : il est juste que je

vous en fasse part. Voici deux articles de ses lettres :

Mille respects à votre amie : assurez-la qu'il y a tant de sympathie dans votre façon de penser et la mienne qu'il ne me seroit pas possible de ne pas partager avec vous les sentimens que vous avez pour elle.

Dans une précédente que je reçus à Lyon :

Je vous félicite du plaisir que vous avez eu de voir et d'embrasser madame Calandrini. Je connois votre cœur, et je ne suis pas surpris des larmes que la joie vous a fait répandre. J'en ai répandu aussi, ma chère Aïssé, en lisant votre lettre, et je n'ai pas été plus touché de la peinture que vous me faites de vos transports que de l'empressement avec lequel madame Calandrini vous a reçue. Dites-lui bien, je vous prie, que j'ai une extrême reconnoissance des marques de son souvenir : le goût que l'on a pour la vertu doit être la mesure du respect que l'on a pour elle. Je la crois trop juste et je lui crois trop de sentimens pour condamner l'amitié que vous avez pour moi. Si vous pouviez lui peindre l'attachement que j'ai pour vous, ma chère Silvie ! Dites-lui bien qu'il n'y a jamais eu et qu'il n'y aura jamais un moment dans ma vie où je cesse de vous aimer. Demeurez à Genève tout le temps que vous pourrez ; je regrette moins votre absence. J'imagine que votre santé y est en sûreté. Je suis en peine des

fatigues du retour. Conservez-vous, ma chère Aïssé; aimez-moi : c'est là le véritable fondement du bonheur de ma vie.

Voilà, Madame, bien des choses qui blessent ma modestie; mais aussi je serai plus excusable à combattre si lentement et si foiblement. Hélas! que l'on est heureuse quand on a assez de vertu pour surmonter de pareilles foiblesses! car enfin il en faut infiniment pour résister à quelqu'un que l'on trouve aimable, et quand on a eu le malheur de n'y pouvoir résister. Couper au vif une passion violente, une amitié la plus tendre et la mieux fondée! Joignez à tout cela de la reconnoissance: c'est effroyable! la mort n'est pas pire. Cependant vous voulez que je fasse des efforts : je les ferai; mais je doute de m'en tirer avec honneur ou la vie sauve. Je crains de retourner à Paris. Je crains tout ce qui m'approche du chevalier et je me trouve malheureuse d'en être éloignée. Je ne sais ce que je veux. Pourquoi ma passion n'est-elle pas permise? pourquoi n'est-elle pas innocente?

Mandez-moi au plus tôt de vos nouvelles. Permettez que je vous embrasse mille fois, et de tout mon cœur. Beaucoup d'amitiés à mesdames vos filles. Je les embrasse toutes. Souvenez-vous de votre Aïssé, et soyez persuadée de tout son attachement et de tout son respect pour vous : il est extrême.

LETTRE XXII.

De Pont-de-Veyle, 1729.

J'AI retardé de vous écrire parce que j'ai été assez incommodée : j'ai eu une colique très-violente. Je n'ai pas manqué de dire que c'étoit vous qui m'aviez préservée, car je n'ai eu aucun mal à Genève ; mes maux ont respecté ma joie : ils feroient bien mieux de ne pas se mêler à ma douleur. Je vous ai quittée, Madame, avec un chagrin extrême. Vos lettres m'ont serré le cœur et ont renouvelé mes larmes. A chaque instant je me rappelle la douceur, la tranquillité, la candeur avec laquelle j'ai passé ce peu de temps auprès de vous. J'ai trouvé les personnes avec qui je vivois à Genève selon les premières idées que j'avois des hommes, et non pas selon mon expérience. Je me retrouve presque, moi-même, comme dans le moment que j'entrois dans le monde, sans humeur, sans peines, sans chagrins. Combien tout a changé ! Que les habitans de ces lieux sont différens des vôtres ! Je n'ai pas eu un moment de bonne humeur depuis notre séparation. J'ai retrouvé ici des coliques, le serein, les concerts, les puces, les rats, et, qui pis est, des hommes, non pas de l'ancienne

roche, mais de la nouvelle. Tenons-nous-en aux réflexions générales. Vous me pardonnerez bien de ne pas entrer, sur cette matière, dans des détails.

Vous m'affligez beaucoup de m'apprendre que madame votre belle-sœur P... est malade : je sais combien vous l'aimez, et je l'estime et l'aime de tout mon cœur. J'ai fait vos complimens à l'archevêque et aux autres, qui vous en remercient. Ce premier m'a fait beaucoup de questions sur mon séjour auprès de vous, sur la douleur de nous séparer et sur votre ville. Il se flatte qu'on l'aime un peu dans ce pays-là. Je n'ai pas manqué de lui dire que l'on m'avoit demandé de ses nouvelles. J'ai nommé les gens qu'il dit ses amis. Il m'a grondée de ne lui avoir pas emprunté sa litière pour vous aller voir, qu'il y seroit allé lui-même très-volontiers, vous aimant beaucoup. Il me fit faire la description de votre maison de campagne, de la façon dont vous viviez en ville : en un mot, il s'informa de tout, soit par amitié pour vous, soit pour me dire des choses obligeantes. Il réussit très-bien, car je lui sus le meilleur gré du monde de toutes ses questions. Pour sa sœur, elle ne m'en fit que très-peu et elle cherchoit des discours pour elle, et rien autre. M. de Pont-de-Veyle partage de tout son cœur mon enthousiasme.

Nous passons, d'ailleurs, notre temps ici assez tristement. Le matin, après la messe, l'archevêque

s'enferme avec un jésuite jusqu'à dîner. Après le dîner, une partie de quadrille pleine de rapine et d'aigreur : le tout pour cinq sous que l'on ne paye point; toujours une compagnie de la ville, peu divertissante, et à qui il faut faire autant de cérémonies qu'à des intendans. Sur le soir on va se promener. La maîtresse du logis et moi, nous restons, l'une à lire, l'autre à tricoter ou à découper. Après la promenade, un concert qui arrache les oreilles. On soupe très-mal : on n'a ni bons poissons, ni des amies. Songez-vous bien à la différence de ce séjour à Genève pour moi, et combien j'ai de raisons pour vous regretter?

Vous pouvez m'écrire en toute sûreté : on me rend directement mes lettres. La personne qui les retire a ordre de les remettre à moi seule, pas même à ma fidèle Sophie. La peur que l'on a de payer les ports de lettres fait que l'on n'ose pas demander si j'en ai eu. L'archevêque paye mes places et celles de Sophie dans la diligence : c'est bien honnête à lui assurément. Malgré toutes les avarices de madame de Ferriol, sa mauvaise humeur et ses discours souvent désobligeans, elle étoit dans une grande inquiétude de ma santé pendant mon séjour auprès de vous. Elle disoit : « Elle est partie malade ; elle a la fièvre ou la petite vérole. » Elle paroissoit aussi en peine de moi que de son fils. Sa femme de chambre disoit à Sophie que

sa maîtresse ne pouvoit passer l'hiver auprès de son frère, à Embrun, sans moi, et que la crainte que je ne voulusse pas y aller l'empêcheroit d'y penser. Concevez-vous, Madame, à la façon dont elle agit avec moi, qu'elle puisse regarder comme un malheur de ce que je serois séparée d'elle? D'Argental m'a écrit : je reçus sa lettre en revenant de chez vous. Il y avoit cent mille choses pour vous; je vous les laisse imaginer : ma lettre seroit trop longue si je vous les répétois. Nous partons d'ici dans quinze jours pour aller à Ablon. Madame de Ferriol y sera dix ou douze jours. Pour moi, j'irai à Sens, voir qui vous savez. J'y resterai le plus que je pourrai. Madame de Ferriol m'y viendra joindre. Vous aurez des détails de mon entrevue : j'aurai vu cette année tout ce qui m'est cher. Adieu, Madame; mes sentimens et mon âme vous sont dévoués.

LETTRE XXIII.

De Pont-de-Veyle, novembre 1729.

VOILA enfin le bienheureux jour arrivé. Je pars d'ici demain matin, et je n'ai que la nuit à passer. Madame de Ferriol avoit bien raison de dire que je ne pouvois tenir ici. En revenant de chez vous,

je suis morte d'ennui, et ma santé, d'accord avec l'ennui, m'a très-maltraitée. Je me suis fait saigner; cela ne m'a pas réussi : mes maux de tête et mes coliques sont toujours aussi fréquens; peut-être est-ce l'air du pays et les eaux.

J'attendois une réponse de vous avant de partir, mais j'espère que vous aurez la bonté de m'écrire à Sens. J'y serai le 15 de ce mois. Mon adresse est chez madame de Villette, abbesse de Notre-Dame. Madame de Bolingbroke a pensé mourir, à Reims, d'une colique, à quoi elle est sujette. Elle a été à l'extrémité : elle est mieux, et je la trouverai à Sens. Mandez-moi de vos nouvelles et de celles de madame P... Sa sciatique m'inquiète. Vous êtes, je crois, de retour en ville, assise sur ce bon canapé, avec vos aimables filles autour de vous, et toute votre famille empressée à vous voir. Vous jouissez de l'estime et de l'amitié de tout ce qui est auprès de vous, et vous n'avez aucun sentiment pénible à combattre. Que je souhaiterois passer mes jours ainsi! Vous savez à qui je dois des complimens : voulez-vous bien les faire à votre choix? Pour monsieur votre mari, je ne vous en charge pas : j'ai remarqué que vous aviez toujours un peu de jalousie. Madame votre fille voudra bien lui faire quelques agaceries de ma part, et me rendre ce petit service; en reconnoissance, je l'embrasse de tout mon cœur.

Madame de Nesle est morte, dit-on, de la rougeole; mais les amies particulières, et qui sont, par conséquent, au fait, disent qu'il y avoit complication de maux, et que d'aussi robustes qu'elle y auroient succombé. M. de Richelieu est dans le même cas, excepté qu'il n'est pas mort; mais on me mande qu'il se meurt. Madame d'Aumont et son mari, qui n'ont que la rougeole, s'en tirent très-bien. Je ne sais si je vous ai mandé que M. de la Ferrière marie sa fille à un homme qui a vingt mille livres de rente, et qui demeure à Lyon. C'est une grande joie pour la mère d'avoir sa fille auprès d'elle. Ils méritent bien tous deux de trouver ce beau parti, car ils avoient refusé pour leur fille un homme fort riche, mais vieux, et qu'elle n'auroit pu aimer. Ils lui donnent dix mille écus et vingt mille francs après leur mort. C'est une très-aimable fille. Adieu, Madame; j'ai bien de la peine à vous quitter. Plût à Dieu que je fusse avec vous réellement! Je ne pourrois plus m'en séparer. Il m'en a trop coûté et il m'en coûte trop tous les jours en m'en souvenant. Adieu, Madame, je vous aime de tout mon cœur. Je vais encore m'éloigner de vous, et ce n'est pas sans regrets. Vous aurez de mes lettres quand je serai à Paris : je serai trop occupée à Sens pour avoir le temps de vous écrire.

LETTRE XXIV.

De Paris, 17 novembre 1729.

Vous m'avez demandé un compte exact de mon retour à Paris et de mon séjour à Sens. J'ai trouvé la petite très-grande, mais fort pâle. Sa figure est noble; elle est bien faite; elle a les plus beaux yeux que vous ayez vus, l'air délicat. Elle a de l'esprit, de la douceur, de la raison, mais d'une distraction inouïe, le caractère et le cœur à souhait. Je crois, sans prévention, que ce sera un bon sujet. La pauvre petite m'aime à la folie : elle fut si saisie de joie de me voir qu'elle fut prête à se trouver mal. Vous devez juger de tout ce que je sentis en la voyant: mon émotion étoit bien vive, d'autant plus qu'il falloit la cacher. Elle me dit cent fois que c'étoit un bien heureux jour pour elle que celui de mon arrivée. Elle ne pouvoit me quitter; et cependant, dès que je la renvoyois, elle s'en alloit avec une douceur extrême; elle écoutoit mes avis, et paraissoit appliquée à en profiter. Elle ne cherchoit point à s'excuser de ses fautes, comme les enfans. Hélas! la pauvre petite, quand je suis partie, étoit si pénétrée de douleur que je n'osois la regarder, tant elle m'attendrissoit: elle ne pouvoit parler. J'emmenai

l'abbesse avec moi pour voir madame de Bolingbroke, qui étoit à Reims, où elle avoit été très-mal, et qui comptoit de là aller à Paris. Tout le couvent étoit en pleurs du départ de l'abbesse, et la pauvre petite disoit: « Pour moi, Mesdames, je suis aussi fâchée que les autres de vous voir partir; mais je crois que cela est nécessaire, et que madame de Bolingbroke sera bien aise de vous voir et que votre vue lui fera du bien. C'est ce qui me console un peu de votre départ. » Et puis la pauvre petite étouffoit. Elle s'assit sur une chaise, n'ayant pas la force de se soutenir, et elle m'embrassoit et me disoit : « Voilà un furieux contre-temps, ma bonne amie : car vous seriez restée ici davantage. Je n'ai ni père ni mère : soyez, je vous prie, ma mère; je vous aime autant que si vous l'étiez. » Vous jugez, ma chère dame, dans quel embarras ce discours me mettoit; mais je me suis très-bien conduite. J'y ai resté quinze jours, et mon rhumatisme m'a prise là : je fus perclue de tout mon corps. Pendant deux jours, elle ne me quitta pas. Elle resta cinq heures d'horloge au chevet de mon lit, sans qu'elle voulût me quitter; elle me lisoit pour m'amuser, et puis elle m'entretenoit, et je m'assoupis un moment. Elle craignoit de me réveiller, et n'osoit respirer. Une personne de trente ans n'auroit pas été plus capable d'attention. Mademoiselle de Noailles vouloit qu'elle vînt jouer avec elle : elle la pria de

l'en dispenser, ne voulant point me quitter. Enfin, Madame, je suis persuadée que, si elle avoit le bonheur d'être connue de vous, vous l'aimeriez beaucoup. Madame de Bolingbroke la veut emmener avec elle et avoir soin de sa fortune, ce qui afflige terriblement qui vous savez ; il en est fou. Je ne puis exprimer toute la joie qu'il a eue de mon retour : tout ce que la vivacité d'une passion violente peut faire faire et dire, il l'a fait et dit. Si c'est jeu, il est bien joué. Il est revenu plusieurs fois, après de longues et pénibles chasses. Enfin le roi lui dit la dernière fois, quand il demanda congé (car il faut le demander toujours au roi directement), ce qu'il avoit tant à faire à Paris. Il fut déconcerté de la demande, et rougit ; il ne put dire autre chose, sinon qu'il avoit des affaires.

Ce 2 décembre.

Depuis seize jours que cette lettre est écrite, le chevalier est revenu de Marly avec la fièvre, une attaque d'asthme et un rhumatisme sur les reins; il souffre beaucoup. Je suis dans un état violent; il faut que je vous écrive pour me distraire : je n'ai de consolation que celle de penser à vous. Si j'étois plus raisonnable, j'oserois vous faire part de toutes mes réflexions. J'ai beaucoup de chagrins; il n'y

auroit que vous qui pourriez entrer dans mes peines. Le résultat de tous mes regrets, c'est que je vous aime tendrement, que vous méritez de l'être et qu'il n'y a que vous dans le monde qui en êtes digne. Vous me répondrez à cela qu'il y a bien de l'orgueil et de l'amour-propre dans ce que je dis. Il peut y en avoir un peu, mais ce n'est pas dans le sens que vous l'entendez. Je suis très-imparfaite; mais j'exige des autres ce que je n'ai pas moi-même. Toutes vos qualités me sont agréables, quoique je n'aie pas le bonheur de les posséder. La vertu, l'esprit, la douceur, la délicatesse, l'honnête sensibilité, la pitié pour les malheureux et pour ceux qui ne sont pas dans le bon chemin, sont des qualités utiles pour les autres, quoique l'on ne les possède pas soi-même. Encore une chose qui satisfait mon cœur, c'est que je sens que je puis dire tout ce que je pense de vous sans pouvoir être accusée de prévention ni de flatterie. Vous êtes, enfin, selon mon cœur et mon âme. L'amour me fait partager mon cœur avec vous, Madame; mais, si je ne trouvois pas dans l'objet ces vertus que j'aime en vous, il ne subsisteroit pas. Vous m'avez rendue délicate sur cet article. Je l'avoue à la honte de l'amour, il cesseroit s'il n'étoit pas fondé sur l'estime. Adieu, Madame.

LETTRE XXV.

De Paris, 1730.

Vous êtes surprise, Madame, que j'aie été si longtemps sans avoir eu l'honneur de vous écrire : ce n'est pas assurément que je n'en eusse une grande envie; mais j'ai été assez incommodée d'un très-gros rhume qui m'a fait garder le lit. J'ai voulu plusieurs fois me lever de bonne heure pour me mettre à mon écritoire, pour causer avec vous, et toutes les fois j'ai été interrompue, soit par des visites ou par des invitations. J'ai été premièrement nichée dans un galetas, pendant quinze jours que madame de V... et sa compagnie se sont emparées de ma chambre et de tous mes ustensiles. Après cela, madame de Bolingbroke est arrivée de Reims malade et dans un grand besoin de nous tous pour l'aider à se ranger dans sa maison et à recevoir ses visites; elle est un peu mieux. Toutes les personnes qui ont des bontés pour moi se relayent pour ne pas me laisser un instant tranquille; je ne suis pas rentrée pour me coucher avant trois heures du matin. Je vis hier monsieur votre neveu, que j'ai trouvé beau et bien fait. Je viens d'apprendre quelque chose qui m'a surprise. M. de Bellegarde a dit à

M. de Marcieu que madame votre cousine n'avoit jamais voulu l'écouter comme amant; qu'elle lui avoit dit que ses discours ne lui convenoient pas, et que, s'il continuoit, elle ne le verroit plus; qu'un homme de sa naissance et de son âge devoit mieux faire que l'amour; qu'il devoit aller dans les pays étrangers, chercher du service; qu'elle lui prêteroit dix mille écus, et que, s'il avoit besoin de davantage, elle le lui feroit tenir; qu'elle ne disconvenoit pas qu'elle n'eût beaucoup d'estime et d'amitié pour lui, mais qu'elle ne vouloit point d'amour. Il a assuré M. de Marcieu, à qui il a raconté cette conversation telle qu'elle étoit, qu'il partoit de suite pour la Pologne, et que, n'ayant aucun secours de sa famille, il se trouvoit dans le cas d'accepter les offres de madame de V..., et qu'il devoit aux procédés généreux et désintéressés de cette dame la plus grande reconnoissance. Je ne puis m'empêcher, je vous l'avoue, de trouver cela très-bien, si cela est.

Je suis si lasse des humeurs de mademoiselle Bideau que je suis résolue de me tirer de ses pattes à quelque prix que ce soit. Je vendrai ce qui me reste de pierreries, me défaisant sans regrets de ces joyaux qui me divertissent, mais qui me seroient insupportables si je continuois d'avoir un fardeau si pesant. Elle exige beaucoup de moi : elle trouve que je lui ai trop d'obligations pour que ma recon-

noissance soit bien grande. Elle traite de manie et de sottise ce qu'elle a pratiqué toute sa vie. La dévotion, qui à présent est sa seule ressource, sert encore à me tyranniser. Rien n'est si difficile que de faire son devoir auprès des gens que l'on n'aime point et que l'on n'estime point. Madame de Ferriol est d'une avarice sordide : elle ne fait plus que végéter, mais d'une façon si triste ! elle est si aigre que personne n'y peut tenir : tout le monde l'abandonne. D'Argental m'a tant parlé de vous et des vôtres, et avec tant d'attachement, que je lui en sais un gré infini et l'en aime davantage.

Le maréchal d'Uxelles a quitté la cour avec courage ; mais il est comme Charles-Quint, il s'en repent. Il se flatte, dit-on, que le roi lui ordonnera de revenir; mais il ne lui a rien dit. On assure que c'est à l'occasion du traité qu'il l'a quittée : cela lui fait honneur, car le public n'en a pas été content.

Le chevalier est mieux. Je voudrois bien qu'il n'y eût plus de combat entre ma raison et mon cœur, et que je pusse goûter parfaitement le plaisir que j'ai de le voir ; mais, hélas ! jamais. Mon corps succombe à l'agitation de mon esprit : j'ai de grandes coliques d'estomac ; ma santé est furieusement dérangée. Adieu, Madame ; je finis cette lettre, qui n'est qu'une rapsodie ; je ne sais comment vous vous en tirerez.

LETTRE XXVI.

De Paris, mars 1730.

Je vis hier M. de Villars, qui me dit qu'il vous envoyeroit son portrait incessamment : il a été assez incommodé. Je lui sus bien bon gré de ce qu'il passa deux heures dans ma chambre ; nous fûmes seuls, et nous parlâmes de Genève tout à notre aise. Depuis trois mois je suis garde-malade : madame de Bolingbroke a été très-mal. Je l'ai vue beaucoup souffrir ; j'ai cru plusieurs fois qu'elle resteroit dans mes bras ; elle est actuellement dans un état très-languissant. Elle ne mange presque point, et son dégoût seul seroit capable de mettre aux abois une personne en santé. Elle a toujours une fièvre lente : il y a des momens où l'on craint qu'elle ne s'éteigne comme une chandelle. Elle a bien du courage, et c'est ce qui la soutient. Vous ne croiriez pas, en l'entendant causer quelquefois, qu'elle fût malade, à la maigreur près, qui est extrême. La machine s'affoiblit tous les jours ; elle a un peu mieux mangé ces deux jours. Silva et Chirac, ses médecins, ne connoissent point son mal et ne travaillent pas avec connoissance de cause. Madame de Ferriol ne veut point remédier opiniâtrément à une bouffis-

sure qui est répandue sur son visage. Elle est d'un changement si grand que, si vous la rencontriez, vous ne la reconnoîtriez pas : elle est menacée d'apoplexie et d'hydropisie. Elle est engourdie au point que, quand elle est une demi-heure assise, elle ne peut se relever ; elle dort partout. La maladie de son maréchal la tient un peu alerte ; elle en est très-affligée.

Il faut vous parler de nouvelles. Vous savez apparemment la mort du pape. Le cardinal Alberoni se flatte de l'être. Les sauvages de la Louisiane ont égorgé une colonie françoise. Une sauvagesse aimoit un François, et l'avertit de ce qu'on tramoit contre sa nation. Celui-ci le dit au commandant, qui fit comme le maréchal de Villars et crut que l'on n'oseroit point l'attaquer. Il a été puni comme son modèle, car il a été le premier égorgé. La question est de savoir lequel a été le plus puni. L'exil pour un homme ambitieux est pire que la mort : le commandant auroit peut-être préféré la vie. On prétend que les Anglois ont animé les sauvages : on est très-embarrassé sur le parti à prendre avec eux. Cela a fait baisser les actions et a causé bien des alarmes. Pour moi, j'en ai une très-petite, parce que j'y suis bien peu intéressée, n'ayant que la moitié d'une action ; mais, mes amis en ayant, cela suffiroit pour que j'en fusse inquiète. J'en ai parlé à une personne assez au fait, qui m'a assuré

que l'on feroit mal de les vendre. La vie est si mêlée de chagrins qu'il faut, Madame, n'être pas si sensible. Moi qui vous parle, je me tue de sensibilité.

M. Orry, intendant de Quimper-Corentin (?), vient d'être fait contrôleur général : on a remercié M. Des Forts. On dit que le nouveau ministre a de l'esprit et de la capacité. Cela a pourtant surpris tout le monde. Mes chères sœurs, permettez-moi ce nom avec mesdames vos filles ; j'ai pour elles les sentimens que l'on a pour d'aimables sœurs : embrassez-les, je vous prie, pour moi, aussi bien que votre mari, pour qui j'aurai toute ma vie de la coquetterie et de la reconnoissance.

Je suis très-incommodée depuis six semaines. J'ai de la diarrhée qui m'a débarrassée de mon rhumatisme et de mes coliques ; mais le remède pourroit être plus dangereux que le mal. Je suis maigrie et très-foible ; je vais prendre de l'émétique. Adieu, Madame ; aimez-moi toujours un peu. Soyez persuadée que personne ne vous aime plus tendrement, ne vous estime et ne vous honore plus parfaitement. Vous feriez le bonheur de ma vie si je pouvois vivre avec vous. Notre séparation me paroît tous les jours plus cruelle et m'afflige sensiblement. Quelque malheur qu'il y ait à sentir, mes sentimens pour vous seront toujours de la dernière vivacité.

LETTRE XXVII.

Décembre 1730.

Il y a mille ans, Madame, que je ne vous ai fait ma cour : ce n'est pas assurément que je ne pense bien à vous, et que je ne me rappelle tous les plaisirs que j'ai goûtés à Genève. La mémoire, soutenue par le sentiment, me représente tout, jusqu'aux moindres choses, bien vivement. Mes idées font bien du chemin : arrivée chez vous, je vous vois, je vous embrasse, je pleure de joie ; et mon cœur se serre lorsque je vois que ce n'est qu'en idée. Permettez que j'embrasse mes chères sœurs, mes chères bonnes amies ; j'ai bien du plaisir à vous aimer, et vous manquez ici à mon bonheur. Madame de Ferriol me flatte encore d'un voyage à Pont-de-Veyle ; elle se porte mieux. Pour ma santé, elle n'est pas bien merveilleuse. J'ai l'estomac fort dérangé, de grands maux de tête, souvent des rhumes, et beaucoup de foiblesse.

Je veux vous rendre compte de l'état de mes finances. Vous savez qu'il y a longtemps que je dois, et je dépensois sans trop savoir ce que je pouvois dépenser. Enfin, lassée de ce désordre,

j'ai emprunté deux mille écus, pour payer mes dettes criardes, que je rendrai dans quatre ans, en donnant par année dix-huit cents livres de mes rentes; je me réduis alors à douze cents livres : je serai bien à l'étroit, mais bien soulagée de ne devoir plus que quatre mille quatre cents livres à M. Pâris de Montmartel, à qui je donnerai mille livres par année. J'aurai le bonheur de ne voir plus de créanciers; ils ne seront pas si aises d'être débarrassés de moi que je le serai de l'être d'eux, car ils sont bonnes gens et ne m'ont point tourmentée. J'ai eu le plaisir d'arranger les affaires de Sophie de façon qu'elle est à proportion plus riche que moi. J'espère que nous mangerons notre revenu ensemble. Je ne puis assez vous exprimer la joie que j'ai d'avoir pris mon parti de payer pour n'avoir obligation à personne.

Madame P... se ressouvient-elle de moi? elle seroit bien ingrate si elle ne m'aimoit pas un peu, car je la respecte et l'honore infiniment. Ne m'oubliez point, s'il vous plaît, auprès de M. de Caze. Madame la duchesse de Saint-Pierre m'a beaucoup demandé de ses nouvelles et m'a chargée de lui faire ses complimens. Elle l'aime bien, à ce qu'elle m'a dit. Dites-lui que cette dame est toujours plus belle; elle a conservé un beau teint, une belle gorge : elle est comme à vingt ans. Elle est très-aimable, elle a vu bonne compagnie, et un

mari sévère et qui connoissoit le monde l'a rendue d'une politesse charmante. Elle sait conserver l'air d'une grande dame sans humilier les autres. Elle n'a du tout point cette politesse haute qui protége; elle a bien de l'esprit; elle sait dire des choses flatteuses et sait mettre les gens à leur aise.

Je fis, il y a quelques jours, vos complimens à madame de Tencin moi-même. Vous êtes surprise : mais écoutez, et vous le serez davantage. J'étois dans la chambre de madame sa sœur: elle entra; je voulus m'en aller. C'est ce que je faisois ordinairement, parce qu'elle me refusoit le salut. Elle étoit d'un embarras horrible: elle m'attaqua de conversation, loua d'abord la robe que je portois, me parla de la santé de madame sa sœur, et enfin elle resta deux heures à toujours causer et de très-bonne humeur. Nous vînmes à parler de notre voyage en Bourgogne, à Pont-de-Veyle, à Genève. Je pris cette occasion, et je lui dis que j'avois reçu dernièrement votre lettre où vous me chargiez de lui faire des complimens. Elle me dit que cela la surprenoit, qu'il y avoit des temps infinis qu'elle n'avoit entendu parler de vous. Je l'assurai que ce n'étoit pas votre faute, que presque dans toutes vos lettres vous me faisiez des complimens pour elle, et que, comme je n'avois pas l'honneur de la voir, j'en avois chargé plusieurs personnes, entre autres d'Argental; que, surtout

à mon départ de Genève, vous m'aviez recommandé de lui faire bien des amitiés de votre part. Elle me dit que ce ressouvenir lui faisoit bien du plaisir, parce qu'elle vous aimoit beaucoup. Elle me fit bien des questions sur votre santé et sur vos affaires. Je lui rendis compte de l'arrangement que vous aviez fait : elle dit à cela qu'elle vous reconnoissoit bien, et que personne n'étoit plus capable que vous de bons et nobles procédés. Depuis ce temps-là, nous nous sommes revues, nous avons fait la conversation comme si nous n'avions pas été mal ensemble, et sans éclaircissemens. J'en veux rester à ce point. Je ne vais pas chez elle. Il me sera difficile de l'éviter; mais, si j'y vais, fiez-vous-en à moi, ce sera sobrement.

On ne parle ici que de l'abbé Pâris, des miracles et des convulsions qui s'opèrent sur son tombeau. Les uns disent qu'il fait des miracles, les autres que ce sont des friponneries. Les partis s'exercent à outrance. Les neutres et les bons catholiques sont peu édifiés, c'est-à-dire les vrais. On n'entend que calomnie, fureur, emportement et friponnerie. Les mieux sont ceux qui ne sont que fanatiques, et ceux-là se croient tout permis. Voilà ce qui fait le sujet de toutes les conversations, et messieurs de B... les chansonnent. Il y a des couplets sur la duchesse douairière trop grossiers pour que je vous les envoie. On joue à l'Opéra *Callirhoé*,

qui ne réussit pas, quoique cet opéra soit intéressant et joli; mais le grand air, à présent, est de n'aller que le vendredi à l'Opéra; et d'ailleurs, comme tout est esprit de parti, les partisans de la Le Maure sont en plus grand nombre à présent que ceux de la Pellissier. M. d'Argental est amoureux de cette dernière; il est aimé, et il s'en cache beaucoup. Il croit que je l'ignore, et je n'ai garde de lui en parler. Elle en est folle : elle est tout aussi impertinente que la Lecouvreur; mais elle est sotte, et ne lui fera pas faire de folie. C'est un furieux ridicule à un homme sage et en charge que d'être toujours attaché à une comédienne. Tous les partisans de la Le Maure trouvent la Pellissier outrée et peu naturelle. Ils disent que c'est M. d'Argental et ses amis qui la gâtent. Cela m'afflige; mais, connoissant son abandon pour ce qu'il aime, je me console de cela parce qu'il s'en cache, et que, par conséquent, il vit plus avec le monde pour dépayser. Pour M. de Pont-de-Veyle, il se porte à merveille; il est galant au possible : il me demande souvent de vos nouvelles. M. de Ferriol est assez bien, mais horriblement sourd et gourmand. Voilà un compte exact de toutes les nouvelles; mais je ne vous ai pas encore rendu compte de mon cœur. Pour vous, je vous aime parfaitement. Cette amitié fait le bonheur de ma vie, et souvent la peine, car j'ai le cœur serré

quand je pense qu'une personne que j'aime si tendrement, je ne la vois point. Aimez-moi, Madame, comme je vous aime.

LETTRE XXVIII.

De Paris, 1731.

Ma santé, Madame, se rétablit tout doucement. Ma convalescence est longue; mais ma maladie l'a été. Il n'est point surprenant que j'aie de la peine à réparer mes forces. Vos bontés et vos vœux pour moi me font un bien infini : je vous en remercie de tout mon cœur. Vos lettres m'ont fait un grand plaisir; mais le chagrin de vous causer des inquiétudes diminue ma satisfaction d'être autant aimée. En vérité, l'attachement tendre que je vous ai voué mérite les bontés que vous avez pour moi. Je vous aime et vous estime comme vous le méritez : c'est sans bornes. Continuez, Madame, à me rendre heureuse, car je mourrois de douleur si vous cessiez d'avoir de l'amitié pour moi.

Madame de Tencin est, comme vous le savez,

exilée à Ablon depuis quatre mois. Elle a été très-malade. Astruc est comme Roland. Je ne sais si c'est badinage ou si c'est tout de bon; mais ce qu'il y a de certain, c'est que personne ne la plaint, et bien des gens disent qu'elle n'a rien de mieux à faire qu'à mourir. Voilà de bons propos. M. de Saint-Florentin est à l'extrémité : s'il en revient, il deviendra sage, ou il sera incorrigible. M. de Gesvres et le duc d'Épernon sont toujours exilés. On appelle leur conjuration la *Conspiration des Marmousets*. Tout le monde se moque d'eux. M. de Beddevole étoit un des conjurés; il laisse une réputation qui ne flaire pas comme baume. On dit que c'est un esprit très-dangereux, d'autant plus qu'il est fripon. Adieu, Madame; je ne puis écrire plus longtemps, je suis trop foible.

LETTRE XXIX.

Histoire de mes amours avec le duc de Gesvres.

1731.

Je conviens, Madame, malgré votre colère et le respect que je vous dois, que j'ai eu un goût violent pour M. le duc de Gesvres, et que j'ai même porté à confesse ce grand péché. Il est vrai que mon confesseur ne jugea pas à propos de me donner de pénitence. J'avois huit ans quand cette passion commença, et à douze ans je tournois en plaisanterie mon goût, non que je ne trouvasse M. de Gesvres aimable, mais je trouvois plaisans tous les empressemens que j'avois eus d'aller causer et jouer dans les jardins avec lui et ses frères : il a deux ou trois ans de plus que moi, et nous étions, à ce qu'il nous paroissoit, beaucoup plus vieux que les autres. Cela faisoit que nous causions lorsque les autres jouoient à la cligne-musette. Nous faisions les personnes raisonnables, nous nous voyions régulièrement tous les jours : nous n'avons jamais parlé d'amour, car, en vérité, nous ne savions ce que c'étoit ni l'un ni l'autre. La fenêtre du petit appartement donnoit sur un balcon où il

venoit souvent : nous nous faisions des mines ; il nous menoit à tous les feux de la Saint-Jean, et souvent à Saint-Ouen. Comme on nous voyoit toujours ensemble, les gouverneurs et les gouvernantes en firent des plaisanteries entre eux, et cela vint aux oreilles de mon aga, qui, comme vous le jugez, fit un beau roman de tout cela. Je le sus : cela m'affligea ; je crus, comme une personne raisonnable, qu'il falloit m'observer, et cette observation me fit croire que je pourrois bien aimer M. de Gesvres. J'étois dévote, et j'allois à confesse : je dis d'abord tous mes petits péchés, enfin il fallut dire le gros péché ; j'eus de la peine à m'y résoudre ; mais, en fille bien éduquée, je ne voulus rien cacher. Je dis que j'aimois un jeune homme. Mon directeur parut étonné : il me demanda quel âge il avoit. Je lui dis qu'il avoit onze ans. Il me demanda s'il m'aimoit et s'il me l'avoit dit : je dis que non ; il continua ses questions. « Comment l'aimez-vous ? me dit-il. — Comme moi-même, lui répondis-je. — Mais, répliqua-t-il, l'aimez-vous autant que Dieu ? » Je me fâchai, et je trouvai fort mauvais qu'il m'en soupçonnât. Il se mit à rire, et me dit qu'il n'y avoit point de pénitence pour un pareil péché, que je n'avois qu'à continuer d'être toujours bien sage et n'être jamais seule avec un homme, que c'étoit tout ce qu'il avoit à me dire pour l'heure. Je conviendrai

encore qu'un jour (j'avois alors douze ans, lui de quatorze à quinze) il parloit avec transport qu'il feroit la campagne prochaine. Je me sentis choquée qu'il n'eût pas de regrets de me quitter, et je lui dis avec aigreur : « Ce discours est bien désobligeant pour nous. » Il m'en fit des excuses, et nous disputâmes longtemps là-dessus. Voilà ce qu'il y a jamais eu de plus fort entre nous. Je crois qu'il avoit autant de goût pour moi que j'en avois pour lui. Nous étions tous deux très-innocens, moi dévote, lui autre chose. Voilà la fin du roman. Depuis ce temps-là nous nous sommes rappelé nos jeunes ans, sans cependant nous trop étendre : la matière étoit délicate, soit plaisanterie, soit sérieusement. Le sujet et nos âges me justifieront-ils, Madame? voilà la vérité pure. Pour celui qui l'a dit, c'est assurément Beddevole; il porte son esprit tracassier dans tous les pays qu'il habite. Vous devriez toujours prendre ma défense et me conserver l'estime du public. Savez-vous bien que je suis réellement piquée et en colère des soupçons que vous avez de moi? Il faut que vous ne m'aimiez pas autant que je m'en étois flattée. Quoi! Madame, vous me croiriez capable de vous tromper! Je vous ai fait l'aveu de toutes mes foiblesses : elles sont bien grandes; mais jamais je n'ai pu aimer qui je ne pouvois estimer. Si ma raison n'a pu vaincre ma passion, mon cœur ne pouvoit

être séduit que par la vertu ou par tout ce qui en avoit l'apparence. Je conviens avec douleur que vous ne pouvez arracher de mon cœur l'amour le plus violent; mais soyez assurée que je sens toutes les obligations que je vous ai, et que je ne varierai jamais sur les sentimens tendres que je vous ai voués. Ma reconnoissance égale mon amitié et mon estime pour vous. Vous êtes la personne la plus respectable et la plus aimable que je connoisse. Je vous proteste que l'on est bien éloigné de chercher à rompre cette confiance que j'ai pour vous. Le chevalier vous aime et vous respecte infiniment: il s'attendrit quand je parle du malheur que j'ai d'être séparée de vous, et, quelque crainte que l'on ait de me perdre, l'estime est plus forte. Quand je lui ai raconté les conversations que j'avois eues avec vous, je l'ai fait pleurer, et tout ce qu'il disoit étoit: « Hélas! j'ai couru de furieux risques. » Il paroissoit très-inquiet que cela n'eût diminué mon goût pour lui, sentant que cela en étoit bien capable. Il me remercia, après cela, de la façon du monde la plus touchante, de l'aimer encore. Vous n'ignorez pas le fruit des soins que l'on avoit pris pour nous désunir et pour me perdre. Le chevalier a trop de délicatesse pour que l'aversion et le mépris ne fussent pas la récompense de ces âmes basses. Jugez ce que le contraire a dû faire. On a été bien éloigné de vous attribuer le

refroidissement de mes lettres pendant mon séjour en Bourgogne; il tomboit sur la gentille Bourguignonne, et croyoit que la maréchale me disoit du mal de lui. Son attachement devient tous les jours plus fort : ma maladie l'a mis dans des inquiétudes si terribles qu'il faisoit pitié à tout le monde, et on venoit me rendre ses discours. En vérité, vous en auriez pleuré, Madame, aussi bien que moi. Il étoit dans des frayeurs énormes que je ne mourusse. Il n'étoit pas possible, disoit-il, qu'il pût résister à ce malheur. Sa douleur et sa tristesse étoient si grandes que je le consolois, et je cachois mes maux tant que je le pouvois. Il avoit toujours les larmes aux yeux; je n'osois le regarder, il m'attendrissoit trop. Madame de Ferriol me demanda un jour si je l'avois ensorcelé; je lui répondis : « Le charme dont je me suis servie est d'aimer malgré moi et de lui rendre la vie du monde la plus douce. » L'envie lui fit faire la question, et la malice me fit répondre. Voilà, Madame, ce que vous m'avez demandé : mon cœur est à découvert. Je passe sous silence mes remords : ma raison m'en fait naître; lui et ma passion les étouffent. Quelques rayons d'espérance d'une fin, d'une conclusion, aident bien à m'égarer; mais il n'est pas en mon pouvoir de les abandonner. Adieu, Madame, je n'en puis plus. Voilà une longue lettre pour une personne aussi foible que moi.

LETTRE XXX.

Paris, 1732.

J'ai consulté M. Silva et M. Gervasi pour vous, Madame : ils veulent que vous vous fassiez saigner souvent et que vous alliez absolument à des bains chauds. Comme votre santé m'est plus chère que ma propre vie, je n'ai pas oublié un mot de ce qu'ils m'ont dit. Au nom de Dieu, faites ce qu'il faut pour vous procurer une bonne santé ! Dieu l'ordonne, vos parens le désirent ardemment, et vos amis, à la tête desquels je veux être, se mettent à vos genoux. Ne me donnez point pour raison celle de la dépense. Je connois la noblesse de votre cœur, et je sais les motifs vertueux qui vous rendent si ménagère; mais les hommes, qui ne sont pas capables de sentimens si délicats, qui rapportent tout à eux, vous accuseront d'un goût pour l'épargne. Cela seroit injuste, je l'avoue; mais il faut vivre avec ces hommes. Laissez moins de bien à vos héritiers, et donnez-leur un bien plus précieux, qui est votre santé, votre vie : l'argent que vous économiserez pour remédier à votre santé n'est fait que pour s'en servir. Je connois votre famille : ils donneroient tous une

partie de leurs jours pour prolonger les vôtres. Je vous dis tout cela avec une vivacité qui ne peut vous déplaire, puisque c'est l'intérêt le plus vif et le plus tendre qui le dicte à ma plume; et il est difficile de se modérer quand on est occupé, comme je le suis, d'une amie telle que vous et dont la santé me tient au cœur. Promettez-moi donc que vous ferez les remèdes nécessaires. Songez et soyez bien convaincue que si vous êtes mieux je serai indubitablement soulagée. Je me chagrine et m'attendris pour vous. Je ne puis penser à vous que je n'aie le cœur gros. La crainte et la douleur étouffent des souvenirs qui me plairoient. Laissez-moi penser à vous doucement. Enfin, si vous m'aimez, faites votre possible pour guérir.

Il faut que je vous parle de mon foible corps: il est bien foible; je ne puis me remettre de ma furieuse maladie, je ne reprends point le sommeil; j'ai été trente-sept heures sans fermer les paupières, et très-souvent je ne m'endors qu'à sept heures du matin. Vous jugez bien si je peux reprendre mes forces. J'ai de la diarrhée depuis quelques jours. Les médecins ne comprennent pas trop mon mal: ils disent que jamais on n'a eu une fluxion de poitrine sans cracher. Il est vrai que j'ai eu de l'oppression, et que j'en ai encore beaucoup. Je suis extrêmement maigrie; mon changement ne

paroît pas autant quand je suis habillée. Je ne suis pas jaune, mais fort pâle; je n'ai pas les yeux mauvais : avec une coiffure avancée, je suis encore assez bien; mais le déshabillé n'est pas tentant, et mes pauvres bras, qui, même dans leur embonpoint, ont toujours été vilains et plats, sont comme deux cotrets. Vous auriez été flattée de l'amitié que tout le monde a témoignée pour une personne que vous honorez de votre tendresse, si vous aviez été témoin de tout ce qui s'est passé pendant que j'ai été en danger : tous mes amis et les domestiques fondoient en larmes; et quand je fus hors de danger (j'ignorois y avoir été), ils vinrent tous à la fois, avec des larmes de joie, me féliciter. Je fus attendrie au point qu'ils craignoient d'avoir commis une indiscrétion. Que seriez-vous devenue, vous, Madame, qui avez tant de bontés pour moi, si vous aviez été là? Il y a deux de mes amis, qui étoient dans la chambre, qui n'y purent tenir. Tout cela m'a été conté depuis. La pauvre Sophie a souffert tout ce qu'il est possible de souffrir; elle craignoit de m'alarmer, elle vouloit avoir l'air assuré : elle faisoit tout ce qu'elle pouvoit pour ne pas pleurer. Vous savez combien elle est pieuse : elle étoit inquiète pour mon âme, d'autant que Silva étoit furieux que l'on ne m'eût pas confessée. Il est vrai que, sans avoir la certitude que j'étois en danger, je l'avois demandé à madame de

Ferriol, qui fit une autre scène. Elle radote, elle ne fut occupée que du jansénisme. Dans ce moment, au lieu de chercher un peu à me rassurer, elle saisit avec vivacité la première parole que je lui dis pour me donner son confesseur, et que je n'en prisse point d'autre. Je lui répondis d'une façon qui auroit fait rentrer une autre personne en elle-même. J'avoue que dans ce moment je fus plus indignée qu'effrayée; mais je m'aperçus que tout ce que je lui disois étoit inutile : c'étoit semer des marguerites devant des pourceaux. Elle ne sentoit rien que le plaisir d'avoir escamoté ma confession à un janséniste; elle trouva le triomphe si beau qu'elle en devint insolente, et dit à sa femme de chambre des choses si piquantes sur Sophie, parce qu'elle ne m'avoit pas parlé de son confesseur, qu'elle fondit en larmes en lui disant qu'elle et Sophie étoient assez affligées pour qu'elles méritassent plus de consolations que de gronderies; que ma femme de chambre, il est vrai, avoit eu plus d'amour pour ma vie que pour mon âme; qu'elle se reprochoit ces sentimens, et qu'elle étoit très-soulagée de voir que j'aurois les secours de l'âme sans avoir eu la douleur de me l'apprendre. Que dites-vous de cette scène et de la tendresse de cette bonne dame? Mais l'on conserve toujours son caractère. S'il avoit fallu aller quatre heures à pied pour me chercher un remède, elle y auroit

été avec joie, mais les réflexions tendres et délicates, les sentimens du cœur, nuls; elle étoit fâchée, comme nous le sommes d'un indifférent, qui ne nous fait point oublier le reste : elle n'étoit occupée que de la colère qu'elle prétendoit que son frère auroit que je fusse morte entre les mains d'un janséniste, chose dont je crois qu'il se seroit peu soucié; mais elle s'étoit figuré qu'il lui en auroit su mauvais gré, et l'en auroit déshéritée. Vous direz peut-être que je m'imagine tout cela : non, en vérité. J'ai trop vécu avec elle pour ne la pas connoître, et d'ailleurs elle a trop peu de soin de me cacher son âme. J'attribue tout ceci à une âme peu tendre et à un corps apoplectique et qui radote. Cela ne me fera jamais oublier toutes les obligations que je lui ai et mon devoir. Je lui rendrois tous les soins que je lui dois, aux dépens même de mon sang; mais, Madame, qu'il est différent d'agir par devoir ou par tendresse! Cela a son bien : je serois trop malheureuse si j'avois pour elle la tendresse que j'ai pour vous. Dans l'état où elle est, il faudroit m'enterrer avec elle.

Adieu, Madame; je finis cette longue épître, que je crois très-difficile à déchiffrer. Madame de Tencin m'aime à la folie. Qu'en croyez-vous? Je voudrois bien qu'elle ne s'aperçût pas de l'éloignement que j'ai pour elle; je me crois fausse, et quand je suis avec elle je suis dans une continuelle

contrainte. J'embrasse le mari, les femmes, les enfans. Permettez cette familiarité à votre Aïssé.

P. S. J'apprends dans ce moment que le roi vient d'ordonner que le cimetière de Saint-Médard seroit fermé, avec défense de l'ouvrir que pour enterrer. Comprenez-vous, Madame, qu'on ait permis, depuis près de cinq ans, toutes les extravagances qui se sont faites et débitées sur le tombeau de l'abbé Pâris? Fontenelle nous assuroit, l'autre jour, que plus une opinion étoit ridicule, inconcevable, plus elle trouvoit de sectateurs : les hommes aiment le merveilleux. Notre ami M. Carré de Montgeron jure sur son salut qu'il a vu des choses surnaturelles [1].

1. Le gros livre qu'il a présenté au roi cite des guérisons miraculeuses, aveugles nés, boiteux, sourds-muets, appuyées de certificats authentiques signés par des gens de probité reconnue. La postérité aura de la peine à croire que plus de vingt mille âmes aient donné dans toutes ces extravagances. Le lendemain de la clôture du cimetière, on trouva ces vers :

De par le Roi, défense à Dieu
De plus opérer en ce lieu.

LETTRE XXXI.

De Paris, 1732.

J'ai encore été très-incommodée ; j'ai eu six jours la fièvre, des douleurs effroyables dans tout le corps. Je suis toujours fort oppressée et foible ; les genoux et les mains me font mal. Je me trouve mieux aujourd'hui seulement, et je n'épargne pas les ports de lettres, étant persuadée comme je le suis, Madame, de votre amitié et bonté pour moi. J'envoyai, étant encore bien malade, chez M. S..., le prier de venir me voir, voulant lui demander de vos nouvelles et qu'il vous donnât des miennes. On ne me permit pas de lui parler, dont j'étois outrée. Il est venu aujourd'hui ; il m'a appris le mariage de mademoiselle Ducrest avec M. Pictet. Ah ! le bon pays que vous habitez, où l'on se marie quand on sait aimer et quand on s'aime encore ! Plût à Dieu qu'on en fît autant ici ! Faites-leur, s'il vous plaît, mes complimens de félicitation. M. S... m'a dit que vous vous portiez assez bien et que vous étiez à votre campagne, où vous vous amusiez. Je me ressouviendrai toujours de tous les plaisirs que j'y ai goûtés. Madame de Ferriol revient de Sens, où elle a été très-malade

d'une indigestion des plus dangereuses : elle est heureusement mieux; mais si j'avois eu le malheur de la perdre, sûrement, si je vivois, vous me verriez établie à Pont-de-Veyle. Si je suis un peu mieux, j'irai à Ablon : le changement d'air pourroit peut-être contribuer au rétablissement de ma santé.

J'ai une tabatière admirable, que madame de Parabère m'a donnée et que je voudrois bien vous faire voir : car, quand j'ai quelque chose de joli, je souhaiterois bien qu'il eût votre approbation. C'est une boîte de jaspe sanguine, d'une beauté parfaite, montée en or par tout ce qu'il y a de plus habile; la forme en est charmante. Elle l'avoit depuis cinq à six ans, et, l'autre jour, elle en parloit comme d'une boîte favorite. Je dis malheureusement qu'elle étoit la mienne, que je n'avois jamais vu un bijou de meilleur goût. Sur cela, il n'y a prières ni persécutions qu'elle ne m'ait faites pour la prendre; elle me menaça de la donner au premier venu si je la lui refusois : cette boîte vaut plus de cent pistoles. Elle m'entretient; il n'y a point de semaines qu'elle ne me fasse quelque présent, quelque soin que je prenne de l'éviter : je file un meuble, elle m'envoie de la soie, afin que je n'en rachète pas; elle ne m'a vu cet été que de vieilles robes de taffetas de l'année précédente, j'en ai trouvé une sur ma toilette, de taffetas broché

charmant; une autre fois, c'est une toile peinte. En un mot, si cela est agréable d'un côté, cela est à charge de l'autre. Enfin, elle a une amitié et une complaisance pour moi telles qu'on l'auroit pour une sœur chérie. Pendant ma maladie, elle quittoit tout pour venir passer des journées auprès de moi; enfin, elle ne veut pas que j'en puisse aimer d'autres plus qu'elle, hors le chevalier et vous: elle dit qu'il est juste, de toute façon, que vous ayez la préférence, et nous parlons souvent de vous. Je lui ai donné une grande idée de mon amie, et telle qu'elle la mérite. Plût à Dieu qu'elle vous ressemblât et qu'elle eût quelques-unes de vos vertus! Elle est de ces personnes que le monde et l'exemple ont gâtées, et qui n'ont point été assez heureuses pour s'arracher du désordre. Elle est bonne, généreuse, a un très-bon cœur; mais elle a été abandonnée à l'amour, et elle a eu de bien mauvais maîtres. Adieu, Madame; aimez-moi toujours un peu, et croyez que personne ne vous est plus tendrement ni plus respectueusement attaché.



LETTRE XXXII.

De Paris, novembre 1732.

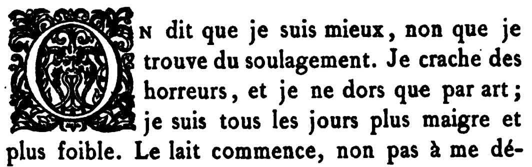
Je ne vous écris que deux mots, Madame, parce que mes forces sont bien diminuées. J'ai été obligée d'écrire une assez longue lettre d'affaire; mais je n'ai pas voulu tarder à vous donner de mes nouvelles. Je ne doute point de vos bontés pour moi, et que vous seriez en peine si vous étiez plus longtemps sans en recevoir; j'ai moins de fièvre depuis trois jours et suis un peu moins foible. Je suis presque toujours sur un lit, et quand je me lève je me mets sur un canapé; je prends du lait qui passe assez bien. Si cela pouvoit ne pas aller plus mal pendant une quinzaine de jours, Silva auroit de l'espérance; ma maladie me ruine, et l'avarice est devenue sordide. Si cela continue, nous verrons le second volume de madame Tardieu, qui se faisoit des jupons des thèses que l'on donnoit à son mari. Je vous parlerai dans quelque temps plus amplement sur l'état de mon âme : j'espère que vous serez contente. Il faut pourtant que je vous dise que rien n'approche de l'état de douleur et de crainte où l'on est : cela vous feroit pitié; tout le monde en est si touché que l'on n'est

occupé qu'à le rassurer. Il croit qu'à force de libéralités il rachètera ma vie; il donne à toute la maison, jusqu'à ma vache à qui il a acheté du foin; il donne à l'un de quoi faire apprendre un métier à son enfant, à l'autre pour avoir des palatines et des rubans, à tout ce qui se rencontre et se présente devant lui : cela vise quasi à la folie. Quand je lui ai demandé à quoi tout cela étoit bon, il m'a répondu : « A obliger tout ce qui vous environne à avoir soin de vous. » Pour moi, il n'y a sorte de tourmens, de persécutions, qu'il ne me fasse pour me faire accepter cent pistoles; il a eu recours à mes amis pour me le persuader. Enfin, il me les a fallu prendre; mais je les ai remises à une personne qui les lui rendra après ma mort. Assurément je n'y toucherai point; je demanderai plutôt l'aumône que de ne pas les rendre. Je vous ferois rire si je vous contois les frayeurs qu'il a que je ne parle; Silva me l'a défendu sous peine de mort. Ma pauvre Sophie, comme vous le jugez bien, ne me quitte ni jour ni nuit. Cet homme-là la mettroit dans son cœur, s'il pouvoit; il est outré de n'oser lui donner de l'argent; il tourne autour du pot : il trouve cependant quelques expédiens. Si vous le connoissiez, vous en seriez étonnée, car il est naturellement distrait et ne connoît point les petits soins. Pour la générosité, elle est au souverain degré : il se donne la torture pour

trouver des moyens de donner; il finit toujours par vouloir donner de l'argent; il frappe du pied et se lamente de n'avoir point d'invention; il envie l'imagination du tiers et du quart qui savent imaginer des galanteries. Enfin, il retourne à son quartier, et j'aurai la liberté de parler : les femmes ne peuvent s'en passer, et je l'éprouve. Adieu, Madame, votre Aïssé vous aime au delà de l'expression. Vous la trouvez trop sensible et trop peu détachée; mais qu'il est difficile d'éteindre une passion aussi violente, et qui est entretenue par le retour le plus tendre, le plus vif et le plus flatteur! Mais, Madame, les efforts que je fais, aidés de la grâce, me feront surmonter toutes mes foiblesses.

LETTRE XXXIII.

De Paris, 1732.



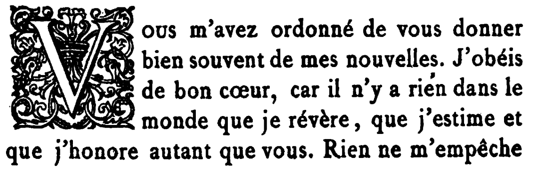
N dit que je suis mieux, non que je trouve du soulagement. Je crache des horreurs, et je ne dors que par art; je suis tous les jours plus maigre et plus foible. Le lait commence, non pas à me dé-

goûter, car je le prends toujours avec plaisir, mais il me surcharge. Je ne puis dire que l'état de mon corps soit bien douloureux, car je ne souffre presque pas : un peu d'oppression et des malaises. D'ailleurs, je n'ai point de ces maladies aiguës; je me trouve anéantie. Pour les douleurs de l'âme, elles sont cruelles. Je ne puis vous dire combien me coûte le sacrifice que je fais : il me tue. Mais j'espère en la miséricorde de Dieu : il me donnera des forces. On ne peut le tromper : ainsi, comme il sait ma bonne volonté et tout ce que je sens, il me tirera d'embarras. Enfin mon parti est pris : aussitôt que je pourrai sortir, j'irai rendre compte de mes fautes. Je ne veux aucune ostentation, et je ne changerai que très-peu de chose à ma conduite extérieure. J'ai des raisons pour en agir avec tout le secret du monde : premièrement, pour madame de Ferriol, qui me feroit tourner la tête pour un directeur moliniste, et madame de Tencin, qui intrigueroit pour cela. D'ailleurs, madame iroit de maison en maison ramasser toutes les dévotes de profession, qui m'accableroient; et, outre tout cela, j'ai des ménagemens à garder avec qui vous savez. Il m'a parlé là-dessus avec toute la raison et l'amitié possibles. Tous ses bons procédés, sa façon délicate de penser, m'aimant pour moi-même, l'intérêt de la pauvre petite, à qui on ne pourroit donner un état, tout cela m'engage à beaucoup de

ménagement avec lui. Mes remords depuis longtemps me tourmentent ; l'exécution me soutiendra. Si le chevalier ne me tient pas ce qu'il m'a promis, je ne le verrai plus. Voilà, Madame, mes résolutions, que je tiendrai. Je ne doute pas qu'elles n'abrégent ma vie, s'il en faut venir aux extrémités. Jamais passion n'a été si violente, et je puis dire qu'elle est aussi forte de son côté. Ce sont des inquiétudes et des agitations si vraies, si touchantes, que cela fait venir les larmes aux yeux à tous ceux qui en sont témoins. Adieu, Madame. Je me flatte, comme vous voyez, en vous contant tout cela, de vos bontés et de votre indulgence. Mais soyez persuadée que, si votre Aïssé vit, elle se rendra digne d'une amitié dont elle sent bien tout le prix.

LETTRE XXXIV.

De Paris, 1733.



Vous m'avez ordonné de vous donner bien souvent de mes nouvelles. J'obéis de bon cœur, car il n'y a rien dans le monde que je révère, que j'estime et que j'honore autant que vous. Rien ne m'empêche

de me livrer à ce goût-là : il est innocent, il est juste. Comment n'aimerois-je pas quelqu'un qui m'a appris à connoître la vertu et qui a fait ses efforts pour me la faire pratiquer, qui a balancé en moi la passion la plus forte? Enfin, Madame, soyez récompensée de vos bonnes œuvres. Je me rends à mon Créateur. Je travaille de très-bonne foi à me défaire de ma passion, et je suis très-résolue à abandonner mes erreurs. Si vous perdez la personne du monde qui vous est la plus attachée, songez que vous avez travaillé à la rendre heureuse dans l'autre vie. Après vous avoir parlé des dispositions de mon âme, je vous rendrai compte de l'état de mon corps. Je continue de cracher, de tousser et de maigrir. Le lait passe assez bien, mais il ne fait pas les progrès que, depuis près de deux mois, il devoit faire. Je viens de me ressouvenir qu'une religieuse des Nouvelles Catholiques, de mon âge, et pour laquelle j'avois beaucoup d'amitié, est morte de la même maladie. Cette idée de mort m'afflige moins que vous ne pensez. Je me trouve trop heureuse que Dieu m'ait fait la grâce de me reconnoître, et je vais travailler à mettre à profit le temps qui me reste. Après tout, ma chère amie, un peu plus tôt, un peu plus tard, qu'est-ce que la vie? Personne ne devoit être plus heureuse que moi, et je ne l'étois point. Ma mauvaise conduite m'avoit rendue misérable : j'ai été le jouet des

passions, emportée et gouvernée par elles. Mes remords, les chagrins de mes amies, leur éloignement, une santé presque toujours mauvaise; enfin, personne ne sait mieux que vous, Madame, combien une vie douloureuse est pénible. Adieu, chère amie; aimez-moi et priez pour le repos de mon âme, soit en ce monde ou en l'autre. J'embrasse mesdames vos filles.

LETTRE XXXV.

De Paris, 1733.

J'ai reçu cette après-midi votre lettre, Madame, qui m'a donné un vrai plaisir. Ma santé est toujours de même, et la saison est très-peu propre pour attendre des succès des remèdes. Vous me demandez si je suis changée; je le suis très-fort : mes yeux sont d'un gris brun jaune, le tour de ma bouche maigri et marqué, pâle et abattu. Pour le corps, je n'ai plus que la peau et les os; si je mettois du rouge, cela me ranimeroit. La physionomie est moins changée qu'elle ne devroit être; mes lèvres ne sont pas pâles : en un mot, c'est une

vilaine chose qu'un corps maigre. A l'égard de mon âme, j'espère que dimanche prochain elle sera délivrée de toutes ses impuretés. Je m'accuserai de toutes mes fautes. J'ai eu une scène bien touchante hier. Je vous envoie une copie d'une lettre que l'on m'a rendue en réponse d'une que j'avois écrite, remplie de sentimens d'amitié, de détachement et de ma résolution. Comme on me la rendit soi-même, je ne la lus pas sur-le-champ. Nous parlâmes sur cette matière : vous auriez fondu en larmes aussi bien que nous; mais cette scène ne dérange point mes projets, et on ne cherche pas à les déranger. Vous serez étonnée quand je vous dirai que mes confidentes et les instrumens de ma conversion sont mon amant, mesdames de Parabère et du Deffand, et que celle dont je me cache le plus, c'est celle que je devrois regarder comme ma mère. Enfin, madame de Parabère l'emmène dimanche, et madame du Deffand est celle qui m'a indiquée le P. Boursault, dont je ne doute pas que vous n'ayez entendu parler. Il a beaucoup d'esprit, bien de la connoissance du monde et du cœur humain; il est sage et ne se pique point d'être un directeur à la mode. Vous êtes surprise, je le vois, du choix de mes confidentes : elles sont mes gardes, et surtout madame de Parabère, qui ne me quitte presque point et a pour moi une amitié étonnante; elle m'accable de soins, de

bontés et de présens ; elle, ses gens, tout ce qu'elle possède, j'en dispose comme elle et plus qu'elle ; elle se renferme chez moi toute seule, et se prive de voir ses amis ; elle me sert sans m'approuver ni me désapprouver, c'est-à-dire m'a écoutée avec amitié, m'a offert son carrosse pour envoyer chercher le P. Boursault, et, comme je vous l'ai dit, elle emmène madame de Ferriol pour que je puisse être tranquille. Madame du Deffand, sans savoir ma façon de penser, m'a proposé elle-même son confesseur. Je ne doute point que ce qui se passe sous leurs yeux ne jette quelque étincelle de conversion. Dieu le veuille ! Adieu, Madame ; j'ai tant de joie à causer avec vous que je ne puis vous quitter. Hélas ! il le faudra bien.

LETTRE DU CHEVALIER A MADEMOISELLE AÏSSÉ.

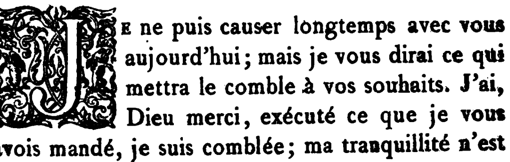
Votre lettre, ma chère Aïssé, me touche bien plus qu'elle ne me fâche : elle a un air de vérité et une odeur de vertu à laquelle je ne puis résister. Je ne me plains de rien, puisque vous me promettez de m'aimer toujours. J'avoue que je ne suis pas dans les principes où vous êtes ; mais, Dieu merci, je suis encore plus éloigné de l'esprit de prosélytisme, et je trouve très-juste que chacun se conduise suivant les

lumières de sa conscience. Soyez tranquille, soyez heureuse, ma chère Aïssé, il ne m'importe des moyens : ils me paroîtront toujours supportables, pourvu qu'ils ne me chassent pas de votre cœur. Vous verrez par ma conduite que je mérite vos bontés. Eh ! pourquoi ne m'aimeriez-vous plus, puisque c'est votre sincérité, c'est la pureté de votre âme, c'est la vertu qui m'attachent à vous ? Je vous l'ai dit mille fois, et vous verrez que je ne vous trompe pas ; mais est-il juste que vous attendiez que les effets vous aient prouvé ce que je dis pour le croire ? Ne me connoissez-vous pas assez pour avoir en moi cette confiance qu'inspire toujours la vérité aux gens qui sont capables de la sentir ? Soyez, dès ce moment, persuadée que je vous aime, ma chère Aïssé, aussi tendrement qu'il est possible, aussi purement que vous pouvez le désirer ; croyez surtout que je suis plus éloigné que vous-même de prendre jamais d'autre engagement. Je trouve qu'il ne doit rien manquer à mon bonheur tant que vous me permettrez de vous voir et de me flatter que vous me regarderez comme l'homme du monde qui vous est le plus attaché. Je vous verrai demain, et ce sera moi-même qui vous rendrai cette lettre. J'ai mieux aimé vous écrire que de vous parler, parce que je ne pourrois traiter avec vous la matière sans perdre contenance. Je suis encore trop sensible, mais je ne veux être que ce que vous voulez que je sois ; et, dans le parti que vous avez pris,

il suffit de vous assurer de ma soumission et de la constance de mon attachement dans tous les termes où il vous plaira de le réduire, sans vous laisser voir des larmes que je ne pourrois empêcher de couler, mais que je désavoue, puisque vous m'assurez que vous aurez toujours pour moi de l'amitié. J'ose le croire, ma chère Aïssé, non-seulement parce que je sais que vous êtes sincère, mais encore parce que je suis persuadé qu'il est impossible qu'un attachement aussi tendre, aussi fidèle, aussi délicat que le mien, ne fasse pas l'impression qu'il doit faire sur un cœur comme le vôtre.

LETTRE XXXVI.

De Paris, 1733.



JE ne puis causer longtemps avec vous aujourd'hui; mais je vous dirai ce qui mettra le comble à vos souhaits. J'ai, Dieu merci, exécuté ce que je vous avois mandé, je suis comblée; ma tranquillité n'est plus que trop grande, car je ne me sens pas assez repentante de mes fautes; mais je suis dans la ferme résolution de ne plus succomber, si Dieu

ne me retire pas sitôt à lui. Je ne souhaite plus la vie que pour remplir mes devoirs et me conduire d'une façon qui puisse mériter la miséricorde de ce bon père. Il y aura demain huit jours que le P. Boursault a reçu ma confession. La démarche que j'ai faite a donné à mon âme un calme que je n'aurois point si j'étois restée dans mes égaremens : j'aurois, avec l'objet d'une mort présente, les remords qui m'auroient rendue bien malheureuse dans ces derniers instans ; je suis dans un tel état de foiblesse que je ne puis sortir de mon lit, je m'enrhume à tous les momens. Mon médecin a des attentions pour moi étonnantes ; il est mon ami : je suis bien heureuse en tout ; tout ce qui est autour de moi me sert avec affection : la pauvre Sophie a des soins de mon corps et de mon âme étonnans ; elle m'a donné de si bons exemples qu'elle m'a presque forcée à devenir plus sage ; elle ne m'a point prêchée : son exemple et son silence ont eu plus d'éloquence que tous les sermons du monde ; elle est affligée jusqu'au fond du cœur ; elle ne manquera jamais de rien quand elle m'aura perdue ; tous mes amis l'aiment beaucoup et en auront soin. J'espère qu'elle n'en aura pas besoin : j'ai la consolation de lui laisser du pain. Je ne vous parle point du chevalier : il est au désespoir de me voir aussi mal ; jamais on n'a vu une passion aussi violente, plus de délicatesse, plus de sentimens,

plus de noblesse et de générosité. Je ne suis point inquiète de la pauvre petite : elle a un ami et un protecteur qui l'aime tendrement. Adieu, ma chère madame; je n'ai plus la force d'écrire. C'est encore pour moi une douceur infinie de penser à vous; mais je ne puis m'occuper de cette joie sans m'attendrir, ma chère amie. La vie que j'ai menée a été bien misérable : ai-je jamais joui d'un instant de joie? Je ne pouvois être avec moi-même : je craignois de penser; mes remords ne m'abandonnoient jamais depuis le moment où j'ai commencé à ouvrir les yeux sur mes égaremens. Pourquoi serois-je effrayée de la séparation de mon âme, puisque je suis persuadée que Dieu est tout bon et que le moment où je jouirai du bonheur sera celui où je quitterai ce misérable corps?





NOTES

Nous avons suivi, pour notre réimpression des *Lettres de Mlle Aïssé,* le texte de l'édition originale, datée de 1787; mais nous n'avons pas cru devoir nous conformer à l'orthographe des noms propres, qui sont très-souvent fautifs, et sans doute imprimés à peu près comme on les prononçait couramment.

Nous avons également reproduit les lettres dans l'ordre donné par l'édition de 1787, et qui est inexact en plusieurs endroits. M. Ravenel, et après lui M. Asse, les ont depuis classées dans un meilleur ordre, que nous indiquerons dans nos notes, en mettant un chiffre arabe entre parenthèses après le chiffre romain pour les lettres qui ne sont pas à leur véritable place.

L'édition de 1787 a été publiée « avec des notes, dont quelques-unes sont de M. de Voltaire ». Nous les donnons ici, en faisant suivre, entre parenthèses, celles de Voltaire d'un *V,* et les autres d'un *A* (ancienne note).

Page 2, ligne 14. — Ablon, campagne près de Paris. — (A.)

3, 6. — Pont-de-Veyle, terre en Bourgogne. — (A.)

— 13. — Pont-de-Veyle, fils de Mme de Ferriol. — (A.)

— 14. — Autre fils de cette dame. — (A.)

4, 12. — *Le chevalier* indique toujours le chevalier d'Aydie.

9, 17. — Silvia, excellente actrice pour les pièces de Marivaux. — (V.)

12, 6. — Mademoiselle Aïssé se trompe : il étoit caissier de la Compagnie de la mer du Sud, et se retira en France avec la caisse. Il y a vécu longtemps, avec plus de magnificence que de bonne réputation. — (A.) — Cette note, dans l'édition de 1787, est signée : G...

— 13. — La demoiselle en étoit folle. Ce mariage est fait contre l'aveu des parens. — (V.)

— 20. — L'histoire est très-vraie. — (V.)

— 21. — Le chanoine dont il est ici question est Jean-Gabriel Petit de Montempuis, qui fut chansonné par les jésuites à propos de cette aventure.

15, 3. — Madame de Rie étoit très-galante. — (A.)

20, 12. — Les éditions modernes donnent un anagramme plus exact, qui est *Pilleresse,* puisqu'il n'y a pas de *t* dans Pellissier.

21, 21. — Au lieu d'*en Suède,* M. Ravenel a proposé de lire *en Savoie,* version qu'a adoptée M. Asse. Mais n'y a-t-il pas là une plaisanterie consistant à dire qu'on ignorait en Suède, à cause de l'éloignement, sa poltronnerie proverbiale?

27. — Lettre VI (7).

31. — Lettre VII (6).

— 9-10. — Quoique le mot *personne* semble exiger *la* et *elle*, nous avons maintenu *il* et *lui*, puisqu'il s'agit d'un homme.

33, 1. — C'est probablement *Carignan*, et ce n'est certainement pas *Conti*, qu'il faut lire ici.

37. — Lettre VIII (9).

38, 5. — Le chancelier d'Aguesseau.

42, 5. — *Notre ami :* d'Argentai. — (A.)

44. — Lettre IX (14).

45, 27. — Charlotte de Hesse-Rheinfeld, femme du duc de Bourbon.

46, 21. — MM. Ravenel et Asse ont changé cette date du 10 septembre pour celle du 4 octobre.

49, 19. — La postérité a ratifié ce jugement sur les *cent quatre-vingt-dix pages de Manon Lescaut.*

50. — Lettre X (15). M. Ravenel a fait remarquer avec raison que le commencement de cette lettre est de 1727, et la fin de 1728.

57. — Lettre XI (8).

— 3. — M. Tronchin, conseiller d'État à Genève. — (A.)

— 5. — Martine, Genevois, envoyé du landgrave de Hesse à Paris.

59, 8. — C'est le cardinal de Fleury.

— 15. — C'était une taxe d'un cinquantième imposée sur tous les biens pour douze ans.

— 28. — *Les Élémens,* ballet de Roy et Destouches.

63. — Lettre XII (10).

— 21. — « Les liens qui vous retiennent » : un parent vieux et riche dont madame C*** devoit hériter. — (A.)

67, 13. — M. de Pont-de-Veyle, lecteur du roi.—(A.)

— 26. — Prédiction qui s'est confirmée. C'étoit une femme de beaucoup de génie, d'esprit, et très-instruite. Elle parloit plusieurs langues. Elle étoit sœur du fameux milord Bolingbroke. — (V.)

68, 5. — *Madame votre sœur :* Angélique Pelissary, seconde femme d'Henri, vicomte de Saint-John.

— 16. — L'archevêque de Tencin, frère de madame de Tencin. — (A.)

— 22. — Berthier, conseiller au Parlement. — (A.)

69. — Lettre XIII (12).

— 20. — Cabane, gentilhomme provençal. — (A.)

70, 8. — Villars Chandieu, officier général en France, ayant un régiment suisse. — (A.)

— 23. — Le cardinal de Fleury imagina, sous de certains prétextes, de retrancher les rentes viagères. Cette opération ne fut pas faite impartialement : plusieurs trouvèrent le moyen, avec de l'argent, d'en être exempts. — (V.)

71, 25. — Le concile d'Embrum, qui s'ouvrit le 16 août 1727, et fut présidé par M. de Tencin.

72, 18. — C'est sans doute *Gontaut* qu'il faut lire, et non *Gontay*.

75. — Lettre XIV (13).

76, 19-20. — Le cardinal de Tencin et sa sœur.

77, 27. — M. de Pont-de-Veyle, frère de M. d'Argental.

79. — Lettre XIV (11). — M. Asse fait remarquer que la date de cette lettre est erronée; elle a dû être écrite à la fin de 1727 ou au commencement de 1728.

80, 22. — Le maréchal d'Uxelles.

82, 25. — La Frenaye, amant de madame de Tencin, qui, dit-on, l'avoit ruiné. Il se tua dans son cabinet. Il disoit dans son testament que, s'il mouroit de mort violente, c'étoit elle qu'on devoit en accuser. Elle fut mise au Châtelet, dont elle sortit justifiée. — (V.)

96. — Lettre XVII (26). — La date de cette lettre, 1729, est évidemment fausse, puisque la Lecouvreur mourut le 20 mars 1730.

98, 15. — C'est l'abbé Bouret.

103. — *Note qui est de l'écriture même de M. de Voltaire :* « Elle mourut entre mes bras d'une inflammation d'entrailles, et ce fut moi qui la fis ouvrir. Tout ce que dit mademoiselle Aïssé sont des bruits populaires qui n'ont aucun fondement. »

104. — Lettre XVIII (17).

110. — Lettre XIX (18).

113. — Lettre XX (19).

114. — Lettre XXI (20).

118. — Lettre XXII (21).

119, 7. — Le cardinal de Tencin, alors archevêque d'Embrun.

120, 2. — Le *quadrille* était une sorte de jeu de cartes.

121, 13. — Sa petite-fille au couvent. — (A.)

— Lettre XXIII (22).

124. — Lettre XXIV (23).

128. — Lettre XXV (24).

128, dern. ligne. — M. de Bellegarde, cadet sans fortune, fut ensuite en Pologne, où il épousa la sœur du maréchal de Saxe, fille d'Aurore de Kœnigsmarck. Rien de plus vrai. — (V.)

130, 17. — Le traité de Séville, conclu entre la France, l'Angleterre et l'Espagne, et signé le 29 novembre 1729.

131. — Lettre XXVI (25).

— 3. — M. de Villars, capitaine aux gardes suisses. — — (A.)

132, 15. — Il faut lire ici *Villeroi,* et non *Villars.*

137, 28. — *Callirhoé,* opéra de Roy et Destouches.

142, 6. — Mon *aga :* M. de Ferriol, ambassadeur. — (A.) — *Aga* est un mot turc qui signifie gardien.

151, 12. — M. Carré de Montgeron, conseiller au Parlement. — (A.)

— La note qui suit la lettre XXX est comprise dans le texte par l'édition de 1787 ; mais nous l'avons rétablie en note, comme l'ont fait M. Ravenel et M. Asse, tout en la laissant au bas du texte.

160, 18. — Les Nouvelles Catholiques étaient une communauté religieuse où l'on suppose que mademoiselle Aïssé fut élevée par les soins de madame de Ferriol.

166, 23. — Sophie, à la mort de mademoiselle Aïssé, s'est mise dans un couvent. — (A.)





INDEX

DES NOMS DES PERSONNES

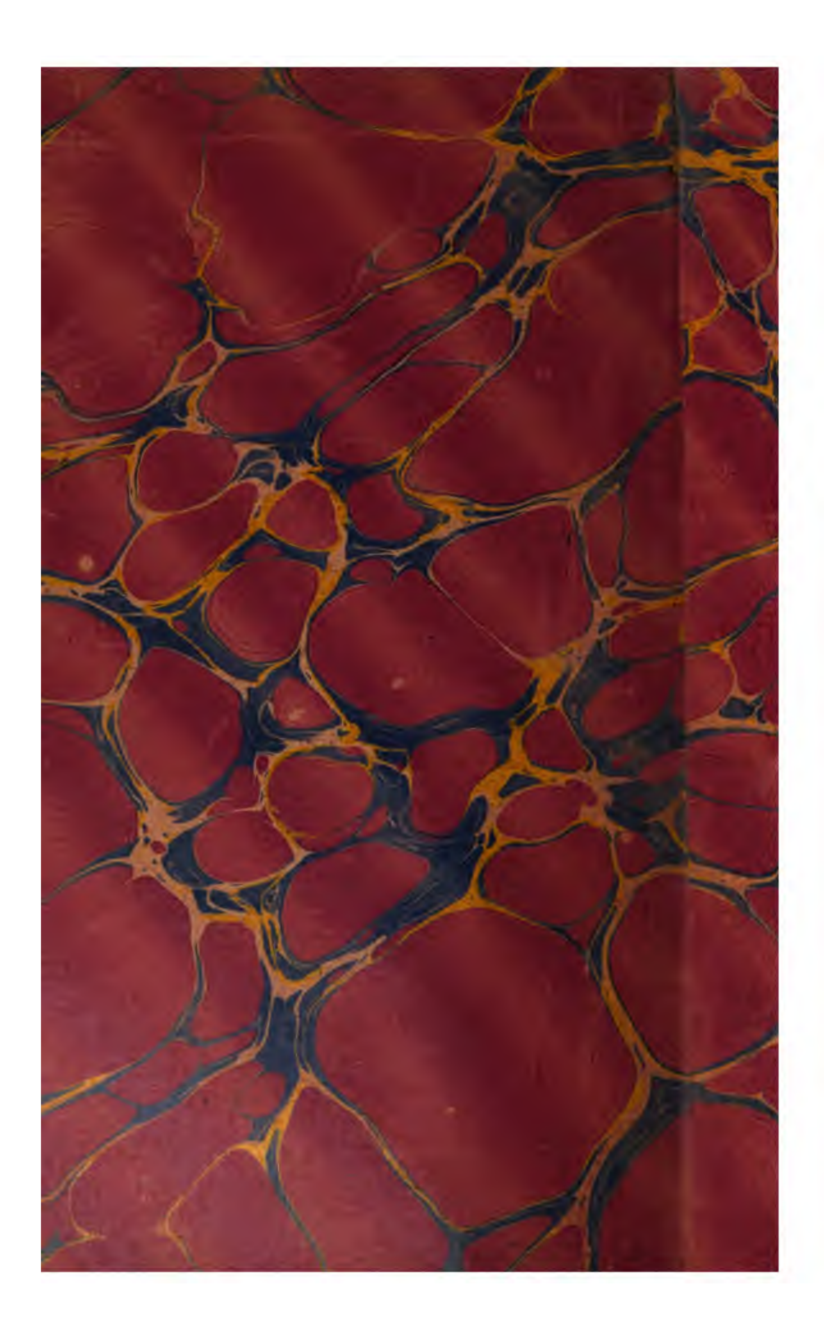
Nota, — *Nous avons emprunté à l'édition de M. Asse les indications relatives aux personnes citées par mademoiselle Aïssé.*

Imprimé par D. JOUAUST

POUR LA COLLECTION

DES PETITS CHEFS-D'ŒUVRE

M DCCC LXXVIII



DATE DUE

